Aract OCCITANIE

Sauramps Odyssée
le loisir de se cultiver

NOUVELLES DU TRAVAIL

DÉCEMBRE 2016 - TOME 11

Préfet de la Région Occitanie
La Région Occitanie Pyrénées-Méditerranée
Anact Aract le réseau
l'Europe s'engage Languedoc-Roussillon
Union européenne Fonds social européen

SOMMAIRE

PREFACE **4**

Je revis

1er prix du concours **6**

Burn in

2ème prix du concours **10**

Au revoir, Président

3ème prix du concours **13**

Question de point de vue

Prix Occitanie..... ..... **17**

Action caritative **22**

Ami des belles-lettres..... **26**

Balle de match..... **30**

BJ Syndrome **35**

Bons baisers de nulle part..... **40**

C'est dimanche...... **44**

Des enfants pas comme les autres **47**

Des moutons et des Elles..... **52**

Embauche immédiate..... **56**

Hum ! il est bon ton fromage..... **60**

Il s'est tu ce matin et je n'en savais rien..... **62**

Kirikou ***65***
L'aquarium ***70***
L'effet miroir ***74***
L'entretien ***78***
La montagne au bout du pied ***82***
La vie du rail ***86***
Le bon maître ***91***
Le DRH ***95***
Le remplaçant ***99***
Le Travail, un monde… ***101***
Les maux pour écrire ***105***
Les temps changent ***109***
Monsieur Donsk ***114***
Obsolète ***116***
Pensées secrètes d'une caissière ***120***
Poulet futé ***124***
Quand je serai grande, je serai maîtresse. ***128***
Rédacteur entremetteur ***131***
Si nous étions tous des conques ***136***
Soudé à son poste de travail ***142***
T307 ..... ***146***
Tripalium ***150***
Un boulot d'enfer ***154***

A.V.S. *1er prix du concours 2006* ***157***
Laisser battre doucement *1er prix du concours 2007* ***161***

Sous surveillance ? *1er prix du concours 2008* ***..... 165***
Le pain de tous les jours *1er prix du concours 2009* ***..... 171***
Camarade Nollin *1er prix du concours 2010* ***..... 177***
L'entretien *1er prix du concours 2011* ***..... 181***
Un refus poli *1er prix du concours 2012* ***..... 185***
Burn-out *1er prix du concours 2013* ***..... 192***
Vu d'en haut *1er prix du concours 2014* ***..... 197***
La femme de l'ombre *1er prix du concours 2015* ***..... 201***

PREFACE

Le travail c'est la santé, écrire c'est la conserver. Cette petite musique me tourne dans la tête, alors que le soleil implacable de juillet transforme méthodiquement l'herbe folle du jardin en foin. Le guéridon de bistro sur lequel j'aligne mes mots tout au long de l'année, que je déplace au grès des saisons, est planté dans la terre, la terre rouge des terrasses du Larzac. Le vent fait friser les feuillets coincés sous une pierre plate, 147 nouvelles, bonnes ou mauvaises, va savoir, on ne sacrifie plus les messagers.

Juger un texte m'est difficile, j'ai moi-même perdu souvent dans les concours, hors sujet, hors des clous, hors de moi, je suis le dernier à qui demander de tresser des couronnes. Mais j'ai accepté de faire le job, alors au boulot. Le travail c'est la santé, écrire pour le conserver, écrire pour être embauché, écrire pour panser les maux…

C'est quoi le thème Monsieur le président ? Apprécier, ou pas, des nouvelles inspirées du monde du travail. C'est glamour comme thème. T'aimes ou t'aimes pas, mais il faut argumenter plus que ça. Je nage en plein paradoxe, mon travail c'est d'écrire, des romans pour les grands, des histoires pour les ados, des scénarios pour des bandes dessinées, des nouvelles, de la poésie. Je me coltine au quotidien les éditeurs, afin de défendre mes textes, je me bats contre l'exploitation, la censure, parfois la bêtise. Et je suis là, assis sous le cagnard, en train de lire à la chaîne les dernières nouvelles du travail, alors que c'est la seule période dans l'année où je peux buller. Je ne trouve aucune explication, j'imagine que c'est la magie de l'écrit. Allez, au charbon !

Écrire une nouvelle est un exercice difficile, le monde du travail est difficile, faire œuvre littéraire sur ce sujet est une gageure. J'attaque ma lecture, relis pour me conforter, prends des notes, je souris, grimace, me marre, descend la cafetière, taquine le jaja, les heures tournent. Ça va Monsieur le Président ? Je remonte le col de mon

bleu de chauffe, la nuit est tombée. Tu bosses encore à cette heure-ci ? T'as pêché le nouveau Zola ? Ce n'est pas une partie de pêche, ni de plaisir, certaines réalités sociales tuent ce sentiment. Un concours de nouvelles sur le monde du travail ne s'apparente pas à un concours d'écriture lambda, le thème est moins léger que la solitude des animaux à plumes dans un camp de naturistes, par exemple. Ça grince, ça souffre, ça encaisse ; la rage, l'humiliation sont souvent au rendez-vous, tu termines ta lecture, exténué. Ensuite, il faut faire un choix avec tes critères littéraires, entre le cri, la dénonciation du système, le chômage programmé, le cynisme ambiant et, heureusement, quelques éclaircies. Enfin, tel un chat de gouttière en équilibre instable, tu choisis la direction qui t'inspire, sans renier ce pourquoi tu as accepté la présidence, la passion de l'écriture.

Pour terminer cette introduction, je ne cacherai pas que la tonalité de l'ensemble de ces nouvelles est noire, à l'image de cette année 2016, avec son lot d'épreuves et d'anxiété. Le bon côté de la chose est de constater que l'écriture reste une formidable thérapie. Ce palmarès me va à ravir, de par la force, l'humour et le style des nouvelles primées. Je félicite leurs auteurs et, si d'aventure, le choix du jury n'est pas le tien, ami lecteur, il te suffira alors de t'immerger dans ce recueil, tu devrais y trouver ton bonheur.

Je remercie l'Aract pour sa confiance et réitère mon conseil : Le travail c'est la santé, écrire c'est la conserver.

Serguei DOUNOVETZ, auteur de roman noir et poète le reste du temps. Président du jury 2016.

Je revis

Laurence BOURGEOIS

Quelle cavalcade, ce matin ! La nouvelle oncologue de Gustave-Roussy n'a même pas pris le temps de se présenter. Peu importe, les nouvelles sont bonnes : à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, je suis tiré d'affaire. Seize séances de radiothérapie auront suffi à éradiquer la cochonnerie et à mon plus grand soulagement, j'échappe à la chimio, ce qui place mon état de santé au-dessus de tout soupçon.

Chez MilKrebs, le laboratoire pharmaceutique qui m'emploie depuis bientôt cinq ans, être contraint de dévoiler ma faille, et, avec elle, ma boule à zéro, me ficherait dans un sacré pétrin. « Chez nous, on veut le top du top ! La crème de la crème ! » répète inlassablement mon PDG, Patrick Renaut. Il avait conclu notre entretien d'embauche par ces mots : « En tant que DRH, vous devrez montrer l'exemple. » C'est sûr, pris entre l'enclume de la direction et le marteau des employés, mon métier m'impose une résistance à toute épreuve. Chaque jour, j'œuvre pour réconcilier péniblement les intérêts du business et le cœur de tous ces hommes et de toutes ces femmes, dont j'écoute les frustrations ressassées et les problèmes personnels, dont j'étudie les désirs d'évolution ou de départ, que je tente de remotiver et de protéger d'un management de plus en plus déviant, prêt à les sacrifier sur l'autel de la rentabilité et de la performance.

Pour eux, je me dois d'être « au top ».

Et ce matin, je le suis, comme rarement. C'est bien simple, j'ai l'impression de tout redécouvrir. Bien sûr, il y a toujours cette écrasante tour de verre et d'acier perforée de milliers de petits trous. Ces affreux ficus trônant dans le hall, le sourire forcé de l'hôtesse d'accueil et, au trente-neuvième étage, la sempiternelle farandole de ronds de jambes, de courbettes obséquieuses et de congratulations hypocrites. Mais je vois tout ça d'un œil neuf, maintenant. D'un œil émoustillé par le bonheur de faire à nouveau partie de ce monde.

Ce matin, je revis, et je suis heureux d'aller travailler.

Mon duffle-coat encore sur le dos, Marie-Laure me tend une pochette jaune poussin. À la DRH, on classe secrètement les collaborateurs par couleur, selon leurs résultats et leur comportement (un peu comme on trie les patates en fonction de leur taille pour respecter la segmentation culinaire).
« Tiens », me lance-t-elle avec un étrange rictus, « Patrick te cherche depuis tout à l'heure, il souhaite te parler de ce dossier, c'est urgent. »
Le jaune poussin étant réservé aux salariés « modèles », je ne suis pas surpris de lire le nom de Suzanne Gilardoz sur l'étiquette : il s'agit-là d'une de nos meilleures visiteuses médicales. La cinquantaine bien tassée, voilà plus de vingt ans qu'au volant de son suppositoire bleu métallisé, cette femme aussi massive qu'authentique, à la chevelure parsemée de fils argentés, sillonne la région Rhône-Alpes en quête de prescriptions. Sa mission : démontrer à toute allure les vertus d'un médicament et semer derrière elle quelques gadgets, afin que les juteuses pilules de MilKrebs atterrissent sur l'ordonnance. Mais contrairement à toutes les machines blond doré payées pour débiter un argumentaire monotone et désincarné, Suzanne, elle, laisse parler son cœur. Et le miracle opère. Alors certes, il y a peut être moins de cases cochées dans ses tableaux de bord, mais les résultats sont au rendez-vous. À elle seule, elle enterre tous les consultants en techniques de communication de la capitale, et haut la main.
La chemise poussin sous le bras, je toque à la porte du patron.
- « Entrez ! Ah… tu tombes à pic. Installe-toi. J'aimerais te parler de Suzanne. Je serai bref : comme beaucoup ici, je suppose que tu l'apprécies, mais nous allons devoir la sortir, et fissa. »
Mon sang ne fait qu'un tour. Soudainement, je sens une petite boule toute dure remonter au niveau de mon estomac, lentement, comme un têtard en quête d'oxygène. Je me mords la langue pour faire revenir ma salive, et reprendre tant bien que mal le fil de la conversation :
- « Mais… mais c'est impossible…
- Écoute, elle n'est plus taillée pour la course, la Suzanne. Ce n'est pas avec elle qu'on va passer la barre du milliard, pas vrai ? Pour piler la concurrence, nous devons nous entourer des meilleurs !

Renouveler l'eau du bocal, en remplaçant les vieux coucous rétrogrades par des avions de chasse. Exit, les indécrottables réticents au changement ! On a beau les pousser, ils ne bougent pas d'un iota. Tiens, pas ça ! », vocifère Renaut en faisant claquer l'ongle de son pouce sur son incisive.
- Mais ses chiffres sont là… et ses médecins l'adorent !
- Inutile de chercher à m'amadouer. Je te demande de me préparer sa convocation à l'entretien préalable pour demain matin.
- Tout de même, Patrick… Vingt ans d'ancienneté, ça va nous coûter bonbon… Sans compter l'absence de cause réelle et sérieuse. Licenciement abusif, sans vouloir te faire de dessin, on monte vite à deux ans de salaire. Et en cas de litige, son dossier sera épluché au peigne fin par les juges. Crois-moi, on ne nous fera pas de cadeaux. Non vraiment, je…
- Stop !!! Demain à la première heure, avec la convocation. Je la signerai personnellement.
J'ai subitement l'impression de tremper dans l'eau croupie d'une mare renfermant une ribambelle de colverts morts. Comment est-ce possible ? Et pourquoi est-ce à moi de porter l'estocade ? Après tout, ce n'est pas mon initiative… Pourtant, rebelote, je m'apprête à exécuter les ordres d'une direction oppressante. Au fond, de directeur, je n'ai que le titre, apposé en relief sur un joli bristol rectangulaire. En réalité, je ne suis qu'une vulgaire chambre d'enregistrement, une caisse de résonnance des décisions prises en haut lieu. Mais non ! Hors de question de foutre sur la paille une famille entière sans avoir éclairci l'affaire ! Aucun motif ne justifie ce licenciement. Alors quoi ? Sanctionne-t-on son anticonformisme ? Le fait d'avoir un jour copiné avec les partenaires sociaux ? D'oser mettre du cœur dans une organisation où tout élan d'humanité finit par passer pour de l'insoumission ? Quand bien même, où serait le degré d'urgence la concernant ? À moins que… Oui, elle a dû commettre une faute… Une boulette énorme ! Mais pourquoi me l'avoir cachée ? Je veux absolument avoir le fin mot de l'histoire. Je vais investiguer.
Non ! Cette fois-ci, je n'obéirai pas comme un caniche galeux. Après tout, mon métier ne se résume pas à foutre à la porte et à calculer les lots de consolation ! J'ai bien réussi, par le passé, à tirer

des collaborateurs de la panade, à éviter des licenciements secs, à redresser des êtres démotivés… Je vais me battre pour Suzanne.
Après vingt-deux secondes d'ascension vertigineuse, je débarque dans le hall, tympans bouchés. Tête baissée, je pénètre dans l'antre présidentiel.
- « À nous, annonce Renaut. Où dois-je signer ?
- Nulle part.
- Pardon ?
- Je n'entamerai aucune procédure sans un minimum d'explications.
- Ne te bile pas pour ça, tu vas en avoir… Permets-moi tout d'abord de te remettre ceci. »
Il me tend une enveloppe avec un rabat gommé soigneusement replacé à l'intérieur. Pas de nom, pas d'adresse. D'un geste maladroit, je glisse mon indexe sous le rabat. Mon cœur tambourine par à-coups incontrôlés. Je déplie le papier. Une déchirure sourde, d'une rare violence, me fend du crâne aux orteils, comme du bois sec sous les coups d'une hache. Le cerveau engourdi par une décharge de cent mille volts, je bégaie :
- « Vous… Enfin tu… tu me convoques ?
- Tu es DRH, je ne vais pas t'apprendre ton métier… Refus d'appliquer une directive, c'est la faute grave assurée : sortie directe, quasi sans indemnités.
- Mais…
- Jusque-là, tu avais été irréprochable. Un parcours sans faute. Le top du top ! La crème de la crème ! Mais MilKrebs ne pourrait supporter ne serait-ce qu'un petit pour cent de défaillance potentielle. L'histoire de Suzanne était donc pour moi le seul moyen de t'épingler.
- Je… je ne comprends pas…
- Ma femme vient d'intégrer le service d'oncologie de Gustave-Roussy. »

Burn in

Frédéric CRIADO

J'avais enfin presque terminé le travail exténuant auquel mon patron m'avait contraint.
Pendant de longues semaines, j'avais fabriqué, dans le secret et l'isolement presque absolu, un four qui devait lui permettre, à ce patron intransigeant, de brûler jusqu'à réduire en cendres, presque n'importe quelle matière.
La combustion totale et entière, me dis-je, en pensant aux environnementalistes.
Dans ce lieu des plus rébarbatifs j'avais du aligner et sceller soigneusement des blocs faits d'une céramique capable d'endurer des températures extrêmes. Un système de tuyauterie était aussi intégré au four. Un panneau de commandes placé à l'extérieur tout près de la lourde porte en fonte, assurerait un parfait contrôle sur la combustion.
Il ne restait plu qu'à ajuster une valve de démarrage dans le fond du four.
Mon patron avait insisté pour que je le prévienne lorsque ce moment ultime serait arrivé.
Je l'appelai donc afin qu'il constate *de visu* la qualité de mon travail et aussi qu'il m'aide à effectuer cette retouche finale. Pour une fois il ne se fit point attendre. Je lui expliquai qu'il me fallait ajuster cette valve. Je m'introduisis dans le four. Le patron m'aida à pénétrer avec une ou deux poussées bien viriles. Puis il me passa, par la petite porte, la clé à molette et la lampe de poche dont j'avais besoin. Je me glissai en rampant jusqu'au fond, guidé par le rayon faible de la lampe.
L'ajustement terminé, je repassai mes outils au patron, qui s'empressa de les saisir pour me libérer les mains. Il ne me restait plus qu'à me retourner.
On comprendra que je ne pouvais sortir la tête la première car l'ouverture se trouvait à plus d'un mètre du sol. Je tentais de

reculer pour sortir lorsqu'il referma vivement la porte du four sur moi...
J'entendis les bruits étouffés et angoissants de la clenche de fonte frottant sur le verrou d'étanchéité.
La panique me pénétra tout le corps comme une seringue de dentiste. Je poussai un cri qui me vida les poumons d'un seul jet. Dans une explosion de tonnerre les vingt becs de gaz s'allumèrent à l'unisson, m'aveuglant cruellement. Le four trembla.
Réflexe spontané, je tentai de me retourner, espérant pousser sur la porte, même en sachant qu'elle était hermétiquement et irrémédiablement fermée. La chaleur horrible me fit éclater les yeux et c'est dans l'obscurité absolue que je sentis flamber mes cheveux et mes vêtements, fendre ma peau en boursouflures et en cloques bouillantes. Le feu m'attaquait comme un fauve rugissant, enragé.
Pour m'arracher à cette douleur sans nom, j'essayai, réflexe ultime, de soulever un bras ou de pousser avec le pied...
En vain ! Mes membres dansaient dans un magma de sang et de graisse en ébullition. Tout mon corps vibrait comme le glas d'un bourdon de clocher.
Je sentis cuire mes muscles, griller mes nerfs. Tous mes réflexes de survie s'éclipsèrent en fumée.
Par un phénomène que je ne comprenais pas, la vue me revint soudainement, et en même temps, une odeur horriblement âcre me pénétra par les narines fondantes et s'infiltra dans mes poumons comme un venin. Le cœur retenu par l'aorte balançait inexorablement dans la cage thoracique, humectant mes côtes d'éclaboussures de sang. Toutes mes chairs fondirent et mon cerveau, après quelques rapides tornades bouillonnantes, s'écoula comme une lave fugueuse de mon crâne devenu rose, puis rouge. Enfin il craquela et s'effondra en poussière grise.
Dans cette poussière de cendres fumantes scintillèrent furtivement quelques étoiles de braises tenaces comme des obsessions.
On dirait que ma conscience évincée s'était envolée comme une buée et se retrouvait maintenant libre, flottante, s'agrippant en gouttelettes vaporeuses sur la paroi de céramique.
Le temps désagrégé était devenu atomes de néant éternel.

J'avais la certitude de voir apparaître incessamment le fameux tunnel.
Ma pensée plus fluide que jamais s'infiltra dans la céramique et en pénétra les molécules puis fut aspirée vers l'intérieur, transcendant l'univers des atomes. Ce cosmos était si petit que les particules de lumière ne pouvaient s'y rendre. J'eus l'impression d'être aux abords de l'absolu. Les atomes m'apparaissaient comme des soleils entourés de particules tourbillonnant comme des moustiques. Je reconnaissais même les formes géométriques des molécules. C'est à ce moment seulement que j'aperçus le fameux tunnel au bout duquel une splendeur lumineuse m'attendait.
Mais après un certain temps, qui me parut sans fin, la porte du four, manipulée par le patron, s'ouvrit dans un râle de catacombes rouillées.
D'un regard pointu il avança la tête dans l'ouverture, renifla le doute, pour constater la présence de quelques tessons d'os refroidis. Il put identifier un os en forme de calotte renversée, gisant dans un amas de cendres éteintes.
« Vous souffrez d'un *burnout* et vous l'avez échappée belle », diagnostiqua mon psy.

Au revoir, Président

Helen BARENTON

Je m'appelle Raphaël Fesser, j'ai 40 ans.
Je suis un type banal, un homme comme les autres.
Ce soir, je médite, philosophant avec ma blonde sur ces 40 ans de vie passés.
Bilan, j'ai dépensé la moitié à classer des documents dans un bureau bourré d'amiante et de têtes de cons, 20 ans que je bosse pour la même entreprise. Depuis 20 ans, je me réveille à 7h du mat, prends mon petit dej' à la hâte, file sous la douche et saute dans ma voiture pour avaler les 50 bornes jusqu'à l'open-space où s'agglutinent les mêmes tronches, et les mêmes sourires faux-culs. Depuis 20 ans, j'écoute sans broncher les cancans stupides de collègues puérils et envieux, opine du chef et souris naïvement aux remarques futiles. 20 ans que je suis transparent.
Je suis gentil, je suis mignon, je ne fais pas de vague. Oui, mais voilà, J'EN AI MARRE ! Marre d'être gentil ! Marre d'être le con qui décale toujours ses vacances et finit par partir du 1er au 15 octobre, quand il ne reste sur le bord des piscines que les gants de toilette de mamies des clubs du 3e âge ! Marre d'être celui qui descend manger à 14h quand ne restent plus au réfectoire que salsifis et yaourts nature. Demain, c'est décidé, j'adopte la Kris' attitude : « ça, c'était avant ! »
Je termine ma blonde et mets les cadavres à la poubelle, ma vie avec.
Adieu Raphaël le toquard, Bienvenu Raphaël le connard !

Le bip de mon réveil hurle dans mes oreilles. Je balance une main lourde sur la petite boîte lumineuse et tâtonne jusqu'à ce que mes doigts rencontrent le bouton magique.
Quand j'ouvre l'œil à nouveau, une douce lueur s'est invitée sur ma joue. Il fait jour. J'essuie la salive qui a coulé, laissant une auréole sur l'oreiller. Déjà 9h30… Sans m'affoler, je m'assieds au bord du

lit et baille à m'en décrocher la mâchoire. Pouah, mon haleine réveillerait un mort. Je porte encore mes vêtements de la veille, je n'ai même pas pris la peine d'ôter mes chaussettes avant de me mettre au lit. Je devais en tenir une bonne.
Des plis ont dessiné des figures géométriques sur ma chemise, figeant dans le tissu les indices d'une nuit mouvementée. Pas besoin de remettre le pan gauche dans mon pantalon, bientôt il faudra que j'élimine les résidus de houblon qui me gonflent le ventre. Trente minutes et 4 cafés plus tard, je suis enfin sur la route, prêt à affronter le monde.

La première que je croise c'est Linda. Linda travaille avec moi depuis 4 ans. Elle, elle est vraiment prête à tout. Cette nana a les dents tellement longues qu'elle pourrait, à elle seule, endiguer la disparition de l'éléphant d'Afrique en fournissant toute l'Asie en ivoire pour des siècles et des siècles. Pour dire, je crois bien que tout ce qui porte la barbe a goûté à son fruit défendu, même Sophie Logereau ! Et ça paie ! Elle est l'une de celles qui a le mieux réussi, on ne peut pas lui contester ça : en 4 années seulement, elle est passée du bureau sombre près des plantes vertes à celui juste à côté de la fenêtre. Elle a même réussi à se faire offrir un tapis à souris ergonomique !
Quand elle me voit arriver, elle vérifie ostensiblement mon retard à sa montre. Elle me jauge de haut en bas, et se pare de son plus chaleureux sourire pour m'annoncer :
- T'es mort Fesser ! Rodinger fait le pied de grue devant ton bureau depuis des heures, si tu voulais te la jouer discret…
Son index accompagne ses paroles et dessine une ligne imaginaire le long de son cou. Je lis déjà dans son regard plein de compassion, tout l'espoir qu'elle a misé dans la souris sans fil qui trône fièrement sur mon bureau !
- Moi qui comptais sur toi pour l'occuper sous le bureau comme tous les matins, je lui réponds sans m'attarder.
À mon tour, je matérialise l'allusion grossière en un va-et-vient du poing, symétrique au mouvement que ma langue s'applique à exécuter à l'intérieur de ma joue. Je vois au O qui s'est formé sur

ses lèvres que je l'ai sciée, mais ne me retourne pas, abandonnant une Linda médusée derrière moi.

C'est un petit sourire aux lèvres et encore dans mes pensées que je croise Paola. « La Sicilienne ». Elle, c'est la pire, un vrai démon. C'est la chouchou de Rodinger. Fourrée dans son bureau H24, quand Linda et sa mini-jupe n'y sont pas, elle rapporte tous les faits et gestes des petits collègues. Timbre mal léché, courrier mal plié, enveloppe mal décachetée, rien ne lui échappe.
- Tou as vou l'hore ? me postillonne-t-elle aux oreilles.
- Elle est partie faire caca, je crois !
Je trace mon chemin, sans me départir du sourire désormais figé sur mon visage. Je l'entends baragouiner derrière moi : « … pas se terminer comme ça, bla-bla… Rodinger bla-bla… » mais je suis déjà loin.
Je me délecte de la situation. Je prends plaisir à me lâcher. J'attends presque la confrontation et jubile en risquant des pronostics : qui sera ma prochaine victime ? J'espère secrètement voir débouler Christophe. Christophe, c'est Monsieur-je-sais-tout. Il a tout vu, tout fait, et je le suspecte même de saborder le travail des petits collègues pour mieux se mettre en avant, lui. Je l'ai vu une fois fouiller dans les affaires de la petite Marion. Quelques jours plus tard, elle pleurait dans le bureau de Rodinger et lui se frottait les mains. On n'a jamais su officiellement ce qu'il s'était passé, mais Marion, qui clamait son innocence, n'est jamais revenue, et lui, il a été promu. D'un poste de classeur de courriers en NPAI1 de A à E il est passé comme par magie à celui du classement des NPAI de F à J.
Perdu, c'est Caro, la Barbie du service. Elle ne m'a jamais adressé la parole, je crois. Je ne suis pas assez beau pour elle. Elle ne me regarde même pas lorsqu'elle déboule du bout du couloir, et marche en se déhanchant comme si quelqu'un avait déroulé, juste pour elle, le tapis rouge sous ses talons aiguilles de la même couleur. L'endroit est désert, dommage, j'aurais bien aimé des témoins à ce que je m'apprête à faire. Alors que ses yeux fixent

[1] N'habite Pas à l'Adresse Indiquée

l'horizon invisible, je me rue sur elle, la flanque contre le mur, et lui roule une galoche monumentale. Elle m'en colle une, mais je m'en fiche, je la savoure presque. Là, elle hurle comme une hystérique, ce qui a pour effet immédiat de faire se radiner tout le service, Rodinger fermant la marche.
Yes, ça va chier !
J'entends déjà Linda et Paola, alertées par les cris, revenir sur leur pas, histoire d'ajouter les leurs à ceux de Barbie qui me crèvent les tympans. Ils sont à présent tous autour de moi, me fixant de leurs gros yeux ronds, attendant mon plaidoyer, et je prends soudain conscience que je suis enfin le centre d'intérêt. Tous les regards convergent à présent vers moi, dans l'attente d'une explication. Cette vision, ces gens qui semblent me découvrir pour la première fois et qui pour certains, ne connaissent sans doute même pas mon nom, provoque en moi un bouleversement tel, que je suis incapable de retenir mes émotions. Je me mets à rire, à rire… Je ne peux plus m'arrêter. C'est nerveux ! Un cercle vicieux : plus je lis la consternation sur leurs traits, plus je suis hilare ! Alors que mon alacrité est à son paroxysme, j'entends Rodinger hurler :
- Fessier, vous êtes viré !
À la couleur cramoisie de son facies, je sais qu'il n'a pas déformé mon nom volontairement. J'aurais pourtant aimé un peu de satire, histoire de donner le change, mais il ne faut pas rêver ! Qu'à cela ne tienne, il l'aura cherché, cette idée n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd.
Des larmes d'euphorie accompagnent chacun des mouvements que mes mains accomplissent, en chemin vers le bouton récalcitrant que mes doigts tentent de dégrafer. Mon corps tressaute, alors que déjà, j'entends les voix de mes collègues :
- Mais qu'est-ce qu'il fait ? s'indigne Caro au moment où je baisse mon pantalon, dévoilant un cul tout blanc, à l'assemblée qui n'en finit plus de grossir.
- Appelez la sécurité ! renchérit Rodinger. Il a déclenché l'alarme incendie.
Bip bip bip…
La sonnerie me tire de mes divagations. 7 heures, l'heure d'aller bosser.

Question de point de vue...

Hélène JACQUOT

C'était son dernier jour. Demain … la retraite !
Ce soir il y aurait une petite fête au cabinet. Théoriquement, il n'en savait rien. Cependant, le Docteur Deslandes savait bien que Maryvonne, sa fidèle collaboratrice avait tout préparé, en toute discrétion comme toujours.
En rangeant ses derniers papiers il tomba sur le dossier de candidature de Maryvonne. Il l'avait gardé précieusement, pour se rappeler cette fameuse journée de 1994, le premier jour de Maryvonne au cabinet.
Il sourit en repensant à ce qu'elle lui avait raconté ensuite et comment elle avait vécu, de son point de vue - façon de parler ! - cette journée si particulière…

Maryvonne était furieuse ce matin-là. Elle remonta sur le quai en pestant. On était au terminus et elle venait de réaliser qu'elle n'avait pas pris le train dans la bonne direction. Mais pourquoi donc l'annonce sonore n'était-elle faite qu'en fin de ligne !

Elle avait pourtant pris soin de se renseigner auprès d'autres voyageurs. Après un grand moment d'hésitation et d'appréhension, elle avait timidement posé sa question, au risque de se faire rabrouer, comme souvent. L'un ne lui avait même pas répondu, ses pas s'étaient éloignés rapidement. L'autre lui avait envoyé une bouffée de fumée en pleine figure. Encore un qui s'est penché pour me dévisager, songea-t-elle, encore plus gênée.
Lorsqu'elle avait renouvelé sa question, il l'avait gratifié d'un "Mouais !" un rien agacé devant cette gourde qui ne savait même pas où elle allait.
Et du coup, elle était montée dans le mauvais train. Ça n'était vraiment pas le jour.
Elle avait enfin décroché un entretien après des mois de vaine recherche. Elle avait rendez-vous dans un important cabinet

médical. Standard / prise de rendez-vous / accueil des patients. Même si la conseillère lui avait affirmé qu'avec les références acquises au cours de sa formation en alternance elle était parfaitement capable de tenir un tel poste, elle doutait d'elle-même. D'ailleurs, ce qui venait de se passer lui prouvait bien qu'elle était incapable d'être autonome ! Et puis ses parents préféreraient qu'elle reste à la maison. Ils se feraient moins de soucis.

Mais pourquoi donc avait-elle répondu à cette annonce en cachant le principal ?
Anne lui avait assuré que ce n'était pas mentir que de ne pas tout dire dans un courrier. Le plus important était qu'elle décroche le rendez-vous, non ?
Son amie avait ri en disant qu'ils seraient épatés de son audace et que ça ne pourrait qu'être un bon point pour elle. De toutes façons, ils ne la mettraient pas dehors malproprement !
Et puis, de quoi avait-elle peur après tout ? Elle était une excellente standardiste. Pourquoi fallait-il toujours qu'elle se sente si diminuée ?

En s'installant dans le train - le bon cette fois - elle effleura sa montre. Elle avait encore du temps. Heureusement qu'elle s'y était prise à l'avance !
Anne avait peut-être raison après tout. Elle n'était pas si empotée. Elle avait sa chance, réellement. Et puis ils avaient tout son dossier, et même sa photo.

Dans le train, elle engagea la conversation avec une femme élégante. Enfin sûrement. Chanel N°5, c'était facile. Anne lui avait appris à reconnaître des dizaines de parfums. Anne, l'amie de toujours, assistante d'un "nez", quel job épatant !
La jeune femme du train descendait à la même gare - une chance ! - Si, si, elle allait dans sa direction, elle lui montrerait la rue qu'elle devait prendre, c'était sans problème !
Il était si facile de suivre les effluves de son parfum entêtant. Elle la lâcha à quelques centaines de mètres de sa destination.

Elle se remémora les indications que le médecin qui devait la recevoir lui avait données par téléphone. Son angoisse remontait et lui serra la gorge lorsqu'elle poussa la porte vitrée.
Il n'y avait personne dans le hall d'accueil. Elle sursauta lorsque le télécopieur se mit en route et resta là, debout, retenant sa respiration. Elle s'avança dans la pièce, assez vaste, vers un bruit de voix assourdi provenant certainement d'une pièce voisine. Elle repéra le comptoir et, machinalement, passa derrière en explorant le bureau d'une main légère. Elle était très à l'aise tout à coup. Le standard lui était familier, elle connaissait bien ce télécopieur et repéra très vite le répertoire qu'il lui serait très facile d'adapter.

Lorsque le téléphone sonna, elle s'assit et décrocha.
- "Cabinet médical du centre, Bonjour !"
- "Pouvez-vous m'indiquer son numéro de poste, je suis nouvelle"
- "Docteur Deslandes, j'ai en ligne le laboratoire CERNIN qui vous demande. Une télécopie vient d'arriver et … votre rendez-vous également."
A peine avait-elle raccroché qu'elle sentit une présence près d'elle.
- "Bonjour, moi c'est Germain ! Vous êtes la nouvelle je parie. Je ne savais pas que vous aviez déjà commencé. J'ai entendu une télécopie arriver. Jourdan attendait quelque chose. Je suis son stagiaire, c'est le kiné. Vous verrez, il est épatant."

Mais quel moulin à parole celui-là ! Maryvonne en était saoulée.
- "Hum ! dites quelque chose que je vous situe. Ou bien avancez votre main. Parce que, comme vous pouvez le voir, je suis aveugle, alors ..."
Maryvonne se sentit blêmir. C'était le monde à l'envers !
Et voilà qu'elle se sentait soudain légère, bizarre, comme si elle était droguée. Les larmes aux yeux, soudain délivrée de ce poids qui, maintenant elle en avait pleinement conscience, l'étouffait depuis toujours, elle chercha à repérer la main que lui tendait son interlocuteur, et murmura avec un petit rire étranglé par l'émotion : "mais, moi aussi !".

Le docteur Deslandes était sorti de son bureau depuis un moment et regardait la scène en silence. Il se racla la gorge pour signaler sa présence, mi-amusé, mi-gêné par cette situation inattendue, incongrue.
Que lui arrivait-il ? Voilà qu'il avait bien envie d'embaucher cette fille, malgré tout. Malgré tout quoi, après tout !
Lorsqu'elle lui avait passé l'appel tout à l'heure, il avait trouvé tout naturel cette présence discrète et rassurante comme savait si bien l'être son ancienne secrétaire, à la retraite depuis quelques semaines.

Ce n'est qu'au bout de quelques minutes de conversation avec le labo qu'il avait pris conscience qu'une chose bizarre s'était produite. Il avait raccroché rapidement et sorti le dossier de candidature que Maryvonne lui avait adressé.
Debout à la porte de son bureau, il jetait de nouveau un œil sur le document qu'il avait gardé en main, incrédule face à la scène qu'il avait sous les yeux.

Quel culot quand même ! Ne rien dire, même lors de leur entretien téléphonique. Evidemment, elle avait eu raison. Il ne l'aurait même sûrement jamais convoquée s'il avait su avant. Il avait soudain un peu honte de ses pensées. Surtout, il allait passer pour un imbécile auprès de son collègue. Il avait suffisamment ironisé lorsque celui-ci avait pris ce jeune stagiaire aveugle.
- "Tu fais dans le caritatif Jourdan ?"
Il sourit - ironie du sort - à la pensée fugitive de l'aveuglement dont lui-même avait fait preuve. Un comble!
- "Vous m'avez l'air efficace, mademoiselle. Puisque vous êtes installée, restez à votre poste. Mon dernier patient doit arriver dans quelques minutes, vous me préviendrez, nous nous verrons ensuite. Je vous prends à l'essai. J'espère que vous savez ce que vous faites. De toutes façons, vous aurez un mois pour faire vos preuves."

Soudain tout était net. Il ne risquait rien après tout. Il avait retenu sa candidature parmi des dizaines d'autres. Ses références étaient

parfaites ; il avait tout vérifié. Et puis, il venait également de vérifier son efficacité et son esprit d'initiative. Il haussa les épaules comme pour se débarrasser définitivement de ses idées préconçues. Il semblait soulagé soudain et retourna tranquillement dans son bureau.

Ce même bureau qu'il quittait aujourd'hui le cœur léger, satisfait et toujours aussi tranquille après ces belles années d'étroite collaboration… Aucun regret !

Action caritative

Martine BONTOUX

Vincent, adjoint du directeur des ressources humaines à l'agence «N. et P. Services», restait perplexe devant l'impressionnant paquet de candidatures reçu en vue de l'action *Un Père Noël pour les défavorisés*. Une opération publicitaire destinée à donner une image philanthropique de la boîte, favorable à son développement et à l'obtention éventuelle de subventions d'organismes connus.
Mais qui recruter ?
Tous les postulants, ou presque, étaient des étudiants ou de jeunes et un peu moins jeunes chômeurs, nantis de bacs + 4, voire plus. Les quinquagénaires n'avaient pas été sollicités pour cette opération qui se voulait dynamique, pas destinée à recycler des seniors ou en passe de le devenir.
Vincent élimina d'emblée les candidats dont la formation était très éloignée du domaine social. Ceux, évidemment plus rares, qui reconnaissaient ne posséder aucun bagage, universitaire ou autre et avouaient parfois avoir suivi (ou subi) quelques vagues stages, surtout destinés à réduire temporairement le nombre des sans-emploi. Des stages utiles aux statistiques mais inutiles pour trouver du travail.
Il écarta enfin, se souvenant des conseils de l'astrologue qui avait parfois sévi dans les recrutements, les individus nés sous des signes trop dominateurs et ceux qui ne l'étaient pas assez.
La journée de Vincent se terminait, or restait encore une trentaine de cas à étudier !
Il était las de tous ces c.v. où chacun montait en épingle des expériences de travail en réalité souvent peu reluisantes, des échecs magnifiés, des qualités et des compétences probablement inexistantes, sinon ces gens n'en seraient pas réduits à mendier une prestation de quelques jours, surtout au moment des fêtes.
Il allait quitter son bureau, sans avoir terminé d'éplucher les dossiers, ce qu'il prévoyait de faire le matin, à tête reposée, quand un coup de téléphone de son supérieur hiérarchique, Blaireau, le rappela vertement à l'ordre : il lui fallait son candidat pour le

lendemain dix heures au plus tard. Il fallait l'avoir choisi et l'avoir contacté.

- C'est urgentissime !

Tonna le chef aux superlatifs aussi prolifiques qu'exaspérants et il y alla de son couplet de morale, comme s'il s'adressait à un enfant désobéissant :

- Vous devez prendre des congés, raison de plus pour ne pas lambiner et nous laisser dans l'embarras.

Furieux, Vincent prit la pile restante sous le bras. Il allait l'étudier chez lui, tranquillement.

Après tout, sa femme n'était plus là pour se plaindre d'être délaissée au profit du travail. En effet, lassée de ce compagnon stressé ou absent, trop souvent indisponible, Cécile était partie. Leurs enfants, deux jumeaux si désespérément identiques qu'il n'arrivait pas à les distinguer, avaient suivi leur mère, le reniant totalement. Il n'était bon qu'à payer leurs cours privés, leurs vacances, leurs caprices et leurs pensions.

Il avait raté sa vie, se disait-il de plus en plus souvent. Sa vie professionnelle, où il s'était montré conciliant et disponible sans retour gratifiant, avait gravement empiété sur sa vie conjugale, il s'en était aperçu trop tard.

Et pour couronner le tout, cette tumeur qu'on devait lui enlever…

Il n'avait pas pris de congé maladie, la maladie étant très mal considérée dans son milieu de travail où toute marque de faiblesse était bannie. Il avait eu beaucoup de difficulté à convaincre le chirurgien, un ami à lui, de l'opérer un peu avant les fêtes de Noël. La grosseur n'était-elle pas de taille réduite et présumée bénigne ?

Il avait demandé quelques jours de vacances pour un voyage, avait-il allégué. Drôle de voyage ! Peut-être le dernier. Si c'était le cas, il n'aurait pas assez profité des plaisirs de l'existence. En longeant le quai qu'il avait rebaptisé « Quai de la cloche » à cause de sa faune, il regarda les SDF qui squattaient l'endroit. Finalement, ils avaient sans doute moins de soucis que lui ! Pas de pension exorbitante à verser, pas de supérieur hiérarchique sur le dos, pas de tumeur à opérer !

Il arriva chez lui, et devant une pizza surgelée, qu'il réchauffa au micro-onde, il se remit à éplucher les paperasses avec les cas à étudier.
Qui serait cet « homme plutôt jeune, dynamique, organisé avec des qualités humaines » ?
Sa mission consisterait à rassembler le plus grand nombre de mendiants pour les emmener passer quelques jours dans une auberge de l'arrière pays un peu montagneux, où ils seraient nourris, logés, dorlotés…
Vincent finit par s'endormir sur son canapé, au milieu des dossiers. Il se réveilla de très bonne heure, frigorifié, courbaturé mais sa décision était prise. C'était lui qui jouerait le personnage du Père Noël !
Avec le déguisement, personne ne pourrait le reconnaître et il donnerait une fausse identité en prenant le nom de jeune fille de sa mère. Non seulement, il n'avait pas trouvé le candidat idéal mais à dire vrai, il redoutait tellement son opération qu'il en demanderait le report en janvier. De plus, il avait horreur de ces fêtes de fin d'année, surtout depuis qu'il vivait seul.
Cette gaieté de commande, ces écœurants étalages de nourriture dans les supermarchés, tout lui pesait pendant cette période, la passer en compagnie des SDF le changerait de sa routine.
Quelques jours plus tard, Vincent prit contact avec le responsable des services sociaux de la municipalité chargé de régler les dernières modalités de l'opération. Vincent était certain de ne l'avoir jamais rencontré auparavant, il n'eut pas à se grimer.
Bientôt la ville, toilettée et illuminée, resplendit encore plus, débarrassée de ses clochards. Ces derniers, une quarantaine environ, étaient à présent pensionnaires de chalets dans un village de montagne. On avait administré aux malades des soins de première nécessité, distribué des vêtements, des produits indispensables à l'hygiène corporelle.

L'après-midi du vingt-quatre décembre, une randonnée en car était prévue avant le réveillon. Nullement embarrassé, Vincent, dans sa tenue de Père Noël, rassemblait ses ouailles. Il n'avait eu aucun mal à endosser ce costume et ce rôle.

Au contraire, il s'amusait et reprenait goût à la vie, il comprenait que la sienne était habituellement trop monotone. Là, il ne pensait ni à sa tumeur ni à son travail.
Guilleret, il se surprit à plaisanter avec un SDF qui avait été cadre comme lui et se demanda qui était le plus malheureux des deux, cet homme ou lui. Il fut incapable de donner une réponse.

Le car arriva. Vincent fut un peu surpris en voyant le chauffeur. Son visage lui rappela désagréablement celui d'un criminel devenu célèbre, son portrait-robot ayant longtemps circulé un peu partout dans la région. Sans doute une ressemblance fortuite, Vincent n'avait jamais été très physionomiste.
Tout le monde prit place à bord, le véhicule s'ébranla et ne tarda pas à emprunter une route périlleuse, longeant un précipice…

Vincent mourut sur le coup ainsi que la plupart des voyageurs. On put cependant identifier ses restes. Blaireau, son chef, fut surpris. Que faisait cet imbécile dans une opération aussi suicidaire ? Il n'avait donc rien compris !
L'agence « N. et P. Services », N et P étant les initiales de Nettoyage et Propreté était chargée de purifier la municipalité avec l'accord tacite de la mairie.
Purifier au sens large… Le chauffeur du car, dangereux détenu, avait été forcé de jouer les kamikazes mais s'il en réchappait, on lui avait promis de le libérer et de l'amnistier.
Quant aux SDF, il fallait en éliminer le plus possible, assainir la ville sans en avoir l'air.
Une bonne chose de faite, songea Blaireau qui considérait ce genre d'action comme un tremplin pour embrasser la carrière qu'il convoitait. N'était-il pas déjà très lié avec le préfet ? Il avait bien d'autres plans en tête sous couvert de bienfaisance et d'assainissement.

Ami des belles-lettres

Nicolas DELMAS

Comme chaque matin, en entrant dans son bureau, une pile composite l'attendait sur le coin gauche de sa table. Bien qu'il s'attendait à la trouver ici, il ne put empêcher la matérialisation d'une grimace de dégoût. Elle lui semblait particulièrement immonde, boursouflée de factures et de manuscrits.
Il approcha la main doucement, avant de prestement la retirer. Non, il ne pouvait pas, pas encore. Dans sa précipitation, il risquait de se couper. Et pour quoi ? Des quittances au mieux, des relances au pire. Ou à l'extrême limite de l'Enfer, des manuscrits illisibles.
Il était éditeur d'une petite boîte indépendante. Par le passé, il avait aimé son métier, pris du plaisir à trouver parmi cet amas souvent indigeste les quelques lectures qui donnaient tout le sel de la vie. Il avait même été plutôt bon dans le temps, dénichant plusieurs perles, ce qui avait flatté et son ego et son compte en banque. De belles perles en somme.
Alors quoi ? Était-ce vraiment le niveau qui baissait tout le temps ou plutôt ses exigences qui s'étaient accrues ? La réponse, il la connaissait. Ses factures lui paraissaient plus intéressantes et savoureuses que les nouveaux manuscrits.
Pourtant, les factures devenaient sans cesse plus salées, faute d'écrivains à publier. Il savait bien que les écrivains ne manqueraient jamais. Mais, lui ne voulait que des écrivains de talent. Pour une raison obscure, il ne recevait rien de qualité.
Aujourd'hui, il pouvait certes comprendre que les auteurs ne cherchent plus à lui envoyer de bons manuscrits, puisqu'il ne publiait rien. Les autres qui tentaient le coup devaient peut-être se dire que son niveau d'exigence finirait un jour par baisser. Résultat : rien ! Enfin, si, de la merde. Et des tonnes pour le coup.
Il se décida quand même à prendre le premier pli sur la pile. Quelle ne fut pas sa joie en tombant sur une facture d'EDF. La journée débutait bien. Il la parcourut de long en large, n'hésitant pas à s'attarder aussi longtemps qu'il put sur les petits caractères en bas. Au bout d'un certain temps, il sentit qu'il avait pu tirer tout ce que

cette lettre pouvait lui offrir, à savoir un peu de répit, et se décida à tendre la main vers le second pli.
Rien qu'à la lecture de l'encart, il sut. Cette écriture maladroite, ces erreurs d'orthographe, ce stylo rose pastel...c'était un manuscrit ! Et un mauvais en plus ! Il ne devrait même pas avoir besoin de l'ouvrir pour s'en assurer. Mais ça, c'était avant. Aujourd'hui, il ne pouvait plus se permettre d'être difficile. Il décacheta la lettre et un manuscrit jaune en sortit. Le titre : « Désaccord et harmonie ». La lettre d'accompagnement évoquait l'auteur, un professeur de français désabusé qui espérait quitter son métier. Il pensa alors à cet homme espérant une reconnaissance prochaine qui l'absoudrait des moments avec des enfants insupportables et des parents encore plus chiants.
Il parcourut quand même les premières lignes par acquis de conscience et s'arrêta. Il y avait, en ce monde, trois types de manuscrits publiables : les chefs d'œuvre, les best-sellers et les livres agréables. Ce livre appartenait à une autre catégorie, celle des merdes impubliables. Il envoya le manuscrit dans la poubelle. Que de papier gâché, et il fallait encore lui écrire pour exprimer toute la tristesse de ne pas l'avoir retenu.
Après avoir fixé sans interruption l'horloge qui pendait au plafond durant soixante et une secondes, lui permettant ainsi de s'assurer de chacune des soixante positions de la trotteuse, il fit un effort pour tendre le bras vers le troisième pli. C'était une invitation pour un gala d'auteurs et d'éditeurs. Cette soirée l'ennuyait déjà. Néanmoins, il s'y rendrait car il était content qu'on le considère encore comme un éditeur.
Le temps filait toujours ; pas assez vite cependant. Il restait encore six heures trente de travail, et une pile de manuscrits.

Il sirotait tranquillement une boisson quand un auteur dont il aimait la création vint vers lui.
« Bonsoir. On ne vous voit pas souvent.
- Je suis très pris en ce moment, lâcha-t-il, un peu désappointé de ne pas avoir trouvé de meilleure excuse.
- Par quoi ? Lui demanda l'autre.
- De nouveaux projets.

- J’ai hâte de les lire alors.
- Moi aussi, ne pût-il s’empêcher de lâcher. »
Sa réponse déclencha un rire chez son interlocuteur.
« Vous ne m'avez jamais dit votre avis sur mon manuscrit.
- Quel manuscrit ?
- Celui que je vous avais envoyé il y a longtemps, avant d’être choisi par une autre maison.
- Je ne l'ai jamais lu.
- Vous auriez pu prendre la peine de m’envoyer une réponse négative.
- Je vous assure que jamais je n’ai mis la main dessus !
- C’est du passé désormais ; n’en parlons plus.
- Parlons-en au contraire ! »
C’était incroyable. Après enquête, pas moins de six auteurs dans la soirée avaient d’abord cherché à se faire publier dans sa maison d’édition ; avant, faute de réponse, de tenter leur chance ailleurs.
Pourtant, il était bien certain que pas un de ces manuscrits n’étaient entrés en sa possession. Ses soupçons se dirigèrent rapidement sur le facteur. Il lui semblait, maintenant qu’il y réfléchissait que le postier était arrivé en même temps que sa disgrâce. D’ailleurs, à chaque fois qu’ils se croisaient par erreur, ce dernier ne pouvait s’empêcher de manifester une certaine gêne.

La sonnette retentit plusieurs fois avant que le facteur n'aille ouvrir. Il fut étonné de trouver sur son pallier l'éditeur mécontent. Allait-il à son tour lui livrer quelque chose ?
L’éditeur s’engouffra de force dans l’appartement et aperçut rapidement une pile fort semblable à la sienne. Il se saisit du premier pli et constata qu’il en était le destinataire.
« Je vous démasque enfin ! Clama l'éditeur.
- Donnez-moi ce manuscrit !
- Certainement pas, c'est à moi qu'il est adressé !
- Mais, c'est moi qui lui ai demandé de le renvoyer. Il manquait la fin, avoua le facteur. Elle ne pouvait plus tenir. »
Mais, l'éditeur n'écoutait déjà plus. Il était trop absorbé par la vision de tous ces manuscrits dérobés. Un grand nombre semblait

former un chemin vers l'étage supérieur. Il gravit sans gêne les escaliers, bien décidé à découvrir l'ampleur de la farce.
Arrivé en haut, il entendit la respiration de quelqu'un. Persuadé de prendre sur le fait l'un de ses concurrents, il entra dans la pièce et fit face à une dame assise. L'air absente, elle se balançait doucement sur un rocking-chair.
« Il faut que je vous dise quelque chose, souffla le facteur derrière son dos.
- Je sais déjà tout. Je vous ferai virer, grogna l'éditeur. Il aurait voulu laisser pleinement éclater sa rage ; cependant, la présence d'une tierce personne l'incommodait.
- Je comprends. Mais, laissez-moi au moins lui lire la fin. Ma femme semble apprécier ce livre.
- Votre femme ?
- Oui, répondit penaud le facteur. Je lui lis les manuscrits.
- Alors, vous ne les remettez pas à mes concurrents ?
- Quelle idée ! Les livres, je les garde pour elle. Elle est alitée depuis des années déjà. Seules mes lectures semblent maintenir une petite étincelle dans son regard. Elle était bibliothécaire avant, vous comprenez ? Un soir, à court de livres et sans pouvoir espérer en acheter un, je me suis souvenu qu'il me restait encore à vous livrer vos manuscrits. J'ai pris le premier sur la pile, et je lui ai lu. Il était vraiment bien, un sourire est même apparu sur son visage. Les livres se dévoilent par leur résumé ; s'ils sont à notre chevet, c'est que leur valeur a bien déjà été reconnue au moins une fois. Mais les manuscrits, c'est comme une chasse au trésor ; l'excitation est tout autre !
- Mais, pourquoi ne pas les rendre ensuite ?
- Oh, je vous en rends certains.
- Les mauvais !
- Généralement, il est trop tard pour les bons. Quand je les termine, ils ont déjà trouvé preneurs ailleurs. Alors, je ne peux plus rien pour vous, reconnut le facteur. Quant aux mauvais, je vous les livre. Ceux-là, personne ne les a encore publiés. »

Incroyable homme ! Bon mari, piètre facteur, mais ami des belles-lettres.

Balle de match

Florian MANTIONE

Je suis ravi. Le Comité d'Entreprise de ma société vient de décider d'acheter une table de ping-pong. J'avoue être l'initiateur de cette décision et de cette acquisition. Je suis pongiste. Je pratique le tennis de table et non le ping-pong, comme disent les ignorants, depuis l'âge de 18 ans.
Comme pour le tennis, il existe un classement et je suis classé.
Nous avons installé la table près du restaurant d'entreprise, permettant ainsi à tous les collaborateurs de se détendre après le déjeuner. Je n'ai pas claironné haut et fort que je jouais dans un club, afin de ne pas décourager mes adversaires. Et quand je joue, je privilégie la durée des échanges plutôt qu'une attaque rapide permettant de gagner rapidement le point. Mes collègues adorent jouer avec moi car je renvoie systématiquement la balle, attaque peu souvent et encourage toujours mes adversaires en les félicitant quand ils réalisent un joli point. Je gagne régulièrement mes matchs, mais je le fais sans ostentation, en donnant l'illusion que la prochaine fois mon adversaire l'emportera sûrement. Mes points concernent principalement des points perdus par mon adversaire, et j'ai donc beau jeu de dire qu'avec un peu d'entrainement, celui-ci va progresser et réussir tous ses coups.
Ici, je joue pour jouer et non pour gagner. Du reste, et je le dis sans forfanterie, un joueur classé comme moi ne peut pas perdre contre un non classé. C'est impossible. Même si je laissais une confortable avance à mes adversaires, je les battrais forcément, car le tennis de table est un sport très technique, et un joueur classé sait conférer la bonne rotation à la balle, sait doser sa force, place bien sa balle dans les angles, sait contrer les attaques de son adversaire, sait accorder un effet ravageur à son service, obligeant son adversaire à lever la balle, permettant ainsi une attaque plus aisée.

Les semaines passent et la table demeure toujours le centre d'intérêt des collaborateurs. Jusqu'au jour où le directeur général décide, en concertation avec notre DRH, d'organiser un tournoi interne. Il assure que pour la cohésion des équipes, l'esprit de compétition est le meilleur stimulant. Le comité d'entreprise est chargé de l'organisation du tournoi.
Devant l'afflux des inscrits, le choix se porte sur l'organisation de poules de 6 joueurs, chaque participant jouant successivement contre les 5 autres joueurs, et les 2 meilleurs de poule accèdent au tableau des éliminations directes en 8ème de finale. Ensuite, de manière très classique, chaque vainqueur accède aux quarts de finales, aux demi-finales puis à la finale. Dans sa grande générosité, le directeur général a décidé d'organiser les tournois de 11h30 à 14h30, du lundi au vendredi, afin de permettre au plus grand nombre de jouer, et surtout de voir jouer et encourager ses ami(e)s. Le comité d'entreprise s'était même débrouillé pour emprunter trois autres tables afin de jouer simultanément sur quatre tables afin d'accélérer le tournoi. Des raquettes supplémentaires furent également mises à la disposition des joueurs.
Arrive le grand jour et, à la surprise générale, le directeur se présente en short au tournoi. Personne ne savait qu'il s'était inscrit et personne ne connaissait son niveau de jeu. Les 5 autres joueurs de sa poule furent surpris, dans un premier temps, puis inquiets dans un second temps. En effet, battre son patron semblait impensable, d'autant qu'on le connaissait à peine, qu'on ne le voyait que très peu dans l'entreprise, travaillant toujours dans son bureau ou étant souvent en déplacement. Tous ignoraient son niveau et appréhendaient la confrontation.
Les matchs débutèrent. J'étais absorbé par mes matchs. Même si cela paraissait facile, cela nécessitait un minimum d'attention. Je regardais de loin le directeur qui semblait jouer correctement.
Je sortis premier de ma poule. Le directeur aussi.
Le tableau présentant les 16 meilleurs joueurs masculins fut établi. Je me trouvais dans le haut du tableau et je constatais avec soulagement que le directeur se trouvait au milieu du bas du tableau.

Je sortis vainqueur de ma huitième de finale. Le directeur aussi.
Je sortis vainqueur de mon quart de finale. Le directeur aussi.
Je sortis vainqueur de ma demi-finale. Le directeur aussi.
Je jouais donc la finale contre mon patron. J'étais gêné, très gêné. Nous échangeâmes quelques balles d'entraînement et son niveau, tout en étant bon pour un non licencié, s'avérait nettement inférieur au mien. Je ne dis mot. Je souriais béatement. Lui, en revanche, était concentré. Il ne souriait plus et ses mâchoires étaient serrées. La partie démarra. Très vite, je pris l'ascendant et mena très rapidement la partie. Il ne souriait plus du tout et semblait énervé. Je n'attaquais pas et le laissais perdre tout seul ses points. Je ne savais pas comment faire. Il accumulait les fautes à loisir. Je gagnais le premier set, facilement, 11/7. On changea de côté, comme cela se pratique normalement, mais il ne m'adressa aucun regard. Je ne savais que faire. Je ne pouvais pas le battre, car il aurait vécu cela comme une humiliation. Mais je ne pouvais pas perdre, car c'était techniquement impossible. Tout le monde me regardait et devait ricaner intérieurement en n'enviant pas ma position. Je le laissais mener. Je lui envoyais des balles faciles qu'il aurait pu attaquer aisément. Mais comme il était plus stressé que moi, il ratait ses attaques. Dix partout. J'étais soulagé. Je pouvais perdre au moins un set. Effectivement, je le laissais gagner 12/10.
En changeant de nouveau de côté, je vis dans son regard comme un instinct de tueur. Il relevait la tête. J'eu peur pour la mienne… Je le laissais mener au début du set. Il souriait, regardait le public, serrait le poing quand il gagnait un point. Puis je remontais. On en était à 10/10, puis à 11/11, puis à 12/12. Tous les salariés étaient massés autour de nous et applaudissaient à chaque point gagné par l'un des deux joueurs. 13/12 pour moi. Pour gagner un set, il faut qu'il y ait une différence de deux points. C'était à moi de servir. Si je lui faisais un service comprenant un bel effet, il mettrait la balle dehors et je gagnerais le point, et donc le set. Je vis qu'il transpirait et s'essuyait désespérément le front du revers de sa main gauche. Je servis et fis volontairement une faute, lui laissant gagner le point. 13/13, et son sourire revint. 14/13 pour moi et je devais de nouveau servir. En mon for intérieur, j'échafaudais un plan. Je devais lui laisser gagner 2 sets, puis… Puis, je ne savais pas.

Gagner ou perdre ? J'étais piégé. Quel que soit le score final, mon DG allait mettre une croix sur mon nom… Je gagnais 15/13 et, en changeant de côté, il m'adressa un regard mauvais, un regard qui voulait dire « toi, mon petit gars, tu ne mesures pas le risque que tu prends… ».
Deux sets à un pour moi. Il fallait à tout prix qu'il gagne ce set. Mais il était tellement nerveux, tellement excité, qu'il ratait les balles que je m'efforçais de lui lever. 8/3 pour moi. En moi, tout s'entremêlait. Mon poste, mon salaire, mes vacances… ma femme. Je me voyais en train de lui dire le soir même : «Tu sais, chérie, j'ai battu mon chef en finale devant une centaine de personnes… ». Je la voyais en larme, me disant que j'étais inconscient, que j'étais orgueilleux, que je ne pensais qu'à moi et non à ma famille… 8/5 : il remontait un petit peu. 9/7 ! Il fallait faire quelque chose pour inverser la tendance. Il fallait que je perde des points par des fautes directes, sans attendre qu'il en gagne, car il était tétanisé et avait perdu tous ses moyens. C'est ce que je fis. 10/10 et son sourire revint. Je commis deux fautes directes, fis semblant de pester comme si je m'en voulais, car il fallait donner le change...
Deux sets partout et on changea de côté. Je crus comprendre dans son regard qu'il n'était pas dupe, qu'il comprenait ce qui se passait dans ma tête. Arrivé de l'autre côté de la table, il me regarda droit dans les yeux. Je baissais les miens. Un lourd silence s'installa. Plus personne n'osa applaudir ou encourager son favori. Certains même s'éclipsèrent lâchement. Je menais dans ce cinquième set. Puis je le laissais revenir au score : 5/5. Finalement, pensais-je, si je gagne de peu ce set et ce match, son honneur sera sauf, je ne l'aurais pas humilié. Oui, mais s'il est rancunier, il m'en voudra certainement et me refusera la promotion que j'espérais… 8/6 pour moi, et le silence persiste. Il faut que je fasse quelque chose, mais quoi ? Je ne vais quand même pas perdre devant ce tocard, ce prétentieux. Ce n'est pas parce qu'il est le chef qu'il peut tout se permettre. 8/7 : mon Dieu, faites qu'il réussisse ses attaques ! 8 partout, merci mon Dieu... Que faire maintenant ? J'essaye de réfléchir rapidement, mais tout s'enchaîne : gagner ou perdre ? Lui faire perdre la face ou risquer de perdre mon poste. Mais tu te fais des illusions, tu noircis le tableau. Il est intelligent et il comprendra.

Peut-être même qu'il utilisera sa défaite comme un bel exemple de management… « Vous voyez, j'ai participé à un tournoi interne et j'ai laissé gagner mon adversaire en finale. C'est bon pour la motivation collective. L'esprit de compétition, voilà ce que je souhaite chez mes collaborateurs. Oui, la gagne… Je veux être entouré de winners, pas de loosers ». 9/9 ; que faire ? Ses mâchoires sont de plus en plus serrées et je ne souris plus depuis longtemps… 10/9 pour moi, car il vient de perdre une balle très facile. Décidément, il est vraiment nul !
Balle de match. Je sers...

BJ Syndrome

Eric CÉCILE-PARQUES

17 heures, la journée enfin s'achève. Les esprits épuisés par des heures de réunion espèrent le calme et le repos. Les ateliers ont créé des tensions terribles entre les collaborateurs. Chacun a cherché à préserver son image et a traqué les erreurs, les faux pas des autres. Les salles se vident. La pression demeure intense, palpable, presque insoutenable.

Une longue pause précède le dîner vers 19 heures. Cela laisse le temps de retrouver la chambre d'hôtel, appeler ses proches, regarder la télé, s'allonger sur le lit, somnoler, tenter de lâcher prise.

Les femmes remaquillées et parfumées rejoignent les tables ovales. Personne n'a choisi ses convives. La forme arrondie du mobilier oblige au collectif, impossible de se cacher et de fuir la conversation. D'abord, le silence s'impose, puis les langues se délient. Les moins sérieux, les plus fatigués, les plus timides, les plus assoiffés se jettent sur le champagne apéritif. Les serveurs remplissent les verres avant qu'ils ne se vident. L'ambiance change petit à petit, quelques-uns s'échauffent, rougissent.

Les hommes en premier se lâchent et tentent le jeu de la séduction. Le mâle déploie ses ailes, bombe le torse, dresse sa crête, blague. Les femmes répliquent, cherchent et trouvent des alliances, la guerre des sexes a bien lieu, dans la bonne humeur et le rire. On se taquine. Cet élan de joie suffira pour tout le repas. Les buveurs d'eau gardent leurs réserves, les amateurs de vin se débrident. Certaines arrogantes défient les hommes sur le domaine réservé de l'alcool. En matière d'égalité, elles montrent leur qualité. Le café marque le point d'orgue de la soirée. Un nouveau monde se crée. Certains retournent dans leur chambre, d'autres se dissimulent

discrètement pour dormir ensemble, les derniers poursuivent dans les salons du bar. Pour eux, les discussions continuent, il faut encore se découvrir, se détester ou s'apprécier, boire, parler, coucher peut-être.

Lucille s'assoit dans un fauteuil placé autour d'une table basse. Cinq personnes l'accompagnent. La parité est respectée. Elle carbure au cognac, qu'elle déguste lentement. Son verre tournoie au creux de sa main, elle hume les effluves ineffables de son XO. Le liquide caramel charme son palais. Un peu ivre, elle apprécie la parenthèse. Elle écoute Norbert distraitement et regrette de se retrouver au mauvais endroit au mauvais moment.

- Ils tremblent les salauds. Ils ont bien raison ! Team building ! Connerie. Fallait pas nous pressurer comme des citrons ! Fallait pas nous mettre en concurrence comme des naufragés. Fallait pas nous stresser comme des rats de labo...Trois tentatives de suicide... inattendues, mon cul ! On sait tous que la situation est insupportable. On sait tous qu'ils nous poussent à bout. On sait tous qu'il y aura de la casse. Moi, ils ne m'auront pas. Je vous le dis. Sinon, je ne partirai pas tout seul, j'en prendrai un et il sombrera avec moi, bien au fond, tout au fond, dans la vase, dans la boue, dans la mouise. Quand on sera arrivé en enfer, je continuerai à lui éclater sa putain de gueule...

Norbert trempe ses lèvres dans l'alcool blanc. Puis repart de plus belle.

- Je vous emmerde...

Il parle haut, sans se soucier des oreilles inamicales qui traînent. Lucille prétexte une fatigue soudaine et s'écarte du groupe, de toute façon son verre est fini. Elle s'approche du comptoir et demande au serveur « la même chose ». Elle insiste pour que la dose soit généreuse. La soirée open-bar favorise la consommation excessive d'alcool. Deux collègues masculins la retrouvent, ils ne peuvent lui offrir un verre, puisque tout est gratuit. Ils cherchent à

la séduire, sans succès. Lucille souhaite dormir et dessoûler seule, sur son grand lit. Elle prend poliment congé des chasseurs. D'un pas mal assuré, elle rejoint l'ascenseur, puis sa chambre.

Lucille termine le verre ramené du bar, allume la TV, fouille dans le mini-réfrigérateur en tire trois mignonnettes et deux canettes. Elle se prépare un cocktail, cale les oreillers, s'allonge et zappe de chaîne en chaîne.
« L'ivresse n'annihile pas la détresse ». Drôle de pensée, elle se moque de sa philosophie des grands bourrés. Elle rit, et lucide reconnaît sa « putain d'addiction ». Elle s'habitue aux doses d'alcool, mais pas à la douleur qui envahit son cœur, son corps, son âme et toutes les choses qu'elle touche. Elle fond en larmes, pleure, renifle, pleure, renifle, pleure sans fin.

Marc a accepté ce job pratique pour un insomniaque. Il ne se rappelle plus très bien ce qui à l'époque l'avait conduit vers des études de psycho. Sûrement pas ses parents qui n'y voyaient aucun débouché. L'adjectif « passionnant » lui revient systématiquement aux lèvres pour évoquer son métier. Il a rejoint la cellule d'aide psychologique, en février. Six mois déjà, qu'il répond au téléphone. Évidemment, il a choisi le créneau des noctambules.

Ce soir, une dénommée Lucille tente entre deux sanglots d'exposer sa situation. Marc détaille sur sa fiche les signes des temps présents. Il enregistre toujours les mêmes ressentis : la même perte de confiance, le même mépris de la hiérarchie, les mêmes peurs, le même gâchis. Lucille boit pendant l'entretien, Marc entend le liquide qui pétille sur le palais, la voix qui se trouble et les propos qui passent de l'agressivité aux pleurs. « Vous ne servez à rien. C'est eux qui vous paient. Je m'en fous de vous. Lundi matin au bureau, je remettrai mon sort entre les mains de Jack. C'est lui qui décidera ». Elle raccroche avant que son interlocuteur n'ait eu le temps de répondre.

« Les temps sont durs. Les repères s'effacent. Les sorcières sont de retour » songe Marc. Il tape sur son clavier le compte-rendu de

l'appel, coche à l'écran la case BJS. Le niveau d'alerte est dépassé depuis longtemps, douze cas en une journée pour l'ensemble de l'équipe.

Marc relève l'ironie du chercheur qui a baptisé le BJ Syndrome : BJ pour Black Jack. Black Jack pour Jack Lenoir. Black Jack pour le côté aléatoire, tirer la bonne ou mauvaise carte, perdre ou gagner.
Jack Lenoir a donné son nom à une étrange légende. Les références de lieu et de temps ont été oubliées. Les faits supposés traînent sur la toile.
Voici l'histoire. Jack le collègue modèle, salarié sans problèmes, a découvert un matin, par hasard sur la photocopieuse, sa future lettre de licenciement. Désespéré, il a hanté les couloirs et quémandé des explications. Il n'a trouvé que des portes closes. Personne d'autre que lui ne venait travailler le dimanche. Il s'est suicidé dans les toilettes des hommes. Il a brisé le miroir et s'est tranché la gorge avec un éclat. Le comptable l'a ramassé le lundi matin baignant dans une mare de sang. Le traumatisme fut grand. Depuis, on prétend qu'il faut éviter de prononcer six fois de suite le nom « Jack Lenoir » devant un miroir. Il paraît que tous ceux qui l'ont tenté ne sont plus présents pour le raconter. Leurs corps déchiquetés témoignent d'une violente et sanglante rencontre avec une bête assoiffée de vengeance et dépourvue de pitié.

Le suicide, le fantôme, l'autre côté du miroir... Tous les ingrédients habituels sont là. Marc en sourirait volontiers s'il ne sentait pas, chaque soir, au fil des appels, sourdre une peur originelle, rampante et envahissante. Il pense le monde du travail en danger.

Les communications se succèdent. L'heure de la pause arrive. Marc se rend dans l'espace de repos, sirote un café trop sucré, puis part aux toilettes. Il se lave les mains devant la glace, frotte avec vigueur. Il se sait rationnel, il connaît les ressorts de ces histoires pour effrayer les enfants et les adultes. Et pourtant, ce soir, il souhaite affronter la créature, comme s'il avait besoin de se prouver l'inexistence du monstre. Il retient son souffle, inspire profondément, puis prononce les mots interdits, calmement en

prenant soin de bien articuler. « Jack Lenoir…. Jack Lenoir… Jack Lenoir… Jack Lenoir … Jack Lenoir … Ja…. »

Bons baisers de nulle part

Hélène HÉRAULT

Je vous écris du fond d'une poche. Dans le noir et bien seule. Pour me rassurer un peu, je vais essayer de tout vous raconter. J'ai eu tellement peur, alors ça va me donner du courage et j'aurai l'impression d'avoir de la compagnie.

Ma vie, normalement, c'est la lumière, c'est la joie. Ce sont les grands espaces, les bons bols d'air, le soleil, les yeux qui brillent. Ma raison d'être c'est ce petit quelque chose en plus qu'on ressent à l'intérieur de soi. Rarement de grandes effusions, mais plutôt un petit frémissement de l'âme, une caresse, un peu de douceur, le bonheur de savoir que quelque part, quelqu'un pense à vous. Un petit clin d'œil, de l'amitié, de l'amour parfois. Le plus souvent c'est juste un petit bonjour et c'est déjà beaucoup.

Après avoir voyagé depuis mon pays d'origine – une île, des moutons en liberté, des soirées qui se prolongent en musique, de la bière dans des pubs, des maisons de couleur pour oublier le gris du ciel – donc depuis mon île je suis arrivée dans ce grand bureau et j'ai tout de suite su que j'allais m'y plaire. Je suis passée de mains en mains et on m'a vite accrochée sur un grand panneau blanc – en évidence. Une place de choix, stratégique même ! A chaque fois que quelqu'un entrait ou sortait j'étais gratifiée d'un sourire ou d'un petit commentaire. Et puis sont venus des papiers, punaisés à côté de moi ; qu'on venait lire de temps en temps et, hop, un petit coup d'œil dans ma direction. Et puis d'autres comme moi, venues de loin ou de plus près. Des bateaux, des embruns, un peu d'air iodé qui me rappelaient mon pays ; des couchers de soleil ; de belles maisons pimpantes et fleuries ; et même un chaton ridicule mais bien plus sympa qu'il n'en avait l'air et qu'on a vite adopté. Régulièrement, à peu près toujours à la même époque, notre petite communauté s'agrandissait à mesure que le bureau se vidait, pour quelques semaines. Il a bientôt fallu nous partager en deux

groupes, et c'est comme ça que certaines de mes camarades ont atterri dans le couloir, sur un autre panneau, plus grand. Et toujours quelques mots gentils ou un simple regard en passant devant nous, de petits échanges muets mais tellement de bienveillance. Une tasse à café à la main, certains jours un petit gâteau, une cigarette prête à être allumée sitôt la porte franchie, des rires, des chuchotements ou des discussions vives ; ces minutes de pause qui cimentent une équipe. Et tout cela en notre compagnie, avec parfois quelques commentaires à propos de mes moutons et bien souvent des quolibets à l'attention du petit chat ridicule et de son nœud rose. De temps à autre encore un souvenir plus nostalgique, quelques confidences et la pause qui s'étire en longueur ; un deuxième café ou un ruban qu'on dénoue avec émotion pour découvrir un cadeau : mariages, naissances, diplômes des enfants, on en a vu fêter des événements ! Peu à peu sont arrivés aussi de petits cartons colorés, faire-part, remerciements et même de jolies cartes de visite pour un bon restaurant ou un bistro sympa. De belles heures d'amitié, de fraternité, de partage.

Et puis, un beau jour, on a commencé à nous serrer un peu plus, les camarades du couloir également, pour punaiser des feuilles pas comme les autres. Dès la première je me suis méfiée. J'ai tout de suite senti qu'après avoir lu ces intruses, on ne nous regardait plus de la même manière. Un je ne sais quoi m'a alertée, comme un courant d'air froid, mais je n'ai pas voulu y croire, mes copines non plus. Nous avons continué à veiller sur nos protégés, à les observer travailler et à partager avec eux des instants de connivence et de détente.
Mais ces drôles de papiers se sont multipliés ; quand je dis « drôles » je veux dire bizarres, intrigants, inquiétants même. Et les temps de pause se sont allongés certains jours, de discussions enflammées en longs moments d'abattement. De moins en moins d'entrain, de moins en moins de cadeaux et d'ailleurs de moins en moins de nouvelles venues. Et puis bientôt plus une seule arrivante, on est restées entre nous et les autres petits cartons colorés, obligés de cohabiter avec tous ces funestes écrits.

Ces papiers qui ont brisé notre harmonie, nous ont volé notre collectif. Qui nous ont imposé le silence. Un silence pesant.
La grande pièce s'est vidée, insidieusement au début, puis l'hémorragie s'est accélérée. Dans le couloir, pour mes copines, même constat, des heures sans que personne ne passe, des heures sans un regard. Et nous ici, dans la pièce de plus en plus grande, une chape de plomb. C'est bien simple, certains jours j'ai même cru que le téléphone était en panne ; ou que les gens étaient devenus muets ; ou que la cafetière et la bouilloire les avaient lâchés.

Mais le pire restait à venir.
Le pire ça n'est pas quand il n'est plus resté qu'une seule personne. Tout le temps. Toute seule. Avec nous comme unique compagnie. Non. Le pire c'est quand cette personne n'a plus supporté de nous voir et qu'elle a attrapé rageusement certaines de mes camarades pour les enfermer dans un sac poubelle ; certaines d'entre nous, pas toutes et en regardant bien les noms au dos. J'en ai encore la chair de poule en vous racontant ça. J'ai même pleuré le petit chat. Et puis, elle nous a déménagées nous les rescapées bien plus près de son bureau. J'ai espéré alors le retour des mots doux, des sourires. Mais rien. RIEN !
Avec le soleil d'à côté qui n'en finit pas de se coucher depuis quinze années, avec quelques fleurs minables et fanées sauvées in-extremis, on a tout essayé. En vain. Plus un mot, plus un regard. Et bientôt quasiment plus de travail, plus de facteur, plus de visiteurs. Mêmes plus de personnalité importante venue pour discourir des heures. Une personnalité importante ça se reconnaît tout de suite : du café frais même l'après-midi, surtout pas de réchauffé, et voulez-vous une chaise, et prenez-vous du sucre, et avez-vous fait bonne route. Ça c'est au début. A la fin du discours, à peine quelques poignées de main frileuses, des regards qui baissent, un grand silence après son départ et tout d'un coup les langues qui se délient et s'emballent ou au contraire tout le monde qui s'en va brutalement sans un regard pour les autres, oubliant même parfois la moitié de ses affaires.
Donc, même plus ça, le vide total. Donc, la solitude. Et le désœuvrement.

Et nous, spectatrices impuissantes de ce naufrage. Jusqu'au désastre. Jusqu'au drame.
Et moi qui vous raconte tout ça du fond d'une poche. Seule et dans le noir.

Bonjour, entrez mademoiselle, asseyez-vous. Je suis l'infirmière du service de réanimation. Ainsi que vous l'a dit le Professeur de Ranty, votre papa est tiré d'affaire mais on le garde encore un peu en réanimation ; vous le verrez bientôt, dans quelques heures et un médecin psychiatre, le Docteur Martin, viendra également. N'hésitez pas à poser des questions. Comme vous le savez, votre papa s'est endormi au volant. Les analyses de sang ont révélé la prise d'anxiolytiques. Vous pourrez parler de tout cela avec le Docteur Martin. Je suis vraiment désolée.

Ah, tenez, j'allais oublier ; les pompiers ont trouvé ceci dans la voiture, probablement tombé de la poche de son manteau. Pas grand-chose, mais sans doute votre papa y tenait-il : une lettre, une belle carte postale et un vieux faire-part. Pardonnez-moi, je n'ai pas voulu être indiscrète mais il m'a fallu détailler auprès des pompiers et de la gendarmerie. Je les ai conservés soigneusement.
Voilà, signez là à votre tour. Bon courage mademoiselle.

C’est dimanche.

Anecdotes d’un apprenti croque-mort.
Gilles MARTINEZ

Je transpire la grasse matinée par tous les pores de mon âme. Mes yeux baignent encore dans leurs rêves les plus fous. Je m’étire et baille rageusement au rétroviseur du corbillard qui me traine vers ce cimetière dont je maudis plus que jamais l’existence.

Après avoir glissé quelques billets dans une enveloppe et serré chaleureusement des mains politiquement bien engagées, des notables proches du bon dieu et de ses ouailles ont été autorisés à inhumer leur défunte le jour du seigneur.

Avec mes collègues, nous avalons les kilomètres avec la même envie que de décrocher un pendu. Il y a des jours où vous regrettez les repas de famille à rallonge, même les plus ennuyeux.

Images. Sensations. Absence.

L’odeur du poulet et de ses frites finement tranchées me chatouillent les narines. Dans mes oreilles s’entrechoquent déjà, petites piques, plaisanteries douteuses et cris de colère humanistes. Comme partout, la politique et la religion s’entredéchirent souvent dans le salon. Le petit café fumant et son carré de chocolat viennent ramener un peu de quiétude et d’assoupissement devant la télé.

Tourbillons. Frissons. Impact.

Après une série de virages à vous donner la nausée, nous arrivons. A peine le temps de fouler ce sol écorché que la famille, joyeusement pressée, s’active. Sans même nous regarder elle s’engouffre dans l’église jusqu’au dernier. Tout proche, collé au presbytère, gît une enfilade de pierres tombales à l’agonie. A

l'époque, dans les hameaux accrochés aux flancs des collines, ils ne s'embarrassaient pas de voyages inutiles, l'on passait rapidement du marbre consacré à la terre fraichement retournée.

Seuls. Nous restons désespérément seuls sur le parvis. Après quelques minutes passées en plein soleil à cuire nos chevelures gominées, nous comprenons que personne ne viendra, pas même le prêtre qui attend paisiblement au frais qu'on lui apporte la dépouille centenaire. Les héritiers s'agitent. Certains nous font signe, d'autres tapotent leur montre, le temps presse.

Visiblement, mamie avait pris trop de place dans leur vie et il est désormais hors de question de lui accorder une minute de plus.

Nous sortons le cercueil du caisson puis l'épaulons directement, sans sommation. Surpris par sa légèreté nous manquons de l'envoyer directement aux cieux.

A peine l'avons-nous posé devant l'autel qu'on enchaîne chants, cantiques et silences encensés.
Dix minutes plus tard, et dans sa grande bonté, le seigneur nous chasse de sa maison.

Entre deux rires, la porte claque.

Quelques mètres plus loin, nous nous présentons à l'entrée du caveau. Les membres de la famille affichent de plus en plus leur impatience d'en finir. Ils ont chaud, ils ont soif, ils ont faim, et plus que tout, ils craignent que le restaurant annule leur réservation, et ça, il n'en n'est pas question.

Nous pressons le pas et enfilons la caisse dans sa dernière demeure, en tous cas, nous essayons. Après plusieurs tentatives, nous nous rendons à l'évidence, mamie est trop large et l'ouverture du tombeau trop petite, pas de beaucoup, certes, mais assez pour abimer le vernis.

La descendance sue à grosses gouttes, gesticule, s'énerve et nous oblige à réessayer. Nous nous exécutons. A ce moment là, chacun d'eux se met à pousser le cercueil par tous les moyens. Le bois craque, la pierre frappe, les poignées cèdent et mamie disparaît dans les ténèbres.

Un grand soulagement se fait sentir de tous bords. Les estomacs gargouillent et les papilles font la révolution. Le repas dominical est à portée de bouche.

Quand l'appétit va, tout va.

Des enfants pas comme les autres

Valérie CLARO

Tout a commencé il y a dix ans...
Je travaillais à la bibliothèque d'un collège parisien.
Et puis ils sont arrivés : les petits UPI, entre 12 et 13 ans, déjà éloignés de l'enfance.
Je rencontrai Tim le petit asiatique : cheveux noirs et frange-peigne sur les yeux. Des yeux fuyant -comme si on pouvait s'enfuir avec les yeux-. Ses petites mains ouvertes au vide, agitées, tremblantes, avec du rien dedans. Et son long corps déjà adolescent au balancement rock in chair…
Leur prof me dit que je peux m'occuper d'eux.
J'ai ouvert pour Tim le livre mer-azur aux poissons multicolores. Je lui parle doucement. Puis je vais auprès d'un autre enfant. Soudain je sens une petite main se refermer sur mon poignet, c'est Tim. Une vague d'empathie et de tendresse me submerge et l'évidence est là : c'est auprès de ces enfants « pas comme les autres » que je veux travailler !
Quelques semaines plus tard c'est chose faite.
Tim le jeune autiste ne comprend pas pourquoi il est dans cette drôle de classe.
- Y'a que des fous …dit-il en grimaçant. -Suis fou moi aussi ?
Je lui réponds que personne n'est fou, tout le monde est différent, c'est tout. Qu'il est un garçon intelligent, que personne, jamais, ne doit lui dire le contraire.
Je tapote son menton en souriant, il risque un regard à hauteur du mien.
- Pourquoi tu fais ça ?
- Parce que je t'aime bien.
Alors Tim touche à son tour mon menton, puis comme un automate, retourne dans la cour, tête baissée, prenant soin d'éviter ceux qui courent et parfois le bousculent. La foule et le bruit sont un vrai supplice pour lui mais il n'a pas le choix, la récré c'est un

temps libre obligatoire. Je propose de le garder à la bibliothèque avec moi mais on refuse.
Alors pour lui la liberté c'est quoi ?
Tommy lui, rigole tout le temps, il adore imiter le canard et ne répond aux questions que par: oui-oui ou non-non ; un jour je lui apprends à dire : « je ne sais pas » et il éclate de rire en répétant: saispas saispas ! Ce nouveau mot fit bientôt partie de son minuscule vocabulaire mais chose incroyable il l'utilisera à bon escient !
Je donne à Rémi des cours de français, cette grande marmite où l'orthographe bouillonne et où il brouillonne… Alors il joue le cador, le kakou qui sait tout, mais blêmit quand il faut prendre son stylo, avec lui les mots ne veulent rien savoir…
Et puis il y a Fafa cette grande fille noire de presque un mètre quatre vingt et cent kilos qui me regarde avec des yeux d'enfants. Des yeux magnifiques: deux olives confites dans l'huile !
- Ma mère dit que je suis possédée par le diable…
- Pourquoi ma belle ?
- Parce qu'hier j'ai poursuivi ma sœur avec un couteau…
- Mais pourquoi tu as fais ça ?
- Parce qu'elle a peur de moi…
Je lui dis que le diable n'existe pas, qu'elle est une jeune fille très chouette mais qu'elle doit faire attention à son comportement. La peur n'est jamais une solution.
Fafa me promet de ne plus jamais recommencer.
Tim qui désespère son professeur m'est confié le plus souvent possible. Il ne veut pas travailler ou tente de tricher. Avec moi Tim ne triche pas, Tim fait de son mieux. Mais au lieu d'être heureuse de ses progrès, celle-ci est-elle vexée ? Elle décidera l'année d'après de ne me le confier que très rarement, je verrai alors mon petit Tim rentrer de nouveau dans sa coquille, ne semblant plus vouloir en sortir. Pourtant sa coquille de Bernard l'Hermite semble bien trop petite pour lui, mais tout le monde s'en fout…
Les profs ont rarement le temps de m'écouter. Faire le point, poser des questions, Pas le temps pas le temps ! Et madame X. ? Oh elle, elle ne veut pas que vous veniez dans sa classe !

Pas facile la vie d'AVS. Nous rentrons dans l'intimité d'une classe où le professeur est l'unique chef d'orchestre, voire le dieu tout puissant… Je suis une intruse, une espionne! On me redoute, on m'ignore, on me rabroue, parfois on me remercie… Un peu de chaleur, un peu de froideur, un peu de dédain, et beaucoup de méfiance, mélangez le tout : la soupe est amère… Parfois je rencontre des profs attentifs, respectueux, ceux-là resteront de rares rayons de soleil.
Le soir je m'endors épuisée. J'ai l'âme poissée comme de la pulpe noire des murons que l'on cueille dans les buissons en s'écorchant les doigts.
L'enfance est ainsi, acide, sucrée, sombre et ensoleillée. Je n'ai pas peur de m'y blesser, je bois son jus comme un sirop de baies sauvages.
Je travaillerai deux ans auprès de mes petits UPI. Le dernier jour je donne à chacun une sucette, j'offre aussi un livre à Fafa qui me regarde les yeux brillants.
- Je ne vous oublierai jamais « madame livre ». Elle sert le recueil contre elle et s'enfuit. J'ai les larmes aux yeux. Moi non plus je ne les oublierai jamais !

Quelques années plus tard, je vis alors à Montpellier, je rejoins les plus petits. Maternelles, Cp, Ce1, CLIS.
J'y ferai la plus intense rencontre de ma vie : Medhi, cinq ans, en dernière section de maternelle.
Je serai son AVS pendant deux ans. Ainsi qu'auprès d'autres enfants « pas comme les autres ».
Mina mon petit ange qui le dernier jour de l'école me donnera son nounours pour que je pense à elle, Louis le petit autiste qui pour la première fois dessinera un « vrai » visage et me le donnera avant de partir en Belgique où il y a des écoles faites spécialement pour lui -qui manquent cruellement en France-, Bouba le petit hyperactif qui ne jure que par les «voitures» et me confiera un jour l'accident du bus de son papa contre une « super » voiture… Et tant d'autres, tant d'autres petits bonheurs...

Quand j'ai rencontré Medhi, il boudait sur son banc dans la cour de récréation.
Il a levé timidement les yeux vers moi.
Jamais je n'avais vu des yeux aussi grands et à l'expression aussi intense.
C'en était presque effrayant. J'ai soutenu son regard et lui ai souri.
Quand Medhi est content j'y vois le plus grand bonheur. Quand il est triste j'y vois la plus grande douleur. Quand il est inquiet j'y vois la plus grande frayeur.
Il est beau comme un feu de cheminée, je le regarde crépiter.
Medhi n'a pas de mère mais je lui dis de ne pas m'appeler maman, comme il est rusé il miaule « maou ! ».
Il pousse de petits cris de chiot, sautille et tombe, se relève toujours sans pleurer et recommence. Il court, tombe, se relève. Je lui fais faire deux fois par semaine des exercices de psychomotricité. Il prend peu à peu confiance en lui. Quelques mois plus tard il ne tombera presque plus et pourra même sauter à cloche-pied !
Un jour il arrive enfin à dribbler avec un ballon, il est tellement heureux que c'est dans mes bras qu'il saute, qu'il tombe. Et nous tombons ensemble en hurlant de rire.
Ses camarades le boudent, les enfants « différents » sont mal acceptés, ils inquiètent… Même les instits et les dames de service le regardent avec un drôle d'air.
Quand Medhi me regarde j'y vois toute la tendresse du monde. Moi je ne vois pas mes yeux quand je le regarde, mais je crois bien qu'on y voit la même chose…
Mais à la fin de la deuxième année scolaire nous devons nous séparer, on veut éviter le transfert ! Alors c'est moi qu'on transfère.
Je le prends sur les genoux et lui dit qu'après les vacances je vais partir m'occuper d'un autre enfant mais qu'il restera toujours dans mon cœur.
Medhi fronce les sourcils puis écarquille les yeux comme deux billes noires irisées de lumière prêtes à éclater. Mais il ravale ses larmes et soudain renverse violemment sa tête en arrière. Et se met à rire, à rire !
Et moi, tout au-dedans de moi et sans larmes, je pleure…

Lorsqu'un nouveau poste d'AVS se libèrera je rencontrerai d'autres enfants « pas comme les autres ».
Je veillerai sur mes poussins dans la grande basse-cour d'une autre école. Mes bras, ailes de câlin, ma bouche, bec du chant des savoirs. Et dans mes poches des graines de tendresse.
J'ai trouvé ma voie, mon espace, je me sens « un peu » utile, malgré le peu de considération qu'on porte à mon travail. Mais l'affection des enfants, leur sourire, sera toujours ma plus belle récompense.

Des moutons et des Elles

Corine BLOUQUY

Marie prend la tension de la jeune femme. Elle ausculte gorge et oreilles. Elle l'interroge sur sa santé, la nature de son travail, les machines qu'elle utilise, les nuisances sonores, l'ambiance qui règne au magasin.
- Tout va bien. Lui répond sans conviction la jeune femme.
Marie tente d'en savoir plus, mais elle se ferme et demeure silencieuse.
- Puisque vous insistez… Prescrivez-moi du Lexomil. Ça m'aidera à me lever le matin. Finit-elle par lâcher un sourire en coin, en sachant bien que Marie ne peut pas établir d'ordonnance.
Ces consultations à la chaine désolent Marie. Elle n'en peut plus de cette médecine préventive qui lui interdit d'intervenir rapidement sur la santé de ses patients. Elle en a assez d'être le témoin gênant des pratiques parfois douteuses de patrons qui cherchent à la réduire au silence. On ne la fera pas rentrer dans le rang à coup de paperasse administrative. Grâce à la science et à ses connaissances, elle veut pouvoir soulager la douleur, éradiquer la maladie, sauver des vies, faire reculer la mort. Elle veut agir. Demain, Marie sera loin.

Talia glisse le certificat médical dans la poche de sa blouse. Elle le classera ce soir à côté de son diplôme d'interprète... Elle rejoint les sous-sols du grand magasin de luxe.
- Bonjour les filles ! Dit-elle à ses collègues, sans que celles-ci daignent lever la tête.
Elle s'installe à son poste. Elle reprend ce travail qu'elle a accepté parce qu'il fallait bien se nourrir. Ouvrir le carton contenant des sacs à mains griffés. Y clipper les antivols. Fermer le carton. Passer au suivant. Ouvrir le carton contenant des vestes griffées. Y clipper les antivols. Fermer le carton. Passer au suivant. Tout répertorier dans un cahier. Les mêmes gestes chaque minute, chaque jour, chaque semaine. Très peu de contacts humains. Des

ouvrières qui ne veulent plus parler, plus penser. Des ouvrières qui paraissent souvent dix ans de plus que leur âge. Pas question de devenir comme ces pauvres femmes. Pas question de se fondre dans le moule. Elle veut être celle qui jette un pont entre deux cultures, entre deux religions. Celle qui traduit les mots des autres pour les aider à s'écouter, à communiquer pour mieux se comprendre et vivre ensemble. Demain, Talia sera loin.

Nathalie enfile sa veste griffée hors de prix et file au studio retrouver directrice artistique, styliste et mannequins, toutes au garde à vous, prêtes à se soumettre au pouvoir de la beauté. Elle installe son matériel. Elle jette un œil professionnel sur le décor. Elle ajuste spots, ventilateurs et trépieds.
- En piste ! Lance-t-elle à l'équipe comme coup d'envoi à la mascarade qu'elle va orchestrer.
L'œil dans l'objectif, Nathalie dompte puis capture ces longues silhouettes féminines à la beauté décharnée. Elle voudrait libérer leur âme qu'elles emprisonnent sous leur triste maquillage et ces robes somptueuses. Nathalie souffre de cette profusion de clichés qu'elle offre en pâture au prêt à porter de luxe. Ces photos qui seront retouchées, désincarnées pour échouer en première page d'un magazine glamour sur l'étal d'un kiosque à journaux. Elle ne veut plus être l'ambassadrice du culte de l'apparence et du corps. Son talent, elle veut qu'il serve à donner un visage à la souffrance, à l'exclusion, à la misère. Combattre tout cela à coup de photos. Diffuser dans le monde des images d'injustice, de haine, de guerres, de bêtise qui tue, pour qu'on ne dise plus qu'on ne savait pas. Demain, Nathalie sera loin.

- Gardez tout ! S'exclame Nadia après avoir donné un billet au buraliste qu'elle connait bien. Elle s'empare du magazine qu'il lui tend et y regarde distraitement les top models qui défilent dans un monde aseptisé, avec en arrière plan un paysage de rêve factice qu'elle connait bien. Nadia a épousé un riche industriel. Elle a dû renoncer à son métier d'infirmière. Dans son agenda, se succèdent désormais des rendez-vous avec esthéticiennes, coiffeurs, coachs sportifs, une Thalasso à Cannes, des escapades aux Caraïbes, un

Noël à Courchevel et des galas de bienfaisance pour se donner bonne conscience. Elle a tout pour être heureuse et pourtant... Elle touche tristement son ventre où rien ne veut pousser. C'est sans doute mieux comme ça. Dans ses yeux, plus rien ne s'illumine. Sur son visage, plus rien ne s'exprime. Dans son cœur, plus rien ne s'anime. Elle ne peut plus se réveiller dans la soie et l'ennui, la peur du vide et l'absence de sens, l'opulence et l'indifférence. Elle n'en peut plus de cette futilité. Elle refuse de fermer les yeux pour ne pas voir l'adversité. Elle veut se regarder dans la glace sans pâlir. Réagir. Elle veut aider, panser, secourir, soulager et réconforter. Partager, donner et recevoir. Demain, Nadia sera loin.

Demain, c'est aujourd'hui. A des milliers de kilomètres du troupeau, Marie, Talia, Nathalie et Nadia, comme d'autres Elles, sont assises là, serrées les unes contre les autres, ballotées dans ce 4x4 affichant sur son flanc les couleurs de l'ONG.
Le véhicule pénètre lentement dans le camp de réfugiés. Elles découvrent alors, abasourdies, des flots de pauvres gens entassés sous des abris de fortune. Tous ont fui violences et combats pour rejoindre précarité, manque de nourriture, paludisme et autres maladies. Elles voient des enfants squelettiques jouant dans la boue entre barbelés et détritus, des femmes éperdues de douleur pleurant leurs hommes qu'elles ont perdus, des vieillards édentés offrant des prières au ciel qui ne leur répond plus.

La vision de ce désastre humain décuple en Elles l'énergie qui les anime pour mener à bien la mission humanitaire dans laquelle elles se sont engagées. Diagnostiquer, soigner, guérir, protéger, nourrir, apprendre et enseigner. Photographier l'impensable pour le montrer au monde pour qu'il réagisse. Se faire l'interprète des paroles de souffrance, d'injustice, d'indignation. Distribuer des mots de compassion et d'apaisement. Offrir un sourire et redonner l'espoir.

Elles sont prêtes à écrire une histoire que cette fois on n'écrira pas pour Elles : l'histoire de leur vie au service des plus démunis.

FIN

Elisa referme le livre. Allongée, elle regarde le ciel orageux. Ces femmes lui donnent des ailes. Fuir le troupeau. Quitter cette route qu'on trace pour elle. Décider de ce qu'il lui arrive. Comme Elles, l'adolescente veut partir. Elle passe la main sur son front brûlant. Soleil mordant... Demain, elle sera loin. Elle se lève, étourdie. Elle scrute la prairie, à la recherche de ses bêtes.

- Sam ! S'écrie-t-elle, pour appeler son chien. Elle accompagne son nom de quelques sifflements autoritaires.

Soudain, le grognement qu'elle entend derrière elle, lui fait faire volte-face. Sam la toise, babines retroussées, crocs au vent. Elle lit dans son regard, insoumission et refus d'obéir. Derrière lui, dans un nuage de chaleur et de poussière, elle distingue ses moutons, alignés, pareils à un bataillon. D'ordinaire inexpressifs, leurs yeux jaunes aux pupilles horizontales la dévisagent fixement. Ils sont prêts à exécuter les ordres de Sam… Hallucination, rêve éveillé ? Elle se frotte les yeux…

Fiévreuse rebelle d'un été, à vouloir comme Elles, tout quitter,
Elisa aurait semble t-il oublié que rien ne sert de se révolter,
sans avoir pris le temps d'identifier le chien, le mouton, le berger,
et avec son pinceau de dessiner, le pré où l'on veut aller.
Ce précepte étant posé, à présent, à vous de jouer !

Embauche immédiate

Bernard MARSIGNY

C'est Martine qui m'avait mis l'annonce sous le nez pendant que je regardais le foot à la télé.
« Tiens, c'est pour toi, elle a dit. Si tu pouvais t'arracher un peu. Je te signale qu'on va avoir besoin d'argent avant longtemps. »
C'est sûr qu'avec le moufflet qui se prépare, il va falloir gérer finement les fins de mois.
L'annonce disait : « travail facile, bien rémunéré, formation assurée, embauche immédiate ».
Tel que c'était écrit, c'était vraiment un truc pour moi. Si ça paye, pourquoi pas ? En plus aucun diplôme n'était exigé. Ce qui m'arrangeait, parce que les diplômes, c'est pas ce qui encombre le plus mes étagères.

Je me suis donc présenté à l'adresse indiquée. Le patron m'a regardé longuement, m'a expliqué qu'il s'agissait surtout de « portage ». Il m'a dit aussi que si je voulais le job, j'avais intérêt à changer impérativement de look. En termes clairs je dois être sapé nickel pour plaire à sa clientèle. Pour la suite, on verra…
Je l'aurais bien envoyé se faire foutre, mais j'ai rien osé dire. Ce boulot il me le faut. Je suis prêt à tout, même à me déguiser. Tout ça, parce que Martine a oublié de prendre sa pilule !

J'ai donc filé chez mon père. C'est-à-dire que je l'ai d'abord récupéré chez « Marinette », le bistrot en face de La Poste. Depuis qu'il est veuf, c'est son quartier général. Je l'ai chopé entre le petit Mâcon blanc du matin et l'apéro précoce de 11 heures et l'ai ramené en équilibre instable sur la mob jusqu'à chez lui. On ne peut pas dire qu'il était ravi de me voir. Depuis des années, je joue les météores. Il devait penser que je venais une fois de plus le taper de quelques centaines d'euros pour terminer le mois. Alors quand il a su que je venais simplement lui emprunter son costard noir, il a été comme soulagé.

« Mais tu prends tout ce que tu veux, il a dit. »
Pour que je parte plus vite, il m'aurait, pour un peu, donné toutes ses fringues.
J'ai donc essayé le costard paternel. Depuis le temps qu'il est dans l'armoire, il sent un peu le renfermé, mais en l'aérant bien, ça pourra aller. J'en ai profité pour lui piquer sa cravate noire. Avec la dernière chemise blanche qui me reste et en cirant un peu mes pompes, ça devrait le faire.
Je me suis regardé dans la glace : « Putain ! » j'ai dit. « Il y a encore du boulot ! »
A la maison, la transformation du bonhomme a continué. Le gros problème, c'est ma crête de vingt centimètre de haut qui tient toute droite sur mon crâne, bien raide avec du gel. J'en suis fier. J'y tiens à ma crête. De tous les copains c'est moi qui ai la plus impressionnante, surtout qu'elle est teintée rouge et verte en dégradé. Je la soigne, c'est l'œuvre de Martine qui est coiffeuse-apprentie-stagiaire. L'ennui c'est que, même mouillée, elle refuse de se plaquer d'un côté ou de l'autre de mon crâne. Ça va être chaud. Je n'arrive pas à faire aussi « civilisé » que souhaité.
On a tout essayé.
« Faut tout raser, a dit Martine, sinon on s'en sortira pas. »
Elle m'a tondu.
Ça m'a fait drôle.
Avec le crâne rasé j'ai tout l'air d'un nazi. Ça devrait plaire au patron. Après j'ai enlevé les piercings que j'ai aux oreilles, aux narines et aux arcades. Pour mes tatouages pas de problème. Avec la chemise à manches longues on ne voit rien.
Martine a trouvé que j'étais pas mal du tout en costard noir et que j'allais même faire un papa très convenable !
Ouais !!! En attendant, pas question d'aller retrouver la Loutre et les autres. Ils auraient été morts de rire en me voyant transformé en pingouin. La Loutre, qu'on appelle comme ça vu que c'est pas un fanatique du boulot, aurait dit à tous les coups que j'avais l'air d'un parfait croque-mort. Par prudence et au moins pour un soir, j'ai évité les copains. Le boulot passe avant tout ! Grossesse oblige !

Le Patron a fait la moue et a dit que pour cette fois ça pourrait aller, étant donné qu'il n'avait personne d'autre sous la main. Les trois autres avec lesquels je vais bosser, sont habillés eux aussi en lugubres. On a fait connaissance. Léon, le plus vieux, a déjà vingt ans de boîte. C'est lui qui m'a pris en charge : « Tu fais exactement comme nous. Tu regardes et tu imites. Et surtout au moment de déposer le cercueil au fond, tu tiens bien la corde, pour qu'on puisse le descendre en douceur. T'as compris ? »
Evidemment que j'ai compris ! Même si sans ma crête j'ai l'air d'un dégénéré, j'ai le cerveau qui fonctionne encore.
Joseph, l'autre collègue, a confirmé que c'était un boulot sympa, que ça nourrissait relativement bien son homme (ça se voit !), que les pourboires amélioraient bien les choses et qu'en cette saison, ce n'était pas « la morte saison » ! C'était de l'humour. Ils se sont marrés. Ils savent rire dans la profession ! Le troisième larron lui n'a rien dit. Il comprend à peine trois mots de français. Il doit être Tchèque ou Hongrois ou un truc comme ça. Il marche au geste, pas à la voix, mais ça fonctionne. Voilà, c'est tout. Ma formation est terminée.

A 10h on a amené le colis à l'endroit prévu. Il y avait foule. C'était le patron le chef d'orchestre. Il m'avait mis à l'arrière gauche. Normal je débute, ce n'est pas à moi de donner le tempo. Je me suis concentré. Mon avenir professionnel en dépendait. C'était impressionnant tout ce monde. Pour ma mère on était une petite dizaine tout au plus. C'était plus intime. J'ai pensé à elle. Elle aurait été fière de me voir porter le mort avec autant de dignité. On a déposé la caisse au milieu des fleurs. Le patron était superbe de gravité. On avait l'impression qu'il venait de perdre d'un coup toute sa famille dans un accident, mais qu'il dominait bien sa douleur. La classe ! On pouvait même croire qu'il faisait partie de la famille du défunt. Chapeau ! Il n'y a pas à dire, un pro de la tristesse ça ne s'invente pas d'un coup de baguette magique.

La cérémonie a commencé. Nous, on a attendu dans le fourgon.

Et puis ce fut le cimetière. On avait presque fini. On attendait plus que le signal pour descendre le bonhomme dans son trou. Mais il a fallu qu'un gugusse fasse encore un dernier petit discours et qu'il commence en disant : « Mon cher Gaston Rabichon… »

En entendant ce nom, j'ai cru rêver.
Ça a fait méchamment tilt !
C'était à n'y pas croire : Gaston Rabichon !!! C'était Gaston dit « Gaston le rat », dit « Gaston la chopine » et aussi « Gaston la salope », cette vieille connaissance qui n'avait jamais pu me blairer et qui m'avait pourri la vie pendant deux ans jusqu'à me faire queuter mon C.A.P ! Si j'ai aucun diplôme, c'est bien de sa faute à cette enflure.
« Et c'est toi, mon cher Gaston que nous inhumons aujourd'hui dans la plus profonde douleur ! » a dit l'orateur.
Tu parles ! Et c'est moi qui suis chargé de le mettre dans le trou, ce salopard. Un comble !
Ah bonjour les coïncidences !!!
Tout est remonté d'un coup en surface : les vexations…les brimades… les menaces… les sous-entendus à la con… ses sourires de vieux vicieux…et tout le reste…
Alors, je sais pas ce qui s'est passé, mais j'ai bêtement échappé la corde qui retenait le cercueil. Rabichon Gaston a basculé d'un coup, direct au fond du trou, presque à la verticale. Atterrissage brutal ! Je l'ai imaginé dans sa boîte, la tête en bas. A tous les coups il me balançait son traditionnel : « Ça ne m'étonne pas de vous, mon pauvre ami, vous ne serez jamais qu'un incapable, un bon à rien, un inutile, un raté…etc…etc…» Et moi, je lui répondais aussi sec : « Oui M'sieur et je vous emmerde un max…etc…etc… ! ».

Sur ce, j'ai pas pu faire autrement, j'ai éclaté de rire et me suis marré comme une baleine…à pas pouvoir m'arrêter…

J'ai pas été reconduit dans mes fonctions.
J'ai pas été payé.
Mais j'ai pas regretté !

Hum ! il est bon ton fromage

Bertrand MOUSSION

« Mon premier licenciement, c'était quand Nicolas Sarkozy était Président de la République. A ce moment-là, mes chiffres n'étaient pas excellents, je le savais, aussi pour le lancement d'une nouvelle marque de fromage, j'avais voulu faire très fort et j'avais eu l'idée de me déguiser en Sarkozy. Dans ce métier, quand on fait la promotion d'un produit dans une grande surface, on s'habille souvent normalement mais parfois, il nous arrive d'avoir des costumes un peu ridicules, du genre pour du fromage par exemple, la tête d'une vache ou bien d'une chèvre, mais dans cette société, ce n'est pas vraiment le cas, c'est à dire qu'ils étaient assez conventionnels et la plupart du temps, je me contentais d'un tee-shirt et d'une casquette à l'effigie de la marque. Cette fois encore, ma boîte m'avait préparé le tee-shirt et la casquette mais je ne les avais pas mis et je m'étais habillé avec mon plus beau costume. Le masque, je l'avais trouvé dans un magasin de farces et attrapes mais bien entendu, je ne l'avais pas mis sur mon visage à mon arrivée dans le supermarché, il était caché dans un sac. Une fois dans le supermarché, j'avais installé mon petit matériel pour la dégustation. Cette idée de déguisement, je n'en avais parlé à personne, ni dans ma société, ni dans le supermarché pourtant, là-bas, le chef du département des produits laitiers et le chef du rayon étaient plutôt cools et rigolards, dans un certain sens j'avoue que pour tester ma nouvelle formule de dégustation, je n'avais pas choisi ce supermarché par hasard. Bref, une fois mon petit stand installé, j'avais préparé des petits morceaux de pain, j'y avais étalé le fromage et puis hop ! j'avais mis mon masque et j'avais commencé ma distribution de fromage et de bons de réduction. La réaction des clients avait été très rapide, ils étaient venus très facilement vers moi et dans une certaine mesure, j'avais trouvé que moi aussi, j'allais facilement vers eux, cependant par moments, j'avais été très vite dépassé par mon personnage et ça franchement, je ne l'avais pas prévu. Comme c'était un samedi, il y avait beaucoup de monde dans le supermarché et les gens, pour certains, étaient très familiers

avec moi, enfin avec mon personnage, du genre, hum ! il est bon ton fromage, d'autres étaient très respectueux et sur le ton de la plaisanterie, disaient merci Monsieur le Président, d'autres et ils étaient assez nombreux me prenaient en photo avec leur téléphone, et donc parfois, il y avait beaucoup de monde autour de moi, il fallait aussi que je refasse mon stock de petits pains et de fromage à distribuer, et puis il y avait des clients, pas trop nombreux mais un peu tout de même qui ne se gênaient pas pour me dire ce qu'ils pensaient de moi, enfin de Sarkozy, bref, mon idée de déguisement avait vite fait le tour des employés du magasin et ensuite, j'avait vu débarquer le chef du département des produits laitiers ainsi que le chef de rayon, ils riaient plutôt jaune et puis ça n'avait pas traîné, à un moment, le chef du rayon m'a demandé d'ôter mon masque et de le suivre jusqu'à son bureau où se trouvaient déjà le responsable du secteur et le Directeur Général du magasin. L'entretien avait été très court, l'après-midi j'avais repris mon poste, sans mon costume mais avec le tee-shirt et la casquette. Les choses ensuite n'avaient pas traîné non plus, le lundi, j'ai appris mon licenciement pour faute grave. Comme je trouvais ce licenciement injuste, j'avais décidé d'aller aux prud'hommes parce qu'avec mon costume de Sarkozy, je l'avais bien vu, un, d'une part, j'avais touché beaucoup de clients, deux, beaucoup étaient repartis du rayon avec une boîte de fromage, trois, l'après-midi, avec le tee-shirt et la casquette, j'avais eu beaucoup moins de succès. Il faut dire qu'après ce qui s'était passé le matin dans le bureau du chef de rayon, je n'avais pas trop le moral. Quand on m'a annoncé mon licenciement, on m'a dit que ma méthode de vente n'était pas très éthique, mais se retrouver au chômage pour ça, c'est très éthique? Avant de gagner aux prud'hommes, j'avais écrit au Président de la République, je lui avais tout raconté et je lui avais fait remarquer le paradoxe de ma situation, travailler plus grâce à lui et se retrouver au chômage ensuite. Il ne m'a jamais répondu. »

Il s'est tu ce matin et je n'en savais rien...

Corine HUMEAU

Lorsque j'ai pénétré dans mon bureau, j'ai immédiatement ressenti ce vide, cette absence. Mes yeux ont fouillé la quadrature de la pièce. Peu de chance qu'il se trouve ailleurs ! Lui toujours disposé à la même place, s'est toujours tenu bien planté, fidèle à ce poste depuis,... combien d'années déjà, il me semble que je l'ai toujours connu. Lorsque je suis arrivée dans cette entreprise, un peu trop grande et froide pour mes habitudes de provinciale, je me suis immédiatement attachée à lui. Il a su me donner la confiance dont j'avais besoin pour affronter cette horde grimaçante qui m'entoure. Je sais que je ne fais pas beaucoup d'effort pour m'intégrer, mais les autres sont également fautifs qui me regardent comme une étrangère. Avec lui, le contact avait été immédiat. Nous étions comme connectés l'un à l'autre.

Nous échangions toute la journée. Même dans le plus grand silence, nous échangions, planifiions, commercions quoi. C'était naturel ; il me semblait que nous n'avions qu'à nous retrouver face à face pour savoir vers où nous devions aller. La fin de la journée nous trouvait exténués, rompus par le travail, les sollicitations, les écueils parfois, mais fiers et heureux oui, j'ose le dire du travail accompli. Nous passions alors nos soirées l'un sans l'autre mais animés par l'assurance que nous nous retrouverions le lendemain. C'est cette certitude qui m'a insufflé la force de continuer, de me forger ma place ici, dans cette entreprise.

Ce matin, ce silence est seulement mien, personnel ; je ne le partage plus avec lui. Je me sens comme orpheline et ce sentiment que je croyais avoir maîtrisé, enfoui dans des creux inaccessibles, me submerge de nouveau. Plus de connivence ni de partage avec lui. Comment a-t-il pu me laisser seule ?

Ce matin c'est certain, il a déserté son poste. Je cours aux informations qu'on me livre avec parcimonie et une touche de délicatesse, comme filtrée par une brume matinale : "Ah oui, je n'avais pas remarqué !", "C'est quand même étonnant qu'on ne t'ait pas prévenue", ou encore "Tu sais, les remaniements sont parfois bénéfiques, il ne faut pas trop s'attacher." Puis, il y a eu : "Et alors, ça te fera du bien un peu de nouveauté !" J'ai cru exploser ! De la nouveauté ! Est-ce que l'on a questionné mon envie de nouveauté ? Ne pouvait-on me limiter à cette complicité sans chercher à me hisser vers de nouveaux sommets ? Je me plaisais moi en sa compagnie un peu vieillotte, un peu dépassée, "has been" comme on dit, mais tellement rassurante. Je sais à présent que tout espoir est définitivement banni et que je ne pourrai jamais le retrouver. C'est-ce que j'ai compris en analysant en filigrane les dires de mes collègues. Certains même m'ont confié qu'ils ont eu eux aussi à subir la même épreuve et que, finalement, cela peut être bénéfique, ouvrir de nouveaux horizons, enfin l'habituel laïus. J'admets cette obsolescence à contrecœur, j'y vois une marque de notre finitude qui n'a pas manqué de me rendre nostalgique.

On m'inflige donc ce nouveau venu aux allures sophistiquées. Il va falloir tout réapprendre. Suis-je encore capable de me plier à de nouvelles exigences ? Répondrais-je positivement aux sollicitations qu'il me lancera ? Cette matinée se passe sous tension. Je l'observe avec méfiance, essaie d'anticiper chacune de ses demandes. Mes réflexes ou conditionnements sont tellement ancrés que je ressens ma propre lenteur. Quelle plaie ! Pourra-t-il me considérer sans commisération, sans afficher cette bienveillance qui masque souvent la distance que l'on veut garder avec ceux que l'on considère comme des incompétents. Fichée à mon bureau, je n'ose détourner les yeux de son regard hypnotiseur. Je dois plonger en lui pour découvrir un nouveau fonctionnement qui nous rendra tous deux performants.

Au terme de cette matinée éprouvante, je ressens une réelle satisfaction. Mon appréhension s'est muée en concentration extrême, celle qui permet comme une sortie de soi-même. Il ne

s’agit pas de transfert et je ne suis pas un ectoplasme, bien au contraire. Cette aptitude me permet de me voir en train de travailler et je dois avouer à mon grand étonnement que j'ai presque l'air heureux ; c’est peut-être le troisième œil ? Quoi qu’il en soit, je me sens victorieuse et souris enfin. Je crois discerner dans le reflet de son écran le clin d’œil qu’il m’adresse.

C’est fou ce qu’un changement de moniteur et de système d'exploitation peut engendrer comme sentiments divers. Je croyais ne jamais venir à bout de ce windows 10, cette nouvelle version qui a révolutionné nos pratiques et puis, on se rend compte qu’une nouvelle complicité est possible. Lorsque je l’éteindrai ce soir, je serai de nouveau parfaitement confiante.

Kirikou

Roseline ROBERT

Au petit matin, Djibril franchit la porte de l'hôtel. Il baille à s'en décrocher les mâchoires. Les éboueurs ont déjà commencé leur journée. Le bruit de la benne le sort de sa torpeur.
En remettant un conteneur en place, un type lui lance avec un accent exotique.
- Salut frère, nuit blanche ?
Djibril lui répond en riant.
- Salut, on t'a jeté du lit aux aurores ?
Le froid qui s'infiltre dans ses vêtements le saisit. Il est toujours surpris qu'après toutes ces années sur ce nouveau continent, il ne se soit pas encore adapté au climat.
Djibril traverse quelques rues pour arriver à la station de métro. En attendant sa correspondance, il profite d'un banc pour se poser. Trois gars d'une vingtaine d'années s'installent les pieds sur le siège. Ils se vantent de leur méga soirée : « matos et bombasses à donf ». L'un d'eux s'adresse à lui dans le jargon de la banlieue.
- Eh, Kirikou ! qu'est-ce tu fous là si tôt, t'as fait la teuf ou quoi ?
Djibril sent les embrouilles et ne répond qu'en souriant. Un autre enchaîne illico.
- Sûr, mec ! T'as vu les yeux défoncés qu'il a ? Encore plus que toi, dit-il railleur à son collègue.
- Tu veux pas faire tourner ? Dans l'état où t'es, ça doit être de la bonne, réplique le troisième.
Le métro arrive. Tous s'y engouffrent. Au moment où le bruit accompagne la fermeture des portes, Djibril ressort. Même s'il perd du temps, il attendra le prochain. Surtout éviter les ennuis. Il sait qu'il ne peut se permettre aucune incartade.
Après une heure interminable dans les transports, il arrive dans son quartier. Il habite un local au sous-sol d'une maison. Une ampoule pendouille au centre de la pièce. Une fois la porte fermée, c'est l'unique source de lumière avec la veilleuse de cette énorme

chaudière à côté de son lit. Laquelle, bien que bruyante et malodorante, le réchauffe dans cette promiscuité humide et sale. De toute manière, Djibril l'occupe juste pour dormir, et seul. La propriétaire a bien insisté sur cela.
- On vous accepte, mais seul ! Vous imaginez si vous faisiez venir vos femmes…vos enfants…ce ne serait plus possible !
Djibril lui a pourtant bien répété qu'il n'avait pas de famille.
Elle qui ne déclare pas sa location termine son laïus en se donnant bonne conscience.
- Vous comprenez bien, Monsieur Ji…Jibili… Bref, nous louons déjà sans garantie pour vous rendre service… Alors des enfants… Ça court partout, sans parler du bruit !
Le métro a pris du retard. Un imprévu. Quelque chose, ou plutôt quelqu'un a bloqué la rame. D'ailleurs, celle-ci, semble-t-il, ne l'investira plus. Les pompiers ont sorti une civière. Dessus, un drap en papier doré recouvre une forme humaine d'où de longs cheveux se sont échappés.
Des images englouties remontent à la surface…la mer, le bateau, sa famille.
Le temps passe vite, Djibril en a juste pour prendre une douche et être à l'heure.
Il arrive pour l'ouverture du magasin d'informatique qu'il surveille certains matins. Afin d'éviter les habitudes avec les clients, le patron préfère utiliser du personnel qui tourne. L'après-midi, Djibril contrôle également des parkings souterrains.
Sa prestance et sa stature imposante lui offrent des possibilités de gagner sa vie. Des emplois, certes, mais payés à coup de lance-pierres. Les heures supplémentaires, il peut aussi y renoncer.
Parfois, il est engagé pour la sécurité de manifestations. Il a même travaillé comme videur dans une discothèque, mais sans enthousiasme, car il est confronté à toutes sortes d'individus. Et maîtriser des personnes agressives sous alcool ou substances illicites est terriblement contraignant pour lui. Djibril est un homme plutôt calme et tranquille.
Son seul but, s'en sortir afin de vivre avec Mia. Mia, la jolie Brésilienne mère célibataire, rencontrée alors qu'il terminait sa

garde de nuit. Elle préparait les petits déjeuners des clients de l'hôtel avant de s'activer au ménage quand lui s'apprêtait à partir.
Peu d'occasions de se voir. Mais, entre le travail de femme de chambre de Mia et les emplois de Djibril, ils ont toutefois pu faire connaissance et s'apprécier. Mia lui a présenté son adorable fillette de quatre ans. Bientôt, à eux deux ils auront suffisamment d'argent et de bulletins de paie, pour changer de logement. Un modeste appartement à proximité du travail avec une fenêtre pour la petite serait l'idéal. C'est qu'il en faut, entre les papiers à fournir, la caution et les mois d'avance !
Lors d'une fuite de son pays, en canoë, Djibril fut un des rares survivants. Les autres ne sont pas arrivés au bout du voyage. Les autres… ses amis, sa famille. Il n'en parle jamais, pas même à Mia. La blessure est trop profonde.
Il possède des papiers provisoires, et depuis peu, son patron lui permet de déclarer une partie de son salaire. Djibril est fier de pouvoir travailler sans trop de crainte, en presque toute légalité, et de payer enfin des impôts sur le revenu, comme tous les honnêtes citoyens de ce pays d'accueil.
Aujourd'hui, le vigile de la boutique n'est pas venu. Djibril est donc sollicité. Impossible de repasser chez lui afin de se changer et prendre un peu de repos. Il est obligé d'y aller directement. À peine le temps d'avaler un sandwich et un café en chemin. D'ailleurs, il pourra en absorber cette nuit pour se tenir éveillé ! En cas de petite faim, Mia lui aura mis de côté les restes du matin non consommés par les clients. Les boissons ce n'est pas ce qui manque, non plus. Mais, Djibril apporte habituellement son thermos pour éviter tout reproche.
En ce moment, c'est la pleine saison, les touristes affluent. Djibril, toujours volontaire à la demande, accumule les heures. Il fait son maximum pour s'en sortir. Alors quand le patron de l'hôtel lui a proposé de remplacer son collègue malade, il a dit oui. Il sait prendre les occasions qui se présentent. S'il refusait, pourrait-il conserver son emploi ?
C'est sa septième nuit d'affilée. Ses yeux le piquent. Si seulement il avait pu dormir un peu ! Mais, certains jours, tout s'enchaîne pour

aller à contre-sens. Il se reposera demain. Le magasin sera fermé. Il n'aura pas à faire le vigile.
Mais là, il tombe vraiment de fatigue. Malgré s'être permis par nécessité quelques mokas lyophilisés qui l'ont à peine stimulé quelques instants, Djibril est sans cesse obligé de se lever pour se dégourdir les jambes. Il pique du nez, se frotte les yeux et assis…s'endort.
Dans son sommeil, un bruit strident agresse ses tympans. Il se réveille brusquement. Les clients sortis profiter des cabarets dans la capitale ont hâte de plonger dans leurs draps frais. Faute d'avoir été entendus en sonnant, impatients, ils tambourinent à la porte vitrée.
Djibril se confond en excuses. Il est dans tous ses états et se maudit de s'être laissé aller ainsi.
Mais les clients ne sont pas tous compréhensifs. Il n'a pas eu droit à l'erreur et s'est fait congédier.
- C'est inadmissible dans un établissement de ce standing, a hurlé le directeur sans lui laisser la possibilité de se justifier.
C'était l'unique travail déclaré de Djibril, enfin en partie.
Il repart à l'aube, ne ressent même pas le froid glaçant. Il répond à peine aux plaisanteries des gars des poubelles qu'il croise chaque jour.
Tous ses espoirs et projets s'envolent violemment. La belle Mia et la gosse, leur logement, leur bonheur.
Il s'engouffre dans la bouche de métro. Se plante au bord du quai. Repense à la fille sur le brancard. Soudain, le film des siens, du canoë… de la noyade se rejoue devant lui, puis l'image devient floue.
Non, je ne leur donnerai pas raison. Je suis plus fort que ça. On n'est pas un survivant pour en arriver là. Pour vous, pour Mia, pour la gamine, pour moi. Je vais prouver ce que je vaux.
Soudain, il est pris de vertige. Une main l'agrippe.
- Oh là, Kirikou ! Fais pas l'con ! Allez, viens mec, j'te paye un café.
Djibril reconnait la voix d'un des trois gars de la veille.

À ce moment-là, une onde de chaleur le submerge, un soupir de réconfort l'envahit. Il se dit que même à ce prix, oui, ça vaut le coup de continuer à se battre.

L'aquarium

Elisabeth SIGAUD

Des milliers de mètres cubes d'eau salée… Des murènes, des poissons multicolores, et même des requins !
Personne n'y croyait, jusqu'au jour où on vit débarquer, sous d'épaisses et mystérieuses bâches capitonnées, les imposantes parois de verre.
Une fois paré de sa fresque liquide, le hall d'accueil prit une allure fantastique. L'aquarium se détachait des murs sombres, offrant à l'œil des visiteurs et des salariés, un tableau mouvant, sans cesse recomposé, au gré des appétits et des siestes de ses occupants.
L'aquarium devint très vite un élément incontournable de nos conversations et les rumeurs les plus folles commencèrent à courir à travers les bureaux.
Il y avait le camp des POUR, qui vantait l'originalité, la dimension artistique et exceptionnelle de cet investissement, qui rejaillissait sur la notoriété publique de la société.
Et le camp des CONTRE, qui mettait en avant la dépense pharaonique et de la construction et de l'entretien, au détriment de la revalorisation des salaires tant attendue et de l'amélioration du bien-être des employés.
Sans compter les défenseurs des animaux en captivité…
Et au milieu, la masse flottante des indécis, qui trouvaient ça joli, mais qui trouvaient ça cher aussi, qui se sentaient fiers, mais qui n'en voyaient pas l'utilité…
Indifférents à l'émoi qu'ils causaient, les poissons continuaient leur ballet, placides, pour le plus grand plaisir des yeux. Et ça, personne ne pouvait dire le contraire. En dépit de toute rationalité, cet aquarium était juste…Magnifique !
Nous avions même pris l'habitude de venir nous y ressourcer pendant les pauses : s'asseoir sur les bancs prévus à cet effet, et contempler cette profondeur bleutée, dans la pénombre elle aussi prévue à cet effet…
L'aquarium exerçait sur nous un étrange pouvoir hypnotique et délassant.

Il faut dire que des pauses, et du délassement, nous en avions tous grandement besoin.
Notre entreprise, leader sur le plan international, n'échappait pas à la course effrénée aux parts de marché, entraînant dans son sillage infernal des cohortes de cadres et d'employés dévoués à sa cause.
Efficience et Productivité régnaient en maîtres absolus. L'erreur était proscrite et les baisses de résultat publiquement et outrageusement réprimandées, de même que leurs auteurs.
Et pour ceux qui, décidemment, ne rentraient pas dans le moule, ou n'avaient plus rien à offrir à ces maîtres voraces, nous n'avions connaissance que de deux alternatives : soit, dans le meilleur des cas, la sortie, sans tambour ni trompette… soit, s'ils avaient moins de chance, l'hôpital psychiatrique.
D'autant qu'avec la crise, la valse des salariés s'accélérait, les sièges devenaient vides du jour au lendemain, et même nous, représentants du personnel, n'arrivions plus à suivre le mouvement…Les organigrammes devenaient obsolètes dès leur parution, mais par le plus grand des mystères, nous nous maintenions à flot…
Et pendant ce temps-là, nos hôtes aquatiques s'épanouissaient sans aucune contrainte de rentabilité, et les requins, narquois, nous épiaient de leurs petits yeux ronds…
L'angoisse était devenue palpable, le personnel de l'entreprise n'avait de cesse de nous interpeller sur l'absence soudaine de leur supérieur, absence qui faisait immanquablement suite à une baisse de régime.
En urgence, nous décidâmes de nous réunir, tous syndicats confondus, et de nommer un porte-parole qui irait rencontrer notre Directeur Général afin d'obtenir des explications.
Ce fut Yolande, l'heureuse gagnante, rompue par ses années de syndicalisme, et surtout, par une longue pratique des mœurs de notre compagnie. Son élection en tant que porte-parole de l'ensemble des représentants apparut comme une évidence…Mais il est vrai que, pour ce genre d'exercice, et connaissant les humeurs du « Patron », ça ne se bousculait pas au portillon…
Nous la quittâmes au pied des ascenseurs, avec force recommandations et conseils.

Comme s'ils avaient senti que quelque chose se tramait, les poissons se regroupèrent derrière la vitre, dans notre dos, attentifs à tous nos mouvements.
« Moi, ils me filent de plus en plus les jetons, ces animaux… » Souffla Marc, un des délégués, « Ils sont toujours là, à tourner dans leur bocal, à croire qu'ils nous espionnent »
« Et puis, on les voit jamais béqueter, c'est louche non quand même ? Et pourtant, ils sont gras comme des sumos, surtout les requins… » Renchérit un autre…
« C'est vrai ça, d'où qu'elle provient la viande ? » souligna un troisième.
Chacun y alla de son commentaire, comme pour se donner du courage, oubliant Yolande et sa mission, alors que les portes de l'ascenseur se refermaient sur elle.
Une heure s'écoula, puis deux… Lassés d'attendre à ne rien faire, chacun retourna à son poste.
« Allez les gars, Yolande nous fera un compte rendu demain, pas la peine de se donner en spectacle devant ces faces de rats » dit Marc en désignant l'aquarium.
A contrecœur, tout le monde acquiesça, et se mit en mouvement pour quitter le hall d'accueil. Nous étions vraiment très inquiets, faisant le compte dans nos têtes des personnes que nous n'avions plus revues, croisant les doigts pour que Yolande arrive à résoudre cette énigme.
Le lendemain matin, toujours pas de compte rendu dans la boite mail, pas d'appels en absence non plus… Sans nous consulter, nous nous retrouvâmes tous en bas de l'immeuble, prêts à en découdre.
« C'est quand même pas normal, personne ne l'a revue ? Il faut faire quelque chose ! » s'indigna Nicole, la meilleure amie de Yolande.
C'est alors que Julien, l'éternel en retard, hurla depuis le hall d'entrée « Revenez, revenez, venez voir… »
Nous nous précipitâmes tous à l'intérieur où Julien, en panique totale, s'agitait, l'air hagard, devant l'aquarium. On voyait bien qu'il essayait de nous montrer quelque chose, mais derrière les vitres, l'ambiance aussi était électrique. L'eau bouillonnait, rendue trouble

par les grands coups de caudales des requins… Au bout d'un moment enfin, tout s'apaisa, et la ronde des nageoires reprit paisiblement.
« Elle, elle… Elle ne s'en séparait jamais… » Parvint péniblement à articuler Nicole, entre deux sanglots.
Au bout de son doigt, flottant entre deux eaux, la couverture rouge de son code du travail déchiqueté alla s'échouer tout doucement entre deux coraux.

L'effet miroir

Amandine POUGNET-JUNK

La nuit a été longue, de celles qui sous prétexte d'un malentendu font de chaque mot, de chaque intonation, un sujet d'interprétation. Le sommeil est arrivé enfin quand de fatigue leurs mots se sont taris, et leurs dos se sont faits face.
Le réveil est dur ce matin, à peine adresse-t-il quelques mots à sa femme, à peine prête-t-il attention à leurs filles qui, ayant sorti les premières tenues légères de l'année, tournoient dans le salon.

Il prend le chemin de l'hôpital, son esprit encore encombré par les mots coups de poing échangés la veille. Il sait que la matinée ne va pas être facile. Une matinée de consultations : assis derrière son bureau, il reçoit ses patients. A vrai dire, il n'aime pas beaucoup cet exercice. Lui, est un homme d'action, il préfère les réunions de staff, les études cliniques…
Et puis quand il visite ses patients dans le service, le masque dissimule une bonne partie de son visage, il se sent à l'abri. Le malade est souvent alité et en se tenant debout au pied du lit, il établit une distance raisonnable entre eux. Là, dans l'étroitesse de la salle de consultation, seul le bureau les sépare, ses yeux et ceux du patient sont à même hauteur. Il a d'ailleurs beau avoir remarqué que cela lui donne un air suffisant, il ne peut s'empêcher de basculer sur son siège. En appuyant pesamment sur le dossier, il gagne quelques centimètres salvateurs.
Heureusement, la plupart des personnes qu'il rencontre en consultation sont en rémission ou sous contrôle et il n'a qu'à suivre la lente évolution des bilans sanguins, mais certains cas sont récalcitrants, l'entretien peut alors s'avérer très pénible, pour eux comme pour lui.
En arrivant à l'hôpital, ses préoccupations personnelles s'effacent. La liste des patients du jour lui revient à l'esprit. Rapidement, il évacue les cas qui ne posent pas de problème particulier pour se concentrer sur ceux pour lesquels il devra trouver les mots justes, se montrer encourageant ou au contraire faire preuve de fermeté.

Parmi eux, le cas de Jean le préoccupe plus particulièrement. De quatre ans son cadet, il n'a jamais pu se résoudre à l'appeler par son nom de famille, c'est Jean. Il le suit depuis trois ans. Il sait que dans d'autres circonstances ils auraient pu être amis. La frontière est mince, et le tutoiement venu spontanément l'estompe encore davantage.
Quand il franchit le hall de l'établissement, il en est à remettre dans l'ordre les différents points à évoquer avec Jean, et puis comme tous les matins, le rythme s'accélère, saluer les collègues, revêtir sa blouse, prendre connaissance des dernières informations avant de se diriger vers la salle de consultation. Déjà son pas est plus rapide, sa posture s'est redressée, il endosse maintenant pleinement son rôle d'hématologue. Malgré les années, il travaille ce personnage quotidiennement. Il a trente-cinq ans mais son visage est juvénile. De petite taille, fluet, il lui semble manquer de charisme et il envie la prestance naturelle de ses aînés.

Les rendez-vous s'enchaînent rapidement. Malgré les spécificités de chacune des pathologies, la complexité de certaines, il reste concentré, professionnel, il arrive à apporter les réponses adaptées aux questions qui lui sont posées. Il enchaîne les rendez-vous. En concluant son entretien avec M. Roy, il s'aperçoit que le prochain nom sur la liste est celui de Jean. Il raccompagne son patient, le salue et dans l'inspire qui suit, se tourne vers Jean : « A nous ! ».
Jean a réuni toute sa famille autour de lui, ses parents, sa sœur et sa compagne. La situation est délicate et Jean a besoin de ce soutien, mais ces cinq paires d'yeux braquées sur lui, ces dix oreilles tendues, le mettent mal à l'aise. Il décide donc de commencer par l'examen clinique, s'accordant ainsi quelques minutes en tête à tête avec le jeune homme. Puis, il revient derrière son bureau, place les mains en triangle devant son visage, et commence : « Bon… nous nous sommes réunis hier avec le staff. Une étude vient d'être lancée en France qui paraît prometteuse dans les cas de leucémie réfractaire comme le tien. Suite à l'échec du dernier traitement, nous pensons que le mieux pour toi est d'intégrer ce protocole expérimental ». Il sait que chaque mot compte. Il enchaine sur le détail du traitement. Une fois fini, il se réfugie dans le fond de son

siège en donnant l'impulsion suffisante pour faire chavirer le dossier. « Vous avez des questions ? ». La maladie a contraint Jean à envisager une reconversion, il doit entamer une formation prochainement, il l'interroge sur la possibilité de poursuivre ce projet. « Jean, c'est important que tu aies des projets et que tu puisses construire ton avenir. Nous ne savons pas exactement comment tu vas réagir à cette nouvelle molécule, mais il faut garder espoir. Accroche-toi ». Il a l'impression d'avoir trouvé les mots justes, d'avoir passé l'épreuve, le reste de l'échange peut se concentrer sur les questions techniques sur lesquelles il est rodé.

Alors qu'il clôt l'entretien et s'apprête à les raccompagner, Jean l'interpelle : « Amélie et moi souhaitons te parler si c'est possible ». Cette demande le prend de court, il se sent dans l'impossibilité de refuser, il perd le contrôle.
Le voilà seul face à eux, face à ce couple qu'il connaît si bien, qu'il a vu tant de fois main dans la main à l'hôpital de jour ou dans la chambre stérile que Jean a occupée des semaines durant. Aujourd'hui encore, ils sont collés, ils ont rapproché leurs chaises et leurs jambes s'effleurent. Il invite Jean à parler, celui-ci se lance sans détour : « voilà, Amélie et moi envisageons d'avoir un enfant. Nous souhaitons nous rapprocher du centre d'insémination mais il nous faut un accord médical pour cela ».
Il les regarde. Sur leurs visages se lisent tant la joie et l'enthousiasme qui les portent que la fatigue des mois passés. Il ne s'attendait pas à ça, il est sous le choc. La réunion de staff se rejoue dans sa tête. Le cas de Jean avait été longuement débattu. Ils avaient fini par opter pour ce protocole qui avait montré des effets positifs sur certains patients. Ils savaient tous que rien ne garantissait que cela puisse marcher sur Jean, son cas était hors normes. Finalement c'était comme jouer au loto, ils lui offraient une chance de participer. Lui n'y croyait pas.
Maintenant, il retient ces mots qui lui brûlent les lèvres : « mais Jean, tu vas mourir ». Il doit se concentrer, trouver autre chose, ils sont suspendus à ce qu'il va dire, leurs yeux sont immenses… « Mais Jean, c'est très grave ce que tu as ».

Elle a compris, son sourire s'efface et toute l'angoisse accumulée depuis l'annonce de la rechute refait surface. Jean, lui, semble serein, étrangement confiant, il insiste. Il faut conclure cet échange qui n'a pas de sens : « non Jean, je ne donnerai pas mon accord ».
Il les raccompagne à la porte, il ne sait pas comment, ils trouvent la force de lui sourire et de le remercier. Il appelle le patient suivant. Avant de retourner dans la salle de consultation, il les aperçoit qui disparaissent dans l'ascenseur, elle semble avoir perdu dix centimètres, Jean lui est plus grand que jamais, il est déterminé. Il ne comprend pas d'où il tient cette force, il sait bien que son corps lui n'en a plus.

La journée se poursuit sans lui laisser de temps pour réfléchir. Sur le chemin du retour, il ressasse cette discussion, le moindre de ses mots le heurte, comment a-t-il pu être aussi froid ? Pourquoi n'a-t-il pas usé des parades dont il a l'habitude ? Il aurait pu remettre sa décision à la fin du traitement ou trouver autre chose. Il en veut à la maladie d'être aussi injuste, il s'en veut de ne plus y croire.
A la maison, ses filles sont en train de regarder un dessin-animé, il s'assoit un moment entre elles, les images l'hypnotisent, l'odeur de leurs cheveux, la douceur de leur peau le rassurent. Un bruit se fait entendre dans la cuisine, sa femme s'affaire, il la rejoint et la prend dans ses bras : « excuse-moi pour hier ».

L'entretien

Cendwin SCHMITT

Jean-Michel contrôle son reflet dans le miroir. Quelques heures avant son prochain entretien d'embauche, il sait rester serein. Son expérience, son sérieux parleront pour lui. Pourtant il a conscience qu'il lui faudra faire oublier son âge ; à cinquante ans passés, il est déjà presque trop vieux face aux jeunes loups du secteur commercial. De nombreux mois de recherches vaines ont un peu sapé son assurance. Mais la chance semble avoir tourné. Il a enfin obtenu un deuxième entretien pour cette société, leader en technologies de pointe. En plus, il connait bien l'entreprise ; dans sa vie précédente, ils ont travaillé sur quelques projets communs. C'est vraiment une belle opportunité. Alors levé plus tôt, il soigne tout particulièrement son apparence. Costume en lin, cravate et pochette assortie, souliers cirés, attaché case en cuir.
Les rides en moins, il les fera ses 45 ans …

En appliquant un trait de rimmel trop épais, Anne Laure peste pour la énième fois. Cette matinée se révèle vraiment catastrophique. Elle vient de tacher son meilleur chemisier, n'arrive pas à retrouver son diplôme et en plus la cafetière est tombée en panne, pas moyen d'avoir un café. Heureusement que je ne crois pas aux mauvais présages. Ce poste est fait pour moi. Les premiers entretiens d'embauche se sont très bien déroulés et mon dossier est solide. Certes elle n'a pas une grande expérience, mais elle a un bon diplôme, reconnu. Célibataire, ambitieuse, sa première expérience s'est révélée très positive, elle a su s'imposer et apporter des résultats. En plus, être encore en poste lui donne l'assurance qui manquera sans doute à ceux qui ont *vraiment* besoin d'un travail. Tant pis pour eux, le monde d'aujourd'hui appartient aux meilleures, j'aurai ce job.

Le siège social de l'entreprise est imposant et d'une architecture résolument moderne. Mais Jean-Michel le remarque à peine en se

garant sur le parking visiteur, il est déjà concentré. Il a vraiment besoin de retravailler, bien sûr financièrement car cela devient plus difficile mois après mois avec les seules indemnités pôle emploi mais surtout moralement, l'inactivité lui pèse, il a toujours travaillé et même s'il a pu apprécier quelques grasses matinées au début, maintenant il lui tarde de retrouver la vie active, d'avoir un but le matin en se levant, de relever des défis. Ce message il veut le faire passer, je suis un bosseur, je ne compte pas mes heures, je m'implique totalement pour remplir mes objectifs.

« Ça sera top de bosser ici », Anne Laure, juchée sur des talons peut-être un peu trop haut mais qui soulignent sa silhouette, se dirige d'un pas assuré vers l'accueil. Elle se retrouve assez en avance finalement. Elle a hâte d'avoir son entretien, elle connait les attentes de l'entreprise, elle l'a googlelisée et ne se fera pas piéger par une méconnaissance des produits ou du marché. Ils aiment les fortes personnalités, ils ne seront pas déçus. Elle connait bien les principes de l'entretien d'embauche, elle en a réalisé des dizaines virtuellement, des jeux de rôle plus vrais que nature. Experte en marketing, ça serait fort qu'elle ne sache pas se vendre elle-même ; elle sait trouver le juste ton, et maitriser les signes corporels. J'ai tout sacrifié pour ma vie professionnelle et ce travail sera une nouvelle étape, décisive.

Dans la salle d'attente du D.R.H. ils se regardent en chiens de faïence. Ils ont du mal à croire qu'ils postulent pour le même poste de Directeur / Directrice Commercial Export Zone Europe. Jean-Paul saisit une des revues laissées à disposition et fait semblant de s'y plonger mais observe à la dérobée cette jeune louve qui l'a salué en arrivant, en affichant un grand sourire plein d'assurance mais dans les yeux une lueur de défiance. Elle s'est aussitôt plongée dans son smartphone, avec un air à la fois affairé et détaché. Les secondes s'égrènent interminables, la tension s'installe. Il se demande si cela fait partie des nouvelles techniques d'embauche. Peut-être observent-ils la scène avec une caméra ? Finalement, après un bon quart d'heure d'attente, la porte s'ouvre sur le DRH adjoint qu'il avait déjà rencontré, « Jean-Michel, vous permettez

que je vous appelle Jean-Michel, venez je vais vous présenter à Marina…».
La porte refermée, Anne Laure s'autorise enfin un léger soupir pour relâcher la tension. D'un geste le DRH adjoint lui avait demandé de patienter. Le vieux était sorti avec un petit signe de tête à son attention, le regard serein d'un habitué des négociations difficiles. Je me demande qui est cette Marina, ce n'est pas le prénom du DRH…Une femme, toujours plus difficile… Il va falloir se montrer convaincante.

« Jean-Paul, je vous présente Marina. Je vais vous demander de rester le plus naturel possible et de lui répondre, avec sincérité et précision. Oui, Marina n'aime pas les digressions, elle est très forte et elle saura nous dire avec une grande certitude d'après vos réponses si votre profil correspond bien aux besoins de l'entreprise ; vous resterez bien face à elle car elle est très sensible aux micro-expressions du visage. Je dois vous dire que ses conclusions sont écoutées avec la plus grande attention par notre Direction. C'est une alliée précieuse, je dirais même incontournable. »
En entrant dans la pièce, Jean Michel ne peut pas empêcher un mouvement de recul et en s'asseyant bien droit il se dit que finalement peut-être bien qu'il est trop vieux… il se sent dépassé… Il répond néanmoins mécaniquement ; à un moment il sourit et précise, je me sens un peu stupide. Pardon, oui, je me sens capable de refaire mes preuves au sein d'une nouvelle équipe…
« Anne-Laure, je vous en prie, je vous sens tendue. Je ne suis pas là pour vous piéger, je veux juste vous aider à cerner mieux votre profil, à savoir s'il correspond bien à nos attentes. Je vais donc commencer par des questions simples, pour faire connaissance. Je vous demande de me répondre le plus précisément possible. Vous êtes prête ? »
Anne Laure se redresse. Elle est prête à affronter ce bout de ferraille légèrement féminisé haut de quarante centimètres. Un programme pour recruter, pourquoi pas. Les algorithmes doivent

répondre aux mêmes normes attendues je suppose. J'aime les contacts humains, répond-elle provocante.

Les deux candidats partis, la réunion prend place autour de Marina. Le robot est arrivé au sein des Ressources Humaines il y a deux ans. La Direction a été intransigeante et tous les postes clés doivent être soumis à Marina. « Elle est objective, elle n'a pas d'a priori, elle ne laisse pas ses émotions dominer son jugement … », autant de qualités à mettre en profit, et son efficacité a même permis de remplacer le précédant Directeur Adjoint, qui s'était montré pas assez convaincu et représentait donc – Marina en était certaine – un réel frein au succès du projet.
Alors Marina, que penses-tu des entretiens de ce matin ? Marina cracha une dizaine de feuilles avec des analyses sur la sincérité des réponses, l'adéquation profil/poste, niveau d'anglais, le pourcentage de succès par rapport aux objectifs attendus…
Messieurs, après analyse des profils, aucun des deux candidats n'a le taux de conformité requis pour le poste. J'ai calculé pour le premier candidat une adéquation insuffisante (41%) par rapport au profil recherché ; par contre il présente des caractéristiques proches des critères demandés par le poste requis par la Direction financière. Je leur ai transmis le dossier avec mes conclusions.
La candidate révèle un potentiel intéressant avec une adéquation plutôt correcte (67%) pour le poste, mais les analyses micro-faciales dénotent – avec une fiabilité à 82% – un profil trop ambitieux ; le temps de la former et elle butinera ailleurs.
Messieurs, si vous n'avez plus besoin de moi, je passe en mode veille.

La montagne au bout du pied

Fadila MESSAOUD

- Bonjour ! que puis-je faire pour vous ? Vous attendez peut-être quelqu'un ?
- Bonjour ! j'ai rendez-vous avec la directrice.
- Ah ! d'accord ! vous pouvez l'attendre à la cafétéria et prendre un café si vous le voulez.
- Merci c'est gentil !

Dans la cafétéria, une odeur acide me soulève le cœur. Je me sers un café mais je n'arrive pas à le boire, j'ai la nausée. La pièce est immense meublée de grandes tables et de deux trois chaises esseulées. Au bout d'un moment, une grande femme sèche d'une quarantaine d'années s'approche et m'interpelle d'un ton sec :

- Bonjour, désolée pour le retard vous-êtes… ?
- Louisa l'amie de Laura, bonjour madame.
- Ah oui ! Louisa allons dans mon bureau nous y serons plus au calme car les résidents vont arriver d'une minute à l'autre (nous traversons de longs couloirs sombres et toujours cette odeur acide qui m'enveloppe et qui m'étourdit).
- Vous paraissez bien jeune, quel âge avez-vous Louisa?
- Vingt ans madame.
- Prenez place s'il vous plait ! (le bureau est grand et lumineux chargé de plantes vertes).
- Laura m'a parlé de vous hier, avant de nous quitter, m'a garanti que l'on pouvait compter sur vous, et que vous étiez une personne fiable. Racontez-moi un peu votre parcours scolaire et le dernier travail que vous avez eu (me jette-t-elle d'un regard suspicieux).
- Excusez-moi madame, mais Laura ne vous a pas remis mon CV ?
- Si bien sûr ! mais je voudrais quand même que vous me racontiez un peu votre chemin de vie… vous comprenez ?
- Euh ben oui, je crois. Et bien pour commencer, je n'ai pas de diplôme, j'ai raté mon CAP de sténodactylo et à dix-huit ans je suis

partie au pair en Angleterre. J'y suis restée un an et me voilà de retour en France.
- Vous parlez donc anglais ?
- Euh ! oui un peu, c'est dur vous savez surtout quand vous ne l'avez jamais étudié et en Angleterre je n'avais pas les moyens pour me payer des cours, je l'ai appris sur le tas, je me débrouille quoi !
- Que faisiez-vous exactement dans votre famille ?
- Mes tâches essentielles étaient de m'occuper des enfants, il y avait Michelle cinq ans et Lisa un bébé de six mois. Tôt le matin, je devais lever la plus grande et la préparer pour l'école, lui faire sont petit-déjeuner (ce qui était une horreur car je devais frire de bon matin des œufs avec du bacon). Ensuite, je m'occupais du bébé, je me remettais souvent au lit avec elle. Je devais faire le ménage, le repassage…
- Faisiez-vous la cuisine ?
- Pas vraiment non ! c'est la maîtresse de maison qui s'en occupait, disons que c'était un peu délicat, ils ont une manière bien à eux de cuisiner, et puis elle adorait ça cuisiner.
- D'accord, bon ! Louisa, savez-vous quel sera votre travail ici, les tâches que vous aurez à accomplir ?
- Oui, je crois, Laura m'a dit que je devrais cuisiner et faire le ménage pour des personnes à mobilité réduite, c'est ça non ?
- Oui mais il y a quand même un peu plus que cela à faire !
- …
- Alors pour commencer une règle fondamentale : « ETRE PONCTUEL », lever la personne, la laver et lui donner son petit-déjeuner. Ensuite vous ferez le ménage et ferez ce qu'elle vous demandera, en respectant bien sûr votre plage horaire.
- …
- Vous en sentez vous capable ?
- Oui ! je pense que oui, je ne l'ai jamais fais, mais je m'en sens capable, ce n'est pas la mer à boire non plus ! (elle me prend pour une débile ou quoi !?)
Je me suis présentée le lundi suivant, à six heures trente tapantes, pour lever mon premier résident. J'étais seule, et aucune âme qui vive dans le bâtiment. J'ai ouvert la porte avec un passe (sonner n'aurait évidemment servit à rien). La personne, un homme jeune,

réveillé me dit bonjour et se présente, impressionnée je fais de même. Il m'explique comment je dois l'asseoir sur le lit et le faire glisser sur son fauteuil. Je me retrouvai très vite dans une situation pour moi, assez délicate. Il m'expliqua comment le laver tout simplement et pour finir l'habiller. Encore sous le choc, de la nudité de ce corps meurtri que j'ai séché comme il le fallait, je filai directement au bureau de la directrice. Ce travail n'était pas fait pour moi.

J'étais abattue. La directrice, plus sympa qu'à notre première rencontre, me rassura. J'aurais dû être accompagnée par un autre auxiliaire de vie qui ce jour-là était malade et que demain je ne serais pas toute seule, et que je pourrais apprendre les bons réflexes pour ne pas me blesser en portant le résident. Les jours suivants se passèrent plus ou moins bien. J'avais mal partout. Je voyais tout en noir, ma vie toute entière vacillait. Je n'avais plus le moral et l'appétit coupé. Je déprimais. Je ne savais pas que l'on pouvait vivre en étant aussi dépendant des autres. Chaque jour qui passait je me disais que j'avais de la chance et en même temps je culpabilisais, je trouvais la vie injuste. Des semaines plus tard, j'étais beaucoup plus à l'aise dans mon travail et mentalement je souffrais moins.

Je sympathisais avec certains résidents qui me racontaient leur accident, un plongeon dans une piscine mal calculé, une route qui se dérobe… J'apprenais un peu la vie. Avec Thomas un jeune homme de vingt-cinq ans, je devais lui faire sentir tous les aliments de son repas (c'était une mode à l'époque), il savait que je stressais à cause du timing que je devais respecter. Il s'en foutait royalement ! Il y avait aussi les « fameuses » percussions que je devais lui faire après chaque repas. Il fallait lui taper sur le ventre avec l'arrête de la main pendant un certain temps, pour qu'il puisse se vider. Les premières fois ont été chaotiques. Je ne savais pas s'il fallait rire ou pleurer, j'étais pour ainsi dire très mal à l'aise. On s'habitue. Je me surprends encore aujourd'hui à sentir les aliments avant de les manger, par contre je ne me tape pas sur le ventre. Il y avait aussi Solange une femme très handicapée, que j'avais beaucoup de mal à comprendre lorsqu'elle parlait. Un jour, je me suis rendue à son domicile pour faire le ménage et en entrant je la

vis assise dans son fauteuil avec sa jambe droite à l'horizontal qui posait sur un support. Elle tenait entre le pouce et l'index de son pied, un pinceau. Devant elle un chevalet où était posée une toile. Statufiée dans l'encadrement de la porte, je l'ai regardée peindre un long moment. Son pied muni du pinceau, allez le tremper délicatement dans un gobelet rempli d'eau puis tapoter les couleurs de la palette de peinture et enfin s'exprimer sur la toile. Le tableau était magnifique, très coloré. Des montagnes en fond et des personnages assis sur l'herbe qui déjeunaient. J'ai fait le ménage avec le sourire aux lèvres, et suis repartie sur la pointe des pieds. Doucement j'ai fermé la porte. Ce jour-là, tout a basculé dans ma tête. Je n'ai plus ressenti, ni peine, ni culpabilité ou tristesse à leurs égards. Je me sentais légère. Je chantais de nouveau à tue-tête. Les jours suivants, je venais au travail en roller. J'avais enfin compris qu'ils étaient valides. La vie me paraissait belle à nouveau, peut-être un peu plus profonde…

La vie du rail

Sabine NORMAND

- « Je ne sais pas pourquoi je fais ça, Monsieur le juge, je ne comprends pas », déclara Jean-Pierre, éberlué.

Il baissa la tête. Les avocats, à la tribune, étaient hilares. Jean-Pierre comparaissait depuis ce matin pour « port illégal de costume ». A vingt-six ans, il avait l'impression que sa vie était déjà gâchée, foutue. Sorti de l'armée quatre ans plus tôt, il avait enchaîné depuis voyages et déplacements à travers la France. Une bougeotte qui l'avait amené déjà trois fois en prison. Sa marotte ? Les uniformes de contrôleur SNCF. Une lubie qui l'avait pris un matin sans prévenir.

La première fois, il se trouvait sur le quai de la gare de l'Est, en permission pour quelques semaines, quand il avait vu passer un contrôleur dans son bel uniforme Christian Lacroix. Il avait trouvé qu'il avait du style. L'avait suivi. Avait voulu savoir comment était la veste, à l'intérieur. Le contrôleur s'était retourné plusieurs fois, sentant que quelqu'un était dans ses pas. Ça n'avait pas été plus loin mais le piège s'était refermé.
Les semaines qui avaient suivies, dès ses moments de liberté, il en pistait un. Regardait comment il bougeait, comment il saluait avec sa casquette. Où il allait se changer, quels étaient les usages.

Pour lui, c'était bientôt la quille, bientôt la liberté. Son contrat dans l'armée terminé. Quand le jour J était enfin arrivé, il n'avait pas eu peur. Il savait qu'il allait partir, changer de vie. Retourner vivre chez ses parents non plus, ne l'avait pas effrayé. Il savait que ce n'était que du provisoire.
D'ailleurs, dès les premiers mois, il avait prétexté des entretiens professionnels un peu partout en France pour bouger, prendre le train. C'était Le voyage, le vrai. L'Aventure. Il se sentait pousser des ailes, se sentait invincible.

La première fois, ça s'était fait naturellement. Il n'avait pas eu à réfléchir. Il connaissait déjà tout. La façon de se tenir et le reste. Il était allé dans le local où ils se changeaient tous, tous les contrôleurs - il n'y avait personne ce jour-là - il avait ouvert un casier et s'était servi, changé. Ça lui allait bien. Le gris du pantalon, de la veste. La casquette. Le salut aussi, il savait le faire. Il les avait observés. Il retrouvait les automatismes. Tout revenait.

Après, prendre le premier train venu, sauter dedans, presque en marche, sentir le respect, la peur parfois dans le regard des voyageurs. Il voyageait tranquille, serein. Rien ne pouvait l'atteindre. La première fois, ça avait été facile.
Il le répétait dès qu'il pouvait. Il avait beaucoup voyagé comme ça. Etait allé à Bordeaux, à Paris, à Lyon, Toulouse. Il faisait des rencontres. L'uniforme, le prestige auprès des filles, ce n'était pas une légende. Il l'avait expérimenté déjà à l'armée. Elles le regardaient du coin de l'œil et lui passait, l'air de rien, avec un petit sourire, disait un mot gentil par ci par là.
Ça n'allait jamais plus loin. Il avait un rang à tenir. Parfois, il devait faire face à des bagarres, des agressions. Il savait rester calme. Des passagers le félicitaient pour son maintien, sa gestion des conflits.
Il rentrait chaque fois heureux chez ses parents, fiers de le voir chercher du travail avec autant d'assiduité et de motivation. Les uniformes se sont petit à petit accumulés dans sa penderie. Des chemises, des sifflets.

Mais un jour, tout a dérapé. Il n'a pas su comment cela avait démarré. S'était repassé le film plusieurs fois dans sa tête.
A la gare du Nord cette fois-ci. Il avait suivi une femme dans les vestiaires, avait fait la procédure habituelle, l'avait salué comme il faut. Mais elle avait dû sentir quelque chose dans son attitude, dans son regard, qui avait fait que quelques minutes plus tard, alors qu'il était sur le quai avec sa valise à roulettes, un autre contrôleur était venu, l'avait pris à part et avait dit : « Monsieur, montrez-moi vos papiers s'il vous plaît, votre carte. » Il avait eu beau faire l'innocent, le type ulcéré, il avait été arrêté et traduit devant un juge. Ses parents avaient découvert le pot-aux-roses. Au tribunal, on lui

avait fait la leçon gentiment, on l'avait condamné à deux mois ferme.
Mais le virus était là, l'impulsion.
Deux mois après sa sortie de prison, il avait recommencé. C'était un jeu. Et puis l'adrénaline, le plaisir intense, irrémédiablement intense et fou. Rien ne pouvait être comparable à ce qu'il ressentait quand il endossait l'uniforme, qu'il saluait puis prenait sa place dans le wagon.
Pendant des années, à raison d'au moins deux fois par semaine, il avait pris le train. Voyageait ainsi. D'autres condamnations avaient suivies, plus ou moins longues. A chaque fois il reconnaissait les faits, plaidait coupable. Sa bonne foi jouait en sa faveur, son innocence. Ce qui le gênait le plus, c'était les moqueries, à chaque fois durant l'audience et celles, après, des autres détenus, alors qu'il se retrouvait avec des bourreaux d'enfants, des assassins.
Ses parents venaient le voir, pleuraient, disaient qu'ils n'avaient pas mérité ça.
Les trains l'appelaient. Même la nuit, dans ses rêves. Il se voyait partir, habillé de gris et de mauve. Les regards des autres sur lui. Rien ne pouvait ressembler à cela. Il aurait voulu arrêter le piège, mais ne savait pas. Les jours passaient, les mois. Faits de condamnations et de reprise du rail, de liberté avortée, de contrôles inopinés qu'il faisait, de saluts, de mains serrées et tendues. Sa vie défilait comme le paysage à travers les vitres du train. Il aurait voulu tout arrêter, tirer la sonnette d'alarme.

C'est peut-être pour ça, que. Un jour. Le geste de trop. Celui qu'il ne faut pas faire, qu'on sait à l'avance qu'il va vous faire tomber mais que l'on fait quand même. Pour être à l'abri peut-être, à l'abri de soi-même.

Ce jour-là, l'air était limpide sur Narbonne. La mer brillait, les nuages avançaient sans aucune limite. Il se sentait bien. Se tenait droit sur le quai. Invincible.
Il a fait quelques pas, a fumé sa clope avant le départ et là, il l'a vu. La voiture de service. De l'autre côté du quai. Il s'est dit qu'elle l'attendait. Elle était là pour lui. Avancer le bras, sentir déjà la

chaleur de la tôle, du volant. Personne ne s'en apercevrait. Il la rendrait demain. Ferait quelques courses avec. Ni vu ni connu. Il s'est avancé, a trouvé facilement les clés dans le vestiaire. Est parti sans se retourner.

Le lendemain, il pleuvait. Le ciel était bas, gris. L'air froid. Il n'a pas eu envie de bouger. A attendu dans son lit qu'on vienne le chercher. Car ils viendraient, il le savait. Ce n'était qu'une question de jours, d'heures. Ils sauraient le retrouver, retrouver la voiture. Le signalement se ferait vite, qu'une voiture de service avait été volée.
Trois jours plus tard ils ont débarqué chez lui. Il était prêt. Il avait mis son uniforme de l'armée. Ils ont fait une drôle de tête en le voyant. Ont demandé si c'était bien lui, Jean-Pierre Sicard. Il a dit oui, n'a opposé aucune résistance. Ils ont perquisitionné, ont pris toutes les affaires de la SNCF accumulées ces derniers mois. Ça en faisait, un paquet de linge et d'objets divers qu'il allait devoir laisser.

- « Alors, Monsieur, Sicard, si je compte bien sur votre dossier, ça fait neuf fois déjà que vous comparaissez devant un tribunal pour « Port illégal de costume ». Vous n'en avez pas marre, vous ne voulez pas faire autre chose dans la vie ? Déclara le procureur d'une voix hautaine et froide.
Jean-Pierre fit un signe de la tête.
- « Bon, je réclame dix-huit mois de prison cette fois-ci, en espérant que ça vous calme pour de bon. Vous entendez ce que je vous dis ? »

Jean-Pierre ne disait rien. Regardait ailleurs.

- « Vous n'avez pas l'air d'un mauvais bougre, pourtant. Allez, bonne journée ! »

Deux policiers s'avancèrent pour le raccompagner jusqu'à la porte. Et de là, l'emmener à la prison de Villeneuve-Les-Maguelone où il allait purger sa peine.

Dans le fourgon, il repensa à tous les bons moments qu'il avait passé dans l'armée, et plus tard, dans la vie civile, tous ces trains qu'il avait pris, un peu au hasard, aux belles rencontres qu'il avait faites. Aux mois de prison aussi, passés enfermé entre quatre murs.

Que valait sa vie, que voulait-il ? Il ne le savait pas.

Il a levé les yeux, la tête. Les deux flics en face de lui étaient impassibles, lointains. Il a regardé leurs uniformes, les galons dorés qui brillaient dans le jour. Les a trouvés beaux. Leurs chaussures aussi brillaient.
Tout était clair à présent. Il n'attendrait pas une minute de plus. Rien ne pourrait plus jamais l'atteindre.
Il s'est levé, a bondi sur un des agents qui a crié, mais c'était trop tard.
Trop tard pour se défendre.

Le bon maître

Isabelle-Alice SIMON

La sueur perlait sur mon front, mes muscles palpitaient. L'air ondoyait de chaleur et la pelle brûlait mes mains. Je vis le grand patron qui quittait sa chambre climatisée pour faire le tour du chantier. Pas un seul jour sans qu'il ne nous fasse l'honneur de sa présence et de ses encouragements.
Lorsqu'il arriva près de moi, je m'essuyai le front du dos de la main.
- C'est dur aujourd'hui.
- Je sais, Marcello. Mais le travail est nécessaire pour faire vivre sa famille. C'est ce que tu veux n'est-ce pas ?
- Oui, oui… C'est juste que parfois c'est dur.
- Je comprends ça, je connais le travail. Aussi, je vais te faire une faveur. Parce que c'est toi et que tu es honnête : le jour où ce sera vraiment difficile où tu ne seras pas en forme où tu n'auras pas le moral, viens me voir dès le matin et je te confierai une tâche plus légère. Je te l'accorderai une fois par mois. Utilise le jour qui te plaira. Le veux-tu aujourd'hui ?
- Non ça ira, merci, j'ai déjà fait la moitié de la journée. Mais savoir que je peux utiliser cette faveur pour un autre jour me redonne du courage Monsieur.
J'avais vraiment un bon patron. Toujours à l'écoute de chacun, une voix posée qui ne criait jamais, chaleureuse et bienveillante. Certes la tâche n'était pas facile ; travailler dans une mine à ciel ouvert en plein soleil exige de la résistance, de la volonté et de la force. Je n'en étais pas dépourvu, ça faisait maintenant trois ans que je travaillais ici, et l'ambiance était plutôt bonne. Il y avait Francisco, Felipe, Leandro et Manuel dans mon équipe. Nous avions tous à peu près le même âge, sauf Leandro que nous appelions l'ancien. On sentait l'expérience, il savait déjouer les pièges. Il savait par exemple quelles étaient les pierres susceptibles de cacher un serpent. A leur forme, à leur emplacement sur le sable. Un jour, il m'avait sauvé en contrant mon élan.
- Ecoute, avait-il conseillé.

- Quoi ? Je n'entends rien et d'ailleurs je n'ai pas le temps d'écouter, nous devons porter toutes ces brouettes avant le soir, je n'ai pas envie de gagner moins aujourd'hui, Tina est malade, on a besoin de remèdes.
- Si tu meurs, tu ne lui seras d'aucune aide. Ecoute, je te dis…
Ce n'était pas facile avec tous ces moteurs, impossible de se concentrer. Mais en tendant l'oreille, je perçus cet avertissement redouté par tous. Comme celui d'une crécelle. Le serpent à sonnette ! D'une morsure venimeuse, il vous envoie au pays des âmes volantes si vous envahissez son territoire. La blessure est mortelle si elle n'est pas immédiatement soignée. C'est arrivé à Romano l'an dernier, il n'y avait plus de véhicule disponible pour l'emmener à l'hôpital. Il faisait partie de notre équipe, c'est Manuel qui l'a remplacé.
Le patron a été très généreux avec la famille de Romano. Il a employé deux autres membres de sa famille qui cherchaient du travail. Et ce n'est pas facile d'en trouver dans notre région.
Je distinguais bien maintenant la cascabelle du crotale qui s'agitait. Dire que sans Leandro, je sautais sur la pierre ! Il m'avait sauvé la vie, et il avait même refusé une part de mon salaire en remerciement :
- Garde ton argent pour Tina.
Expérimenté et sage. Le capitaine de notre équipe.

A la fin de la journée, le patron me demanda, tout en piochant dans sa boîte en fer le salaire de ma journée :
- Comment va Tina ?
- Un peu mieux. Il y a des hauts et des bas. Elle n'est pas guérie mais on nous a dit que c'était long et qu'il fallait bien prendre ses remèdes.
- Et bien se nourrir aussi.
Il se dirigea vers un frigo pour en sortir un petit paquet.
- C'est de la viande, il n'y en a pas beaucoup mais ça lui rendra des forces. Dis-lui qu'elle manque ici.
Je le remerciai chaleureusement avec un grand sourire intérieur.
Vraiment, nous avions un bien bon patron. J'avais tort de me plaindre parfois des courbatures et des crampes, ou de la chaleur

ou même du rythme imposé. Il fallait que la mine soit rentable, sinon elle fermerait. Notre patron n'y était pour rien. Y avait-il un autre moyen d'extraire les pierres précieuses ? Et nous recevions une prime lorsque la pierre était exceptionnelle. Une double journée.
Ce soir là, je passai directement chez l'herboriste pour prendre les potions pour Tina.
Au moment de payer, il manquait quelques pièces. Je recomptai, une fois, deux fois, mais non, le compte n'y était pas. Le patron avait dû se tromper. Comme il s'était déplacé vers son frigo, il n'avait certainement pas fait attention. Tant pis, inutile de contester, la viande offerte avait largement compensé.
- Je reviendrai demain.
- Tu me dois déjà plus de cinq mesures. Si tu ne me paies pas avant le début de la semaine prochaine, je ne prépare plus rien.
Il fallait que je demande à faire des heures supplémentaires. Notre parton était un bon patron, je ne doutais pas qu'il accepte.

De retour à la maison, je posai sur la table et le remède et le paquet contenant la viande. La mère qui avait pourtant les articulations toute cabossées se jeta dessus. Lorsqu'elle vit ce qu'il contenait, un petit morceau de bœuf bien gras, elle éleva son regard vers le ciel.
- Merci mon Dieu, merci mon Dieu.
Nous aurions du bouillon pour toute la famille et de la viande pour Tina. Un bouillon de bœuf, c'est autre chose que le bouillon de légumes aussi aromatisé soit-il avec maintes herbes sèches cueillies ça et là. Les légumes cuits dans un bouillon de bœuf, c'était un plat de fête. Nous allions tous nous régaler ce soir là.
La vie était belle finalement, je n'avais pas le droit de me plaindre. Et puis le lendemain, c'était mon anniversaire, le patron fêtait les anniversaires de chacun. A l'heure de la pause, il invitait l'équipe entière à boire le maté avec un morceau de *chocotorta*. Moment inoubliable, parce que ce jour-là également, le salaire était doublé.
J'en avais déjà l'eau à la bouche, un gâteau de crème et de croquants où l'arôme du chocolat rivalise avec celui du café, le tout très frais grâce au frigo du patron, le paradis sur terre. Je n'en n'avais jamais mangé en dehors du travail. Et je m'endormis ce soir

là sur la natte auprès de Tina qui avait pu apprécier sa viande et boire son remède en remerciant Dieu du fond du cœur qui nous donnait un si bon patron.

La pause durait un quart d'heure. L'équipe entière l'attendait depuis le matin. Le patron nous appellerait pour nous convier dans son bureau, il aurait disposé cinq verres pour le maté et cinq morceaux de *Chocotorta* sur une feuille de papier.
- Alors Marcello, qu'est-ce que ça fait d'avoir un an de plus ?
J'avais la bouche pleine, une explosion de saveurs me vrillait les papilles et me montait presque à la tête pour me faire chavirer. Je me disais que j'aurais pu en garder un morceau pour Tina, mais je ne résistais pas à cette pâtisserie délicieuse, pas si grosse que ça.
Le patron posa sa main sur mon épaule.
- Ça fait maintenant trois ans que tu travailles chez moi, je n'ai pas à me plaindre, tu es régulier, et tu fais ton travail consciencieusement. Tu as même trouvé un sacré spécimen…
Je me souvenais de ce jour où je lui avais rapporté un diamant de onze carats. Il avait été époustouflé, et j'en avais ressenti une grande fierté, j'avais été mis à l'honneur ce jour là, comme un jour d'anniversaire.
- Mais ta cadence reste faible, à partir de ce jour, je l'augmente. Tu en es capable, je mise beaucoup sur toi. Je te fais passer dans la cour des grands. Maintenant que tu as dix ans, tu es plus robuste. Regarde-moi ces muscles, c'est du costaud. Tu es un bon ouvrier, ta famille peut être fière de toi. Allez, finis ton verre, et retournez faire honneur à cette mine.
Les arômes du gâteau remplissaient encore ma bouche et mon nez, il n'y a pas à dire, nous avions un bon maître.

Le DRH

Stephan FERRY

Chère Madame W…, permettez-moi tout d'abord, au nom de toute l'équipe de *Nebullum Expertize*, de vous présenter nos sincères condoléances. Gérard était… Plaît-il ? Oui… Pardon, Bernard… Bernard, donc, était plus qu'un collaborateur. Il était un ami pour nous tous, et ce n'est pas un vain mot. Sa mort, je puis vous l'assurer, nous a littéralement anéan… Pardon ?… Que dites-vous ?… Il serait mort par notre faute ?!… Allons, allons, Madame W…, je ne peux pas vous laisser affirmer cela. La douleur vous égare… Vous ne pensez pas réellement ce que vous dites… Vraiment ?… J'en suis surpris ! Et je ne vous cache pas que je trouve cela terriblement choquant… Remarquez, ce ne serait pas une première… On me l'a déjà servie, cette rengaine-là… Mais c'est tout de même incroyable ! Si j'écoutais les familles, à chaque fois que l'un de nos employés met fin à ses jours sur son lieu de travail, la direction serait forcément en cause !… Ou bien nos méthodes de management… Ce qui, compte tenu des statistiques actuelles, ferait de nos responsables de véritables tueurs en série, soit dit en passant… Voyons… Cela ne tient pas la route !… Pour en revenir à Bernard, en quoi serions-nous responsables du suicide de votre fils, d'après vous ?… La lettre ! La lettre !… Elle a bon dos la lettre qu'il a laissée sur son bureau !… Trois lignes, en tout et pour tout. Un épouvantable charabia… Peu digne de lui, si je puis me permettre ce commentaire… J'imagine qu'il vous en a adressé une copie… Je m'en doutais… Il évoque une situation devenue insupportable et qui ne peut plus durer, je vous l'accorde, mais rien ne dit qu'il parlait de son lieu de travail et encore moins qu'il avait des raisons d'en vouloir à sa hiérarchie… C'est d'ailleurs fort peu probable. Tout le monde au sein de l'entreprise sait à quel point Bernard aimait son travail. C'était un collaborateur précieux et consciencieux qui se donnait sans compter… Arrivé le premier le matin, il était le dernier à quitter nos locaux… C'est bien simple, il nous a avoué un jour qu'il était tellement investi dans son métier

qu'il n'avait plus de temps pour les loisirs… Seul son travail comptait à ses yeux !… Comment cela, il n'avait pas le choix ?… Des brimades ?… Des humiliations à répétition ?… Un harcèlement moral ? Comme vous y allez !… Ce n'est pas sérieux. Là, vraiment, je ne vous suis pas, Madame W… Je compatis avec votre souffrance et je comprends votre désarroi, mais permettez-moi de vous dire que salir *Nebullum Expertize* ne vous ramènera pas votre fils… Et puis, je dois quand même préciser, à toutes fins utiles, que si chacun ici appréciait beaucoup Bernard, personne n'ignorait ses… comment dire cela avec tact… Personne n'ignorait ses « problèmes personnels », si vous voyez ce que je… Vous ne voyez pas de quoi je veux parler ?… Vraiment ?… Et bien de ses soucis avec l'alcool, évidemment ! Ces derniers temps, cela prenait même des proportions préo… Pardon ? Comment cela, « intolérance » ?… Bernard était allergique à l'alcool ?… Ne seriez-vous pas en train de me traiter de ment… Et il avait une sainte horreur de la drogue ?… Voyons, Madame W…, cette précision était tout à fait superflue. Vous m'offensez ! Cela ne m'a jamais effleuré l'esprit… Mais, j'y pense, tout à coup : pas d'alcool, pas de loisirs, pas de sexe, il ne devait pas s'amuser tous les jours… Ce qui pourrait tout à fait expli… Et bien oui, pas de sexe… Ne me dites pas que vous ignoriez tout de ses déboires sentimentaux… Si ?… J'imagine que ce n'est pas trahir un grand secret que de vous confier qu'il n'était pas très heureux en ménage. C'est d'ailleurs le moins que l'on puisse dire, car d'après certains témoignages, il y a bien longtemps que son épouse et lui… Ah… Il n'était pas marié et il n'avait pas de compagne ?… Vous plaisantez ?… Non… Bien, admettons… Peut-être ai-je confondu avec un autre collaborateur, après tout… Au-dessous d'un certain niveau de responsabilité, nos employés se ressemblent tous un peu, finalement. Mais le fait qu'il n'était pas en couple ne change absolument rien à l'affaire. Tout s'éclaire, au contraire ! De déception amoureuse en déception amoureuse, il aura tout bonnement décidé d'en finir. Ce ne serait pas le premier, loin de là… Il me semble d'ailleurs, à ce sujet, qu'il s'était confié à un collaborateur dont il était… Décidément, vous semblez prendre un malin plaisir à m'interrompre et à me contredire ! Et quand bien

même votre fils n'aurait effectivement eu aucune relation d'aucune sorte au cours des douze dernières années, en quoi cela concernerait-il *Nebullum Expertize*, je vous prie ?… Son travail ne lui en laissait pas le temps ?… C'est vous qui le dites ! Ne serait-ce pas plutôt parce qu'il n'était pas très attiré par les femmes ? C'est tout à fait son droit, évidemment, même si cela ne doit pas être facile à vivre tous les jours… Cela expliquerait son mal-être et les attitudes ambiguës qu'il avait avec quelques-uns de ses collègues masculins, dont certains se sont plaints, je ne vous le cache pas… Il va de soi que, par amitié pour Bernard, nous avons géré cela en toute discrétion et que… Il n'était pas homosexuel ?… C'était un célibataire endurci ?… Pardonnez-moi, mais comment pouvez-vous être aussi catégorique ? Comment pouvez-vous si bien savoir ce qui se passait sous son toit ?… Il vivait chez vous ?… Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ?! Cela nous aurait fait gagner un temps précieux ! Le mien, surtout… Car je peux vous assurer que j'ai bien mieux à faire de mes journées que de papoter avec des ménagères hystériques ! Bref… Où en étais-je ? Ah oui ! Si comme vous l'affirmez votre fils vivait chez vous depuis tout ce temps, permettez-moi de vous dire que les raisons de son suicide ne sont plus un mystère pour moi ! Elles sautent aux yeux ! Etouffé depuis l'enfance par une mère possessive et autoritaire, le pauvre Bernard n'a trouvé d'issue que dans la mort… à votre place, je ne m'en vanterais pas ! Je me ferais tout petit ! Je raserais les murs ! Je ferais profil bas ! Je comprends mieux son air perpétuellement abattu… Pauvre Gé… Oui, Bernard, je sais !… Un collaborateur aussi essentiel à la bonne marche de l'entreprise ! Vous mériteriez que je vous fasse un procès pour sabotage… Comment ?! Ce n'est pas vous qui le reteniez ? Il habitait dans une caravane au fond de votre jardin ?… Parce qu'il n'avait plus les moyens de se loger ?!… Des problèmes d'argent ! Mais bien sûr ! J'aurais dû y penser tout de suite ! Ce sont des situations épouvantables ! On ne peut imaginer moments plus pénibles dans la vie d'un homme. Cela peut pousser les plus endurcis à commettre l'irréparable !… Pauvre Bern… Alors là, Madame W…, je vous interdis… ! Vous insinuez que nous ne payons pas assez nos salariés ? Méfiez-vous, parce que vous frisez la diffamation !… Cela fait d'ailleurs un bon moment

que vous avez franchi la ligne jaune, sachez-le !… Nous avons brisé bien des carrières pour beaucoup moins que cela… Je vais être bon prince, je ferme les yeux pour cette fois. En mémoire de Bernard… Mais j'aime autant vous dire qu'à la prochaine incartade… Oui, et bien quoi ?! Je le sais parfaitement que je ne suis pas votre patron !… Tenez, à ce propos, vous savez quoi ? Vous avez de la chance de ne pas faire partie de mon personnel ! Des gens comme vous sont un véritable poison ! Toujours à contester, pinailler, discutailler, remettre en cause l'autorité de leurs chefs ! Telle mère, tel fils ! Tenez, vous savez quoi ? Vous me dégoûtez ! Chez *Nebullum Expertize*, cela ne se passerait pas comme cela, je tiens à vous le dire ! On sait comment s'y prendre avec ce genre d'individu ! On les neutralise avant que la gangrène ne se propage !… On ampute le membre infecté !… Non, vraiment, vous ne mesurez pas la chance que vous avez… Alors restons-en là, cela vaut mieux… Pour vous, évidemment… Tiens donc, vous pleurez à présent !… L'arme des faibles !… C'est pitoyable ! Lamentable ! Je ne vous salue pas, Madame W… !

Le remplaçant

Jacky GUILLON

Tout en surveillant son bouchon, Antoine Rabant laissait son esprit vagabonder. Il se souvenait de son pot de départ. « … avec cette canne, tu ne seras pas trop dépaysé, tu pourras refaire le même geste qu'au boulot ». Roger Carvin, le chef d'atelier, s'était gentiment moqué de lui avec son discours. Mais chaque jour lui donnait raison, le coup de poignet était le même. A l'usine, il vissait, jour après jour, des milliers de boulons avec le dosage précis de force nécessaire pour le serrage. Ce geste, il le reproduisait quasi à l'identique en lançant sa canne souple dans la rivière. Mais cela ne lui apportait aucune joie. Au contraire, à chaque fois qu'il tâtait du poisson, le regret de son travail refaisait surface. Le seul plaisir qu'il prenait à pêcher, c'était de se croire encore à l'usine en pensée, et au final, sa vie n'était devenue que nostalgie. Ses proches, sa femme, ses grands enfants, ne comprenaient pas cette tristesse qui l'habitait. Pour eux, son travail n'avait été qu'aliénation, répétition monotone du même geste, à en avoir une excroissance visible au niveau des os du poignet, un poignet horriblement déformé et une fois et demie plus gros que l'autre, les stigmates de quarante ans de la même gestuelle. Mais pour Antoine, ce que les autres ne pouvaient pas comprendre, c'est que, au-delà du geste, le lancer de sa canne lui ramenait l'odeur de cambouis, d'huile chaude, le bruit des machines, les sonneries marquant les changements d'équipe, toute une animation permanente dans laquelle il avait baigné avec délice. Cette canne, c'était sa madeleine de Proust. Ses collègues avaient cru bien faire en lui choisissant ce cadeau, il replongeait dans son monde à chaque fois, mais en même temps, cela le rendait malheureux, chaque poisson attrapé s'apparentait à un regret.

Et puis, pot de départ, tu parles ! Mis en pré-retraite, jeté comme un malpropre, oui ! Et remplacé sans états d'âme par un jeunot, un dénommé Henri Vissulpré ! Rien que ce nom lui donnait envie de vomir. Un nom abhorré, honni, le nom de son remplaçant. Il

aurait voulu ne jamais le connaître. Et maintenant qu'il l'avait en tête, il ne cessait de le répéter comme un mantra, en lui souhaitant tous les malheurs du monde. On lui avait proposé de le rencontrer de visu, quelques semaines après son départ, Antoine avait refusé. Il y a un mois, il avait invité un de ses collègues et son épouse. Lui, étant plus jeune, n'avait pas été mis en pré-retraite, il continuait à pointer à l'usine. Antoine regrettait chaque jour cette invitation. La conversation, pendant toute la soirée, avait tourné autour de Henri Vissulpré, sa capacité de travail, sa précision dans le geste, juste ce qu'il fallait pour énerver Antoine. « Et pas un mot plus haut que l'autre, jamais à se plaindre, pas comme certains » crut bon d'ajouter Ernest Borg, son collègue, en lui jetant un regard plein de sous-entendus. Antoine n'avait pas renouvelé l'expérience, il n'inviterait plus personne, au grand désarroi de sa femme qui le voyait dépérir loin de son usine.

En réalité, Antoine boudait, il était vexé qu'un type moins expérimenté que lui s'avère plus performant, du moins s'il en croyait ce que disaient les uns et les autres. Finalement, il aimerait bien en avoir le cœur net, il voudrait bien le voir à l'œuvre ce bleu. Alors, mine de rien, il alla traîner à la sortie, faisant celui qui attendait un copain. Ce fut carrément Roger Carvin, le contremaître, qui l'aperçut faisant les cent pas sur le parking. Il lui fit signe d'approcher. « T'as une minute, Antoine ? Viens voir ton remplaçant, il bosse encore ! » Antoine ne se fit pas trop prier, il était là pour ça. Il suivit Roger à travers les salles, regardant partout, humant les odeurs, s'imprégnant de souvenirs. Puis ils arrivèrent sur son ancien lieu de travail. « Voilà Henri Vissulpré, ne le dérange pas pendant son travail ! » ricana Roger Carvin. Les yeux exorbités, Antoine Rabant regardait son remplaçant effectuer la même manœuvre que lui, mais en dix fois plus rapide et plus précis, plus efficace en un mot. Henri Vissulpré était un long bras articulé le long duquel son nom entier s'étalait : **H**umanoïde **E**duqué aux **N**ormes **RI**goureuses de **VISS**age **UL**tra **PRÉ**cis, Henri Vissulpré !

Le Travail, un monde…

Catherine MOLINIER

- Alors, encore au travail ?
- Pas tout à fait… Je tente d'écrire une nouvelle sur le « Monde du Travail » ou le « Travail dans le Monde » pour un concours de l'Aract.
- Donc, encore au travail !
- Mais non, un essai, une réflexion…
- Tu devrais diffuser une question : le travail et vous ? Et attendre ! Récupérer ensuite les retours par courriel et les compiler !
- Par courriel ?
- Comment vas-tu envoyer ta nouvelle ?
- Par courriel !
- Alors, tu vois ! Où est le problème ?
- Pas idiot ton dispositif. En fait, tu laisses autrui faire ton travail et ton récit s'écrit…

Premier courriel : « Tous les matins, quand je me lève, papa et mon frère dorment encore, ma sœur écoute de la musique à fond dans sa chambre, maman regarde sa série américaine à la télé… Vite, je pars pour l'école. Oui, j'ai dix ans et moi je travaille… »

Deuxième courriel : « Je suis artiste. Plasticien. Je passe énormément de temps dans mon atelier. J'y reçois parfois du monde. Seul, j'écoute le silence. Entouré, je subis les commentaires : « Maître, du génie ! Vous avez un don ! Ces toiles, les explosions de votre talent ! » Alors, là, moi qui parle peu, je ne peux m'interdire de répliquer : « Comme disait Pablo, l'unique, ni génie, ni don, ni talent… Du travail, du travail et encore du travail ! »

Troisième courriel : « Moi, je travaille. Je travaille beaucoup. Depuis six mois à peine. Je suis content. Je ramène des sous à la maison. Pas des fortunes, non, mais quand même ! Je travaille beaucoup. Quatorze heures par jour. Le matin de cinq heures à midi, sans arrêt. De midi à treize heures, nous avons une pause pour manger et dormir un peu. L'après-midi de treize heures à vingt heures, sans s'arrêter. Six jours d'affilée. Le dimanche, jour

de repos… Je travaille assis. Une chance. Les autres, debout tout le jour, difficile ! Je place des mécanismes de montres dans des boîtiers. Au moins quatre par minute. Pas dur. Le plus compliqué, porter le carton rempli d'aiguilles qui tournent à celui qui accroche les bracelets. Un peu trop lourd. J'ai eu huit ans avant hier… »
Quatrième courriel : « Il parait que l'effet premier du travail est de fatiguer l'individu. Moi, je suis fatigué, très fatigué. Pourtant, le travail, je ne le connais pas. Je ne l'ai jamais rencontré, jamais croisé. J'ai soixante-sept ans et depuis l'âge de seize ans, je le cherche… Je me suis usé à le débusquer. Je suis très, très fatigué. Fatigué d'en chercher. Alors, désolé ! Mais répondre à la question m'est impossible. Le Travail et moi, deux inconnus. »
Cinquième courriel : Le travail, son sens, son essence, je l'ai saisi enfant auprès de mon grand-père. Un petit bonhomme, un paysan. Il m'emmenait dans les champs. Là, nous y retrouvions une amie, la terre. Certains sont convaincus qu'elle est trop basse. Lui m'expliquait que pour en être digne, il fallait trouver la bonne hauteur. L'aimer. Savoir l'humilité. Tenter de la comprendre. Accepter l'effort. Toujours envisager un travail bien fait. Quitte à faire et à refaire encore. Simplement travailler… »
Sixième courriel : « Le Travail, le Travail, le Travail ! L'un des mots le plus entendu de la bouche de mes parents. Tout petit déjà, lorsque je rentrais de l'école, j'avais droit chaque soir à la même litanie : « As-tu bien fait ton Travail ? As-tu du Travail, des devoirs ? Tu sais, si tu ne fais pas correctement ton Travail, quand tu seras grand, tu n'auras pas de Travail ou un Travail de pauvre… Rendre un Travail toujours soigné et prétendre à un beau Travail, un Travail d'honnête homme… Le Travail, le Travail, le Travail ! Vous m'avez compris… Là, je suis en vacances !
Septième courriel : « Quarante années de travail ! Et la certitude d'un repos mérité. Enfin ! Mon époux et moi ! Les bords de la Méditerranée. Chauffer des articulations fatiguées au soleil du Midi. Terminées les nuits d'angoisse à revoir les factures à régler. Finis les levers avant l'aube. Aucune envie de luxe. Simplement vivre en paix !
Les pensions sont arrivées. Une erreur sans doute ? Non, non ! Pas de méprise…

Il pleut et la tramontane décoiffe. Nous distribuons des imprimés sans adresse, dans les boîtes aux lettres. Trempés jusqu'aux os. J'ai soixante-huit ans et mon mari soixante-et-onze. A nos âges, il faut bien se chauffer ! »

Huitième courriel : « Professeur des écoles, enfin institutrice. Le métier dont je rêvais. J'enseigne dans un cours élémentaire deuxième année. Mes collègues se plaignent souvent. Les enfants seraient devenus impossibles ? Les parents irresponsables ? Je laisse dire. Chaque nouveau jour, un plaisir renouvelé. Retrouver mes élèves. Ils sont trente en classe. Enseigner c'est prévoir. Elaborer les dispositifs qui leur permettront d'accéder aux apprentissages. Tenir une ligne de conduite éducative. Vivre la classe. Du bonheur ! Le mercredi est le bienvenu. Je récupère. Une nécessité. J'ai soixante-deux ans et la hantise de la fameuse retraite. Ne plus travailler ? L'angoisse… »

Neuvième courriel : « Trente-huit ans, mère de trois enfants. Mariée. Mon époux est technicien dans un magasin d'électroménager. Sur les documents administratifs, je suis sans profession. Mes parents sont âgés et d'une santé précaire. Je cuisine, je lave, j'étends, je repasse, je tiens ma maison, je conduis chaque jour Léo au collège, Hugo à l'école élémentaire et Manon à l'école maternelle, je rends visite à mon père et ma mère, leur apporte quatre courses et m'assure qu'ils vont bien, je vais en magasin afin de garnir et le réfrigérateur et les placards, en fin d'après-midi je récupère tout mon petit monde, j'aide l'un et l'autre pour les devoirs, puis l'incontournable salle de bains et la non moins inévitable cuisine pour le repas du soir. Vers dix-neuf heures mon mari rentre, nous mangeons et je vais coucher ma tribu. Le mercredi, le samedi, je n'en parle pas. J'ose répondre à la question, mais ? Il paraît que je ne travaille pas ! Alors ? »

Dixième courriel : « Je voue une passion à la langue française. Un mot. Un réflexe. Mon dictionnaire et je cherche l'origine du mot. Travail ! Terme issu du latin populaire « tripaliare », qui signifie torturer avec le « trepalium ». En ancien français, il va à une femme dans les douleurs de l'accouchement. Arrivent ensuite les expressions, travaux forcés, travaux publics et plus tard en psychanalyse, travail du deuil, travail du rêve. Ce n'est qu'au XIX°

siècle que le mot désignera une activité humaine exercée régulièrement à l'intérieur du groupe social. Le travail a dû s'employer pour prendre une place honorable. Et du chemin reste encore à parcourir… »

Onzième courriel : « J'aime mon travail, j'en suis fier ! J'ai pris quelques minutes de mon temps compté pour rédiger ce mail afin d'affirmer que pour moi, le travail est l'élément le plus important dans ma vie. J'ai trente-cinq ans, j'ai fait de longues études et depuis sept ans, je suis complètement absorbé par mes activités professionnelles. Cela me plaît. Jamais sans mon téléphone, toujours en déplacements, je ne pense qu'à mes nouveaux contrats, faire prospérer l'entreprise qui m'emploie, innover. Un carriériste ? Certains le pensent. Le disent… En attendant, je m'épanouis ! »

Douzième courriel : « Retraité, en inactivité depuis neuf années maintenant. Inactivité, vite dit ! Je pense que je n'ai jamais été aussi actif… Le vélo, je connais. J'étais facteur. J'apportais les bonnes nouvelles et les moins réjouissantes, aussi. A ce jour, j'effectue mes soixante-dix kilomètres de randonnée tous les deux jours. Histoire de garder la forme. Un plaisir partagé avec des amis. Sans me vanter, je produis dans mon jardin les plus beaux légumes du quartier. Je lis énormément. Et puis ! Et puis, mon bonheur… Mes petits-enfants. Assis par terre, je joue aux petites voitures. A mon âge, peu raisonnable non ? Après quarante ans de travail, je sais encore m'amuser !

Un florilège du Monde du Travail. Le Travail, tout un Monde !

Les maux pour écrire

Sylvie TRINQUIER

« Porter la plume dans la plaie »
Albert Londres

Irène referma le livre, pensive. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis sa rencontre avec Stephan. Les souvenirs s'imposaient à elle comme si elle devait, dans cet instant présent, remonter le cours du temps, prendre la mesure du chemin parcouru pour mieux goûter à la saveur de la sérénité gagnée.

Irène avait rencontré Stephan alors qu'elle désirait suivre une formation professionnelle dans le domaine de la psychanalyse. A trente huit ans, la jeune femme, engagée dans une analyse, souhaitait prendre une nouvelle voie après avoir travaillé plusieurs années comme psychologue pour enfants auprès de diverses institutions.
Irène avait fait la connaissance de Stephan à son cabinet, situé dans le centre ville de Bordeaux, rue Esprit des Lois. C'est là qu'il lui avait donné rendez-vous. Elle avait relevé cette adresse comme un signe de bonne augure. Irène savait que Stéphan avait exercé pendant plusieurs années la médecine comme dermatologue avant de s'orienter vers la psychiatrie puis la psychanalyse. Elle connaissait cependant toutes les dérives qui pouvaient exister dans le milieu très opaque de la psychanalyse.
« Je veux travailler avec vous » avait exprimé Stephan à la suite de leur premier échange en regardant Irène avec insistance.
Troublée, la jeune femme avait été flattée par cette remarque exprimée avec tant de sollicitation. Depuis l'éclosion de sa féminité, à l'âge de l'adolescence, Irène connaissait l'effet qu'elle pouvait exercer sur les hommes. Elle avait appris à vivre avec, sans en abuser, recherchant dans toutes ses rencontres avec le sexe masculin le subtil équilibre entre le plaisir de plaire et la posture qui lui permettait de maintenir l'autre suffisamment à distance pour ne pas avoir à contrarier ses avances. Irène était cependant

habitée depuis l'enfance par un sentiment profond d'insécurité et un manque de confiance en elle qu'elle savait habilement masquer dans ses relations avec les autres. Le travail analytique qu'elle avait entrepris pendant plusieurs années lui avait permis de lever le voile sur l'origine de ce sentiment en lien avec son parcours d'enfant d'immigrés siciliens et surtout à l'illettrisme de sa mère. Néanmoins, il ne l'en avait pas complètement délivré. Stephan avait certainement perçu la blessure qui secrètement fragilisait la jeune femme et qu'elle s'évertuait à cacher derrière sa beauté apparente. Là, dans le cabinet de Stephan, Irène avait pu s'imaginer tout naturellement que ce psychanalyste, dont elle ne savait finalement que peu de choses, avait été séduit par son esprit, sa vivacité intellectuelle que beaucoup en effet lui enviait.

Irène avait décidé de s'engager dans la formation proposée par Stéphan qui se déroulait à l'institut, tout à côté de son cabinet, dans l'environnement très prestigieux de la rue Esprit des Lois.

Irène s'intégra très vite dans le petit groupe de formation composé essentiellement de jeunes femmes. Arrivée récemment de Paris, elle avait quitté la capitale avec son mari et ses deux enfants pour s'installer en province où Pierre avait été muté. Les échanges avec ces nouveaux collègues féminins lui faisaient du bien et lui permettaient de tisser des relations nourrissantes autour du travail mais pas seulement. Une réelle complicité était née entre ces femmes. Au milieu de ce groupe, Stéphan rayonnait. A soixante deux ans, il demeurait encore très habile pour donner aux unes et aux autres ce à quoi chacune d'elles demeurait sensible : un éloge sur une coquetterie vestimentaire, une parole attentionnée, une remarque sur la grâce d'une silhouette et pour Irène, des compliments sur la qualité de son travail. Ces flatteries associées à son charisme parvenaient à faire oublier à ces femmes la laideur de ses traits. Stephan était doté en effet d'un visage ingrat déformé depuis quelques années par un début de ptosis sur la paupière gauche. Il connaissait cependant l'effet que produisait sur les femmes la réussite sociale d'un homme assortie d'une autorité de savoir et de pouvoir, et ce, quels que soient son physique et son âge.

« Tu devrais faire un mémoire. Tu en as les capacités et tu validerais ainsi ta formation » avait proposé Stephan à Irène. « Réfléchis à une thématique qui pourrait te convenir et reviens vers moi ».
Après beaucoup d'hésitations et de doutes, Irène avait finalement accepté la proposition. Elle ne s'était jamais autorisée à mettre par écrit un travail de recherche qu'elle avait démarré depuis plusieurs années sur le symbolisme des dessins d'enfants. Le sujet était complexe et Irène était novice dans la discipline enseignée. Elle entrevoyait cependant dans la proposition de Stephan l'opportunité qui s'offrait à elle d'accoucher de ce travail. Elle avait ainsi relevé le défi et remettait, neuf mois plus tard, entre les mains de son professeur un dossier de plus de deux cents pages. Stephan en tourna les feuillets nonchalamment, parcourant les lignes, faisant mine de s'y intéresser. Irène crut lire sur son visage de l'agacement et de la contrariété.
Durant ces derniers mois, la jeune femme avait mis toute son énergie au service de ce projet. Elle avait plongé dans l'écriture, sans retenue, avec passion. Sans bien s'en rendre compte, ce travail lui avait permis d'exorciser peu à peu tous ses vieux démons. Elle avait écrit avec frénésie comme s'il s'agissait pour elle, là sur le papier, de prendre une revanche sur la honte vécue par sa mère due à son illettrisme. Les mots s'étaient présentés à elle avec fluidité, libérant peu à peu la jeune femme de tout un pan de son histoire familiale.
Délivrée, elle attendait impatiemment maintenant l'avis de son professeur.
Depuis la restitution de son travail, Irène avait remarqué que Stephan était devenu plus insistant envers elle et s'autorisait à des allusions plus légères. A plusieurs reprises, lorsqu'ils s'étaient trouvés seuls, il lui avait proposé de l'accompagner à un séminaire le temps d'un week-end, l'avait invitée à un dîner. Plus Irène déclinait ces propositions, plus Stephan se montrait pressant.
« Je regarderai prochainement ton travail » lui glissait-il après chaque refus de la part d'Irène.
Une année s'était écoulée depuis qu'Irène avait remis son mémoire. Patiemment elle attendait l'évaluation de son professeur

repoussant avec diplomatie ses avances auxquelles elle se refusait à croire. Mais la longue attente avait finit par l'affecter. Elle souffrait de maux de ventre dont les crises pouvaient être extrêmement violentes. Irène avait consulté plusieurs médecins, réalisé des examens, tenté différents traitements, sans succès. Après toutes ces investigations, la vérité s'imposa à elle, avec force. La jeune femme souffrait de l'absence de considération accordée à son travail et du manque de respect de son professeur. Irène comprenait alors que l'interminable période d'attente après les efforts fournis pour rédiger son mémoire était responsable de son mal. Pour guérir de cette blessure, elle devait reprendre la plume, se remettre à l'écriture et trouver, seule, un moyen pour faire reconnaître son travail. C'était décidé, elle publierait.

Apaisée, Irène rangea l'ouvrage avec précaution sur l'étagère de la bibliothèque aux côtés des autres livres. Elle en était à son sixième essai. Elle était devenue un écrivain renommé dans les milieux de la psychanalyse.

Irène n'était jamais revenue rue Esprit des Lois et n'avait jamais revu Stephan. Une de ses anciennes collègues avec laquelle elle était restée amie lui avait appris que Stephan avait eu quelques années après son départ de graves problèmes de santé. Il souffrait d'une forme sévère de neuropathie optique invalidante et avait pratiquement perdu la vue.
Irène vivait à présent à Villeneuve-Lès-Avignon où elle et son mari avaient acheté une maison… chemin de la justice.

Les temps changent

Michèle BAYAR

1

À huit heures, la nouvelle défila sur les prompteurs et fut annoncée par les newsrooms du monde entier : les Anglais avaient voté pour le Brexit.
Hubert de Fontsec en fut effondré. Il était issu d'une famille de la noblesse occitane enrichie jadis en battant la monnaie sous Philippe le Bel et massacrée trois siècles plus tard, lors de la Jacquerie des Croquants.
Hubert avait reçu en héritage un cadeau empoisonné : une vigne invendable, située à flanc de colline sur la Côte Vermeille, en pays catalan. Séduit par la beauté des lieux, il avait quitté Toulouse et s'était établi vigneron. Il produisait un vin bio à tirer des larmes. Boudé par le public local habitué à d'autres saveurs, ce vin avait séduit la clientèle anglaise de la région et même au-delà. Hubert l'exportait depuis trois ans vers le Royaume-Uni. Dire sa petite entreprise prospère serait mentir. Il était un piètre gestionnaire et un acheteur épouvantable.
Ce jour-là, entre l'annonce du Brexit et la chute de la livre anglaise, en quelques heures deux grosses commandes furent annulées. En quelques jours, son compte courant vira au rouge, il était au bord de la faillite. Il devait agir.
Hubert de Fontsec avait rencontré sa secrétaire dans un Centre d'Aide au Travail, trois ans auparavant. Elle y enseignait la diction. Elle était douée pour la bureautique et comprenait vite ce que l'on attendait d'elle. Il l'avait embauchée à mi-temps. Son seul défaut était une légère difficulté d'élocution si elle était émue. Hubert lui signifia son licenciement avec la même politesse froide qu'il avait utilisée pour l'embaucher.
- Voyez les détails avec le comptable, Françoise, vous aurez les indemnités d'usage, ne vous inquiétez pas.
La secrétaire devint toute rouge.
- Mais… éc… éc…

- Il n'y a pas de mais, ma chère. Je n'ai pas les moyens de faire autrement, trancha Hubert. Si j'évite la faillite, ce sera miraculeux.
Il quitta la pièce et s'enferma dans son bureau. Françoise pleura des larmes de rage, puis elle se redressa et ouvrit son agenda personnel. Elle savait ce qu'elle avait à faire ! Il allait entendre parler d'elle et elle le contraindrait à l'écouter. Elle retrouva son sourire.

2

Le quinze août arriva. Hubert avait sombré dans la morosité. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il pouvait faire pour sauver son vignoble. Les factures, les charges et les taxes s'accumulaient sur son bureau. L'appel de son banquier, le lendemain, le surprit à peine. On lui fixait un rendez-vous. Il s'y rendit le cœur gelé malgré la canicule et frissonna dans l'espace climatisé. Les chiffres qu'on lui présenta étaient alarmants. Le licenciement de Françoise allait lui coûter plus cher qu'il ne l'imaginait.
- Si elle vous met aux Prud'hommes, précisa le banquier, elle peut avoir gain de cause.
Hubert hocha la tête. Il comprenait, mais il n'avait pas le choix.
- Je ne peux plus la payer, vous refusez de financer mon découvert : que faire ?
Le banquier répondit :
- Il y a quelques jours, un repreneur est venu nous voir. Vous pourriez céder la vigne et le commerce du vin bio. Nous avons fait une enquête sur cette jeune entreprise. Elle est solide et possède un actif largement suffisant pour acquérir votre vigne et le label sous lequel vous commercialisez votre vin.
Hubert en fut surpris.
- Je n'ai pas de label, les bouteilles portent mon nom sur l'étiquette !
- C'est ce que le repreneur veut vous acheter. L'autorisation d'utiliser votre nom. Réfléchissez-y. On vous proposera une place dans l'entreprise et des parts également. Si vous le souhaitez, nous serons vos intermédiaires.

Le banquier s'employa à le convaincre : vendre était une opportunité inattendue qui pouvait le sauver de la faillite. Et si l'affaire était bien négociée, il conserverait une partie de son bien sous forme de participation.
Hubert appela Françoise. Elle était capable de déceler un passage là où il ne voyait qu'un mur. Elle lui manquait… Le téléphone sonna jusqu'à passer sur messagerie, comme chaque fois qu'il l'appelait depuis qu'elle était partie.

3

Madame Canyellas entra dans l'immeuble, monta au premier étage et s'enferma chez elle. Petite fille de républicains espagnols arrivés en février 1939 parmi de nombreux ouvriers anarchosyndicalistes, fille d'enseignants adhérents à la CNT (Confédération Nationale du Travail), elle associait à cet héritage militant un esprit fantaisiste et créatif, ainsi qu'un réel talent pour les affaires. Chaque fin d'après-midi, elle sacrifiait à un rituel : se vêtir de rose de la tête aux pieds, recouvrir son visage d'un voile qui laissait apparaître ses yeux sans dévoiler ses traits, et porter des gants. C'était plus un jeu qu'autre chose. Tous ceux qui l'approchaient connaissaient sa double identité, mais personne ne la trahissait. Et pour cause : en début de soirée, Madame Canyellas devenait Rose, la voyante qui allumait une petite lumière dans l'esprit de ses clients. Qui se serait vanté auprès des sceptiques de la consulter ?
C'est en feuilletant l'Indépendant devant un café au sortir de la banque qu'Hubert de Fontsec apprit son existence. Il appela et demanda à être reçu en urgence. Il était plus de 21 heures lorsqu'il entra timidement dans son cabinet, un peu gêné de sa démarche. Elle le fit asseoir et il parla longuement de l'impasse dans laquelle il se trouvait. Elle hochait la tête pour l'encourager à continuer. Enfin, elle lui fit tirer quelques cartes et lui dévoila son avenir :
- Une femme puissante va vous aider… Elle est bien entourée. Elle vous veut du bien, mais...
- Mais ?
- Vous êtes fier.
- Est-ce que je dois vendre mon entreprise ?

- Cette femme est derrière la vente. Elle a le pouvoir de vous protéger de la faillite, mais…
- Mais ?
- … l'orgueil se dresse sur votre chemin. Si vous osez avancer et couper ses ronces, alors votre avenir sera heureux.
Puis elle lui fit signe que la consultation était terminée.

4

Hubert prit un nouveau rendez-vous avec sa banque et fut reçu par un conseiller en salle de réunion. Il apprit que le repreneur était une Scop, Société coopérative et participative relevant de l'Ess, l'Économie sociale et solidaire.
- Dans une Scop, il y a un dirigeant, comme dans n'importe quelle entreprise, mais celui-ci est élu par les salariés associés, précisa le banquier. Le partage du profit est équitable, sous forme de participation, d'intéressement ou de dividendes. Tenez ! Lisez ce document.
Hubert s'exécuta et trouva la formule intéressante. Plusieurs propositions chiffrées lui étaient faites, dont l'une proposait un poste.
- Souhaitez-vous en savoir plus ? S'enquit le banquier. Voici le projet commercial.
Le document indiquait qu'on conserverait la vinification bio en diversifiant les produits. Outre le vin, il était question de créer un apéritif médiéval, en relation avec les rois de Majorque, un hypocras sucré au miel et parfumé d'épices. La Scop se proposait également d'associer d'autres artisans bios et d'organiser un festival moyenâgeux au mois d'août, occasion pour les touristes de découvrir l'histoire de la Catalogne en dégustant des rissoles et des pâtés issus du terroir. Des clients à lui étaient associés, les Anglais avaient pris une part symbolique témoignant de leur désir de conserver le lien.
- Et quel serait mon rôle, si j'accepte ce poste ? demanda-t-il.
- La directrice de la Scop va vous le dire, répondit le banquier. Elle attend dans mon bureau. Je vais la chercher.
Lorsqu'il revint en sa compagnie, Hubert s'écria !

- Françoise !
- Eh ! Oui, c'est moi. Françoise le matin et Rose le soir ! Vous ne m'avez pas reconnue ? J'étais surprise de vous voir ! Et pour la Scop, je suis madame Canyellas. Monsieur de Fontsec, j'ai trouvé mieux que de vous trainer aux prud'hommes. Acceptez de signer, nous vous offrirons une belle participation et un poste de commercial. En trois ans à vos côtés, j'ai pris la mesure de votre valeur. Je vous formerai. Les temps changent… Nous serions tous heureux que vous intégriez l'équipe. Qu'en pensez-vous ?

Monsieur Donsk

Nadège DELECOURT

Monsieur Donsk est monochrome, en nuances monotones. Ses cheveux poivre et sel encadrent un visage au teint de cendre, de passer ses journées sous les néons de l'entrepôt où il travaille. Il s'y rend tous les matins, en costume gris clair quand le temps est printanier, en manteau gris foncé quand entre l'hiver. Dès qu'il arrive, il allume et son visage s'éclaire, de revoir les objets qui lui ont été confiés. Monsieur Donsk est *inventoriste* au bureau des objets trouvés. Il est chargé de consigner et de ranger les bijoux, les joujoux, mais en aucun cas les hiboux, sauf empaillés. Il renseigne, pour chaque article, une fiche détaillée, classée dans un des nombreux tiroirs des casiers métalliques alignés derrière son bureau. Le reste de la pièce est occupé par des étagères, débordant d'un panel éclectique à faire pâlir d'envie tout brocanteur émérite. Il organise, il optimise, et trouve toujours un endroit pour n'importe quelle chose, perdue diront les gens distraits, volée penseront les malotrus. Monsieur Donsk n'a jamais rien égaré. Parfois un quidam vient réclamer un porte-monnaie, une poupée, et même un jour un robinet. Monsieur Donsk prend toutes les précautions, et ne se sépare de l'objet qu'une fois le statut de propriétaire légitime avéré. Il ressent toujours un petit pincement au cœur. Mais professionnel, il sort la fiche du bien retrouvé, appose le coup de tampon rouge fatal « Rétrocédé le », date, fait signer et archive le papier dans l'armoire, dont les portes grippées grincent à chaque sollicitation.

Monsieur Donsk a très peur car il a été convoqué. Il quitte son sous-sol pour le huitième. Les particules de poussière dansant dans la lumière se font plus rares dans les étages élevés. Monsieur Donsk tousse, incommodé. Il malaxe une boule anti-stress qu'il a soustrait, momentanément, du rayon du mois de mars 1990. Il est introduit dans le bureau de la chargée des ressources humaines, créature au sourire blanc et bien trop franc. Monsieur Donsk plisse les yeux. « N'est-ce pas agréable de voir un peu la lumière du jour,

Monsieur Donsk ? » Monsieur Donsk préférerait qu'elle baisse le store. Il se contente de baisser le regard et d'examiner ses mains, moites. « Nous avons décidé d'informatiser le service et de vous envoyer, dès la semaine prochaine, en formation. » Monsieur Donsk ouvre de grands yeux aveuglés. « Finies les corvées de papier, mieux qu'un assistant, vous aurez un ORDINATEUR. Vous entrez dans la modernité !». Son royaume de fiches cartonnées s'écroule, deux décennies de travail remises en cause ; son utilité peut-être même, lui, que l'on flattait d'être la mémoire vivante du service, risque de se faire supplanter par une intelligence artificielle. Doit-il résister ? Se syndiquer ? Doit-il se résigner ? Sera-t-il à la hauteur ? Monsieur Donsk part en formation avec des pieds de plomb.
Il apprend pourtant à s'orienter, à l'aide d'une souris beige. Il tâtonne, peu à peu se perfectionne dans cette autre réalité, immatérielle et si concrète.

Monsieur Donsk est un *inventoriste* grisé. Depuis qu'il maîtrise le logiciel de gestion des bases de données, il crée des listes à entrées multiples, de multiples listes à entrées croisées. Il y a les indispensables, date de dépôt, lieu de la perte ou encore type d'article; Mais aussi de plus originales, en fonction de la couleur, de la première lettre, et même un inventaire d'objet unique. Il a commencé d'autres compilations : les choses les plus fréquemment réclamées, les moins souvent retrouvées. Monsieur Donsk s'est lancé dans la truculente *trucologie*. Il vient de publier, dans la revue des archivistes scientifiques, un article intitulé « Les objets abandonnés ont une histoire. »

Obsolète

Christophe MAMESSIER

Voilà exactement huit jours, quatre heures, cinquante-trois minutes et quelques secondes, Léon avait dû *laisser sa place*, pour reprendre les mots d'apaisement prononcés par la direction. Autrement dit, il avait été renvoyé.
Il avait résisté tout ce temps avant de finalement céder à une curiosité un peu malsaine. Tel l'amoureux éploré qui relit les mots d'amour échangés au commencement de sa passion, il avait voulu voir par lui-même la cause de son malheur. Il était sorti de chez lui sur un coup de tête, sans prévenir personne. La nuit était déjà bien avancée et le froid mordant se chargeait d'humidité, aussi prit-il une allure rapide. Il reprit ce chemin si familier qu'il avait arpenté deux fois par jour pendant tant d'années. Son renvoi n'était pas encore assez ancien pour que ça lui paraisse bizarre. Il avait plutôt l'impression de rendre visite à des collègues pendant une période de vacances.
Arrivé à l'entrée de son ancien lieu de travail, il n'eut aucun mal à se faire reconnaître du veilleur. Toutes ces années à partir tard, bien après le coucher du soleil, les avaient amenés à se côtoyer et ce dernier accepta gentiment de se laisser escorter dans sa ronde. Léon se dit que, manifestement, sa remplaçante travaillait aussi tard que lui, avant de se reprendre. Bien plus tard, en fait. Et sans pause, sans même avoir besoin de manger, ou de dormir. Elle, sa remplaçante, la machine.

Le licenciement avait touché tous ses collègues en trois vagues successives. On leur avait bien sûr certifié que tout serait mis en œuvre pour les aider à retrouver un emploi à la hauteur de leurs compétences. Cette phrase entendue des dizaines de fois résonnait toujours aussi faussement. On l'avait mis à la porte car il ne pouvait soutenir le rythme d'un robot. Même si la machine coûtait affreusement cher à l'achat, la somme des salaires et assurances qu'elle remplaçait était suffisamment élevée pour amortir rapidement une telle acquisition. Immobile, les mains dans les

poches, Léon la regardait luire dans la pénombre. Pour le moment au repos, elle attendait qu'on la sollicite dans une stature immuable, infiniment patiente. Il regarda ensuite ses mains, et s'interrogea. Quelle valeur avaient encore le savoir contenu dans ces doigts entraînés par d'innombrables répétitions ?
Le veilleur émit un raclement de gorge un peu grésillant, puis demanda:
«-Est-ce que tout va bien ? Incertain quant à la réponse, Léon laissa la question en suspens quelques instants puis ne put s'empêcher de répliquer.
- Je suppose, oui. Vois-tu, on nous avait prévenu. Des années à l'avance. On avait même vu la chose se produire ailleurs, mais on s'était toujours dit que cela ne nous arriverait jamais. Que le *facteur humain*, quoique cela veuille dire, prévaudrait. Aujourd'hui, c'est fini…»
Soudainement, une vive lumière éclaira l'emplacement du robot. Les portes de la salle s'ouvrirent, et Léon et son guide assistèrent à un ballet bien rythmé, dont chaque mesure était douloureusement familière aux yeux du visiteur nocturne. À travers la paroi vitrée, il observa les infirmiers disposer le brancard parallèlement à la table d'opération, soulever le patient puis le déposer rapidement, quoique sans heurt, sur celle-ci. Un peu hésitants, ils regardèrent la machine de l'autre côté de la table, avant de reculer de quelques pas. Pendant un instant rien ne se passa, puis une trame grillagée de lasers rougeoyants tomba du plafond. Elle courut le long de la forme immobile sur la table d'opération, semblant prendre ses mesures sous tous les angles. Lorsque les lasers s'éteignirent, la machine entra brusquement en action et les infirmiers reculèrent à nouveau d'un pas sans le vouloir. Trois longs bras s'étaient déployés autour de la base de la machine, paraissant immenses dans l'espace confiné de la salle d'opérations. Chacun d'eux était pourvu de plusieurs outils rétractiles qui sortaient uniquement lorsque la machine en avait besoin. Dès leur œuvre accomplie, ils se retrouvaient ensuite désinfectés dans un caisson hermétique situé à l'intérieur de la structure, prêts à servir dès que ce serait nécessaire. Sans hésiter un instant, les bras palpèrent, analysèrent,

tranchèrent puis refermèrent le ventre du patient. L'ensemble avait été rapide et précis.

Léon n'aurait su dire exactement de quelle intervention il s'agissait. Néanmoins, il était certain que sans être mortellement dangereuse, elle n'avait pas été triviale, loin de là. Bouche bée, il observa les infirmiers replacer le patient sur le brancard et repartir avec lui tandis que la machine se repliait sur elle-même. Les lumières s'éteignirent à nouveau et elle resta là, immobile, immuable. Le chirurgien au chômage s'éloigna de quelques pas puis s'assit sur une des chaises destinées aux visiteurs. À cette heure, seul un bruit confus et distant venait perturber l'obscurité silencieuse des couloirs.
«- Monsieur, vous semblez avoir besoin de soutien. Voulez-vous que j'alerte une infirmière ?
- Je...non, je vais bien. Simplement, lorsqu'on m'a annoncé qu'un robot allait me remplacer, j'imaginais une sorte d'androïde avec un faux visage et des mouvements saccadés. C'était presque ridicule, et j'étais sûr que cela ne pourrait pas durer. Bien sûr, on a tous entendu parler des chaînes de montage. On a tous été impressionné par les voitures autonomes et j'avais été intrigué par l'arrivée des avocats artificiels. Mais la chirurgie ! Tant de minutie, tant de conséquences en cas d'erreur ! Dis-moi, toi, tu sembles bien placé pour cela. Dis-moi qui aurait pu le croire ?
Le veilleur se tut un instant, puis :
- Désolé, je ne peux pas vous répondre.
- Non...après réflexion, je m'en doute. En tout cas, merci de m'avoir laissé t'accompagner. Je vais partir maintenant.
- Aucun problème. Je vais terminer ma ronde, au revoir.
- Au revoir.»

Léon se leva, sortit lentement de l'hôpital puis erra un moment, laissant la froidure de l'air revigorer ses sens. Ses pas le menèrent le long des quais de la Seine, et il regarda le monde nocturne tourner au ralentit, le regard perdu dans le scintillement miroitant des reflets des réverbères. Selon la cinquième réforme sur les retraites, il avait encore quarante-deux années de travail devant lui. Il était

encore jeune, avait une bonne réputation et des contacts. Il saurait trouver rapidement une autre place de chirurgien. Cependant, il ne pouvait s'empêcher de laisser la question tourner dans sa tête, encore et encore: pour combien de temps ? Et une autre encore: comment se mettre à l'abri d'une telle concurrence ? Quelles qualités ou compétences devait-il développer ? Le défi était de taille.

Pendant ce temps, le veilleur de l'hôpital tournait toujours, les faisceaux infrarouges de ses capteurs optiques balayant alternativement les deux côtés du couloir tandis que ses hélices de support vrombissaient sourdement pour le maintenir en l'air. Il avait émit une requête à son serveur sémantique, indiquant la question du visiteur à laquelle il n'avait pu apporter de réponse satisfaisante. Son rôle était de servir du mieux possible et il avait en conséquence faillit à sa tâche. Néanmoins, le serveur répondrait rapidement, comme toujours. La prochaine fois, il saurait.

Pensées secrètes d'une caissière

Anne-Marie RICHOU

Ca y est. Je commence à avoir des fourmis dans les jambes. C'est normal : je suis à mon poste depuis plus de quatre heures. Ils m'avaient promis une pause mais visiblement ils me l'ont sucrée, sûrement dû à l'affluence dans le magasin. Et bien sûr, je n'ai pas le droit de me plaindre. Je dois être contente d'avoir ce travail, qu'ils me disent. Il y en a beaucoup qui aimeraient être à ma place, qu'ils me disent encore.

Bon, aujourd'hui, du côté des clients, cela a été. Je ne suis pas tombée sur les mal embouchés et les râleurs des mauvais jours. Non, ils ont été plutôt sympas et polis. Il y en a même un ou deux qui m'ont fait des compliments. Ce sont des habitués. Ils commencent à me connaître et ne ratent jamais une occasion pour me dire un mot gentil. Cela me permet de supporter mon mal de dos et mes fourmis dans les jambes. Et puis, il y en a un qui m'a raconté une petite blague. Je la ressortirai à l'occasion, enfin si je ne l'ai pas oubliée d'ici là.

Donc, aujourd'hui les clients ont été plutôt cool. Il y a eu la petite vieille de l'après-midi. Elle m'émeut celle-là, avec son petit cabas et son joli visage en porcelaine tout ridé. Elle a acheté son petit morceau de viande et ses petits légumes, comme tous les jours. Et elle n'a pas oublié son yaourt à la vanille qu'elle préfère par-dessus tout. C'est elle qui me l'a dit un jour. Et c'est vrai que depuis j'ai remarqué qu'elle en achetait très souvent. Elle a déposé ses produits sur le tapis, presqu'en s'excusant de me faire travailler. Elle est bien de l'ancienne école, celle-là, avec ses scrupules car pour la nouvelle génération, cela ne va jamais assez vite. Et ils me regardent de haut, comme si j'étais leur bonniche. Donc, la petite vieille a rangé ses affaires dans son cabas et est repartie à petits pas, le dos courbé par les ans. Je l'ai regardée s'en aller, le cœur rempli d'émotion avant de me rendre compte que le client suivant attendait que j'enregistre ses articles. J'ai bafouillé un mot d'excuse

et ai repris mon travail, mais, bon, il ne devait pas être pressé parce qu'il ne m'a pas fait de reproche et m'a même souhaité une bonne journée. Comme quoi, tout le monde n'a pas un train à prendre à chaque fois qu'il fait ses courses.

Il y a une chose qui m'a fait de la peine tout à l'heure. Oui, cela m'a vraiment attristée. C'est la dame qui est si soignée d'habitude, si « classe ». Eh bien ! Elle s'est mise à boire. Je pense que son mari l'a quittée. Je l'ai entendue l'autre jour quand elle parlait au téléphone. Elle n'arrêtait pas de demander « pourquoi » et de pleurer à chaudes larmes. Et aujourd'hui elle est venue acheter 2 bouteilles de porto. Sans se cacher et dans une tenue remplie de taches, elle qui était si digne avant. Cela m'a brisé le cœur de la voir dans cet état-là. J'ai passé ses bouteilles devant le scanneur et l'ai vue repartir en les tenant dans ses bras. J'en avais la larme à l'œil.

J'ai eu aussi droit au tout nouveau papa qui est venu acheter des produits pour son bébé. Il est ressorti avec une quantité impressionnante de paquets de couches, de boites de lait, de biberons, de tétines. De quoi tenir un siège pendant plusieurs mois. Et il avait un air anxieux sur son visage. C'était facile de lire dans ses pensées. Il se demandait s'il n'avait rien oublié. Il a réussi à caser tous ses achats dans son caddie et a payé avec sa carte bleue. Quand je lui ai tendu son ticket, je lui ai souri, ma façon à moi d'apaiser ses craintes et de lui donner du courage. Je pense qu'il a compris parce qu'il m'a souri à son tour.

J'ai, quand même, eu droit aux cris d'une gamine qui voulait absolument prendre un paquet de bonbons qui lui était refusé. Elle a trépigné pendant quelques secondes, jusqu'à ce que sa mère rende les armes et cède à son caprice. Eh bien ! Si elle capitule aussi facilement, celle-là, elle n'a pas fini de subir les colères à répétition de sa fille. Tout ce que je demande, c'est que ce soit ailleurs que devant ma caisse.

Et, comme tous les jours, il y a eu le défilé incessant d'articles sur mon tapis. Dès fois, j'en rêve la nuit dans mon lit. J'en

cauchemarde plutôt. Je vois des milliers d'articles circuler devant moi que je dois scanner, encore et encore, de plus en plus vite, jusqu'à ce que je n'en puisse plus et que je me réveille en transpiration.

Aujourd'hui, aussi, j'ai eu l'explication d'une chose qui, depuis une semaine, me tracassait. Je n'y pensais pas sans arrêt mais c'est vrai que je trouvais ça quand même bizarre, pas très orthodoxe.

Il y a quelques jours, un monsieur d'un certain âge, d'une soixantaine d'années je dirais, que je n'avais jamais vu auparavant, est venu acheter une poupée. Juste ça. Il n'y avait rien d'autre dans son caddie. Cela m'a un peu surprise mais je n'ai pas cherché à comprendre. Je me suis dit que c'était pour sa fille ou plutôt sa petite fille, vu son âge. Il a payé sa poupée et s'en est allé sans dire un mot. Je l'ai trouvé un peu lugubre mais je ne me suis pas posée de questions. Si je devais me demander pourquoi les gens achètent leurs produits, je passerais mon temps à m'interroger et mon cerveau ne tiendrait pas le coup.

Donc il a acheté sa poupée et je n'ai plus pensé à lui, jusqu'au moment où il s'est présenté à nouveau devant ma caisse. Il s'est penché sur son caddie et en a sorti une poupée, identique à celle qu'il avait acheté l'avant veille. Autant la première fois, ça pouvait passer, mais là, j'ai trouvé ça vraiment bizarre. Pourquoi acheter deux poupées identiques à deux jours d'intervalle ? Qu'allait-il en faire ? Allait-il s'en servir pour attirer des petites filles innocentes et commettre des atrocités ? Le temps que je me pose toutes ces questions, j'avais mécaniquement passé la poupée devant le scanneur et, une fois avoir récupéré l'argent de son achat, avais regardé son propriétaire disparaître du magasin, sans trouver de raison pour le retenir. Mais quand le jour suivant il est revenu au supermarché et a acheté deux autres poupées, je ne suis pas restée sans rien faire. J'ai tout de suite concocté un plan. Quand il a voulu payer avec sa carte bleue, j'ai simulé un problème. Je me suis penchée sur l'appareil et ai retiré puis réintroduit la carte. J'en ai profité pour regarder le nom qui y était apposé. Dès qu'il est parti,

j'ai noté son nom sur une feuille de papier puis ai repris mon travail. Et quand j'ai eu ma pause, je me suis précipitée dans la salle de repos des employés où je suis tombée sur ma chef de groupe. Je lui ai raconté ce qui m'était arrivé, en lui faisant part de mes inquiétudes. Elle m'a écoutée avec attention et a recopié le nom de mon présumé pervers dans son carnet d'adresse. Elle m'a dit qu'elle allait faire son enquête et qu'elle me tiendrait au courant. J'ai repris mon travail, avec au fond de moi l'assurance que j'avais fait ce qu'il fallait faire.

Pendant les jours qui suivirent, j'interrogeais fréquemment ma supérieure sur l'avancée de ses recherches mais elle me répondait à chaque fois qu'elle n'avait rien de nouveau. La nouvelle m'accablait et je commençais à perdre espoir de connaître un jour le fin mot de l'histoire.

Et aujourd'hui tout s'est éclairé. J'ai revu mon prétendu satyre mais, ce coup-là, il était accompagné d'une petite fille. Mon cœur a fait un bond quand je les ai vus tous les deux et quand j'ai vu surtout qu'il y avait une autre poupée dans leur caddie. Affolée, je m'empressais de rechercher du regard ma supérieure quand tout à coup la petite fille s'est tournée vers moi et m'a dit d'une voix enthousiasmée :

« Eh ben ! Mon papy il est en train de me faire une collection de poupées en habits « flokoriques » de partout en France. Et il les coud lui-même, les habits. Et il m'a dit que j'aurais le droit de jouer avec elles quand je voudrais. Il est gentil mon papy ? »

Interloquée je l'ai regardée et lui ai répondu en bafouillant que j'étais d'accord avec elle. Puis j'ai pris la poupée dans ma main et l'ai passée devant le scanneur.

Poulet futé

Jacques BAUGÉ

Le bruit de l'atelier de découpe de volailles était intense. Au roulement lent et régulier des convoyeurs et au grincement des outils de coupe se surajoutait le cliquetis des crochets supportant les poulets. L'usine fonctionnait sans interruption du matin au soir, deux équipes d'une quinzaine de salariés s'y relayant dans la journée. Surtout des femmes, toutes vêtues de la même casaque blanche fermée au col. Le nettoyage des sols et des parois des salles était effectué chaque après-midi au Karcher, rendant l'atmosphère très humide. Pour raison d'hygiène, la température était maintenue basse en permanence. Pas plus de 4°C pour les « préparations de viandes et les viandes de volaille y compris le petit gibier », précisait un arrêté officiel...

Joël travaillait depuis l'âge de seize ans dans cet atelier comme découpeur de volailles. Les copains avaient modifié son prénom en un diminutif : Jo. Il était issu d'une famille nombreuse et - comme disent les sociologues - d'une classe sociale défavorisée. La scolarité de Jo, cinquième garçon de la fratrie, s'était arrêtée à la classe de troisième. Dans les années 80, le service militaire existait encore et les jeunes effectuaient dès 18 ans une courte période militaire dite de présélection : les « trois jours ». A cette occasion, chaque futur conscrit passait une batterie de tests psychotechniques destinés à repérer des compétences méconnues.

A la surprise de Jo lui-même, son bilan mit en évidence des potentialités intellectuelles très élevées. C'était une chance inespérée. Pourquoi refusa-t-il alors les diverses formations qui lui furent proposées ? Au képi de militaire de carrière, proposé par l'armée, Jo préféra conserver sa casquette élimée. S'il retourna à son poste aux Volailles de l'Ouest comme si rien ne s'était passé, cet épisode le motiva cependant pour approfondir en autodidacte son instruction.

Aux yeux du visiteur, le spectacle des ateliers faisait instinctivement penser à la scène d'un film muet à la Charlie Chaplin. Les gestes des ouvriers étaient mécaniques, les postures figées, les mouvements saccadés. Rien d'étonnant à ce que le médecin du village ait constaté une nette augmentation des rhumatismes chez ses clients campagnards costauds et durs au mal.

Une fois livrés à l'usine, pintades, coquelets et poulets étaient anesthésiés dans une première salle. Puis ils arrivaient, suspendus sur un convoyeur à crochets, dans l'atelier « désossage-découpage ». Chaque employé, debout devant la grande table, était vêtu d'une combinaison blanche. En quelques secondes, les découpeurs effectuaient le vidage des viscères, le déjointage des cuisses et la découpe des ailes. Le port d'un masque bleu et d'un calot-charlotte, imposé à tous les opérateurs, donnait à l'atelier un faux air de salle d'opération. Pas question de contrevenir aux normes d'hygiène !

Au contraire de tous ses collègues d'atelier, Jo n'aurait pour rien au monde voulu changer de poste. Il disait qu'en effectuant ce travail, il se mettait en pilotage automatique. Cela, ajoutait-il, lui permettait de réfléchir et d'être créatif dans d'autres domaines. Non, il ne rêvait pas, il inventait. C'est d'ailleurs pour cette raison que les copains l'avaient surnommé Jo Trouvetout, à l'instar de Géo Trouvetout, héros de dessin animé des années cinquante.

Inventer tout et n'importe quoi était une manie pour Jo. Il le faisait sans y penser, comme il respirait, le plus souvent en désossant un coquelet ou en découpant un poulet. C'est ainsi qu'il eut l'idée de nombreux objets originaux, articles utiles ou gadgets farfelus, toujours pour le plaisir de créer et sans arrière-pensée lucrative car leurs plans restaient en général dans son placard.

Si Jo, inventeur hors pair, n'avait pas la bosse du commerce et se désintéressait totalement de l'avenir de ses idées créatives, son frère Michel, expert-comptable, le conseilla efficacement. C'est lui qui l'incita à déposer systématiquement une demande de brevet.

L'une de ses inventions apporta au découpeur de volailles des retombées financières non négligeables. Jo avait un côté hédoniste et prenait plaisir à se cuisiner de bons petits plats au retour du travail. Un jour, venant de confectionner une tarte aux mirabelles, il prit conscience d'une difficulté que rencontre tout pâtissier amateur : l'utilisation d'un film étirable pour conserver les aliments dans un réfrigérateur. Les feuilles de cellophane sont conditionnées dans des rouleaux munis, pour la découpe, d'un fin rebord métallique dentelé. La difficulté consiste à découper la surface recherchée en tirant la feuille sans la déchirer ni la faire bouchonner. Jo inventa un système à usage domestique, permettant de découper exactement et sans outil thermique la surface de cellophane requise. Le nouveau procédé fut commercialisé par un holding américain et utilisé par une multitude de foyers. Les redevances perçues pour ce brevet se chiffrèrent bientôt en millions de dollars. Michel géra cette fortune avec beaucoup d'efficacité pour le compte de son frère et, au fil des années, Jo se retrouva immensément riche sans l'avoir voulu. Son mode de vie ne changea cependant pas et il continua vaille que vaille sa tâche de découpeur de poulets.

La crise économique changea la donne pour l'entreprise. La commercialisation des volailles fut rendue plus difficile par la concurrence des pays émergents, les commandes se raréfièrent et la production chuta. On envisagea une liquidation judiciaire et la fermeture de l'entreprise. Quarante emplois étaient en jeu. C'est alors que Jo et Michel se manifestèrent en proposant de racheter l'entreprise. L'acquisition de Volailles de l'Ouest par les deux frères fut vite entérinée.

Jo devint le PDG de la nouvelle société. Sa première décision fut de changer la raison sociale de l'entreprise qui fut nommée « Poulet futé » en référence au célèbre Bison Fûté de la sécurité routière. « Innovation et sécurité pour tous dans l'entreprise » : le slogan qu'il imagina était ambitieux, tout comme le nouveau mode de management qu'il projetait.

Le tandem des frères était complémentaire. Michel gérait les aspects administratifs et financiers et s'occupait des relations avec les clients. Jo le PDG consacrait, lui, toute son énergie inventive à améliorer les processus de production en utilisant sa parfaite connaissance des ateliers. Outre sa tache de direction, il continua, à la surprise de tous, à travailler quelques heures par semaine à son poste de découpe pour, disait-il, « ne pas s'éloigner du terrain ». A son initiative, une heure de discussion sur le travail fut organisée chaque semaine pour tout le personnel des ateliers. La première séance fut peu productive, les ouvriers étant peu habitués à discuter de leur labeur quotidien. Progressivement, les moins timides en vinrent à exprimer leur ressenti et leurs idées sur leurs postes. Des suggestions émergèrent pour améliorer les procédés de travail. Plusieurs furent mises en application dans les semaines qui suivirent.

Rapidement, l'établissement changea de visage : réorganisation de l'abattage des poulets, changements dans l'implantation des convoyeurs, modification des systèmes d'accroche des volailles, mécanisation des postes les plus contraignants, optimisation des voies d'accès aux ateliers, nouveaux packagings pour les expéditions. Ce n'était là que la partie la plus visible du changement car la gestion du personnel fut aussi complètement modifiée : instauration d'horaires individualisés selon la situation de chacun, prise en compte des suggestions des ouvriers, participation des salariés aux bénéfices… Le climat de l'entreprise changea totalement en quelques semaines. L'absentéisme diminua, de même que le nombre d'accidents du travail et de maladies professionnelles.

Managée par le tandem constitué par Jo Trouvetout et Michel, l'entreprise perdura et sa viabilité économique ne fut jamais remise en cause. Elle mérite toujours sa nouvelle dénomination : « Poulet… futé ! »

Quand je serai grande, je serai maîtresse.

Marie-Line DUCASSÉ

Lorsque Laure était enfant, il était une époque où la maîtresse était la plus jolie femme de la terre. L'enfant était subjuguée par la luminosité de la dame : un modèle d'élégance et de raffinement à la française. Elle était belle et les hommes se retournaient sur son passage. D'ailleurs, elle était restée rayonnante alors qu'elle avait quitté depuis longtemps le monde de l'enseignement. Elle avait pris sa retraite à une époque où la cessation progressive d'activité existait encore, lui laissant le temps de s'épanouir vers d'autres passions. Laure avait demandé à sa mère d'offrir un cadeau à cette première maîtresse que la fillette admirait. Elle avait, d'ailleurs, solennellement déclaré :

- On doit aimer sa maîtresse.

L'affirmation était sans appel, c'était une certitude pour la fillette qui découvrait le monde de l'écriture, le déchiffrage des mots, les affres de la conjugaison, les joies de l'écriture et surtout les plaisirs de la lecture en autonomie. L'école était un puits sans fin de découvertes et la maîtresse en était le chef d'orchestre qui, telle une fée, lui ouvrait les portes de l'immensité inépuisable du savoir.

Son image associée à celles de ses successeurs avait guidé les choix de Laure. Elle l'avait su très vite, c'était une évidence qu'elle aimait déclamer :

- Quand je serai grande, je serai maîtresse.

Cela amusait les adultes, mais elle passait son temps libre à jouer à la maîtresse.

Lorsqu'elle fut en âge de choisir un métier, après un master, en toute logique Laure passa le concours de professeur des écoles, après avoir essuyé un premier échec, puis un second elle persévéra et la troisième tentative fut la bonne. Elle avait demandé Toulouse, et dès la rentrée qui suivit sa réussite, elle se retrouva en zone d'éducation prioritaire avec une classe de CM2 composée de 35 galapiats, dans un quartier réputé pour sa chaude ambiance. C'est pourtant avec délices qu'elle aborda cette plongée dans l'inconnu, forte de ses souvenirs. C'était sans compter avec les jeunes écoliers

qui eux n'avaient pas l'intention de s'en laisser conter par une jeune maîtresse toute fraîche émoulue de l'ESPE. Tous les jours, ils inventaient de nouveaux stratagèmes pour la faire sortir de ses gonds. Comme tous les jours, cinq jours par semaine, la journée débute à 8 heures pour finir tard dans la nuit. La course marathon ne s'arrêtera que lorsqu'elle aura préparé la journée du lendemain et corrigé les évaluations du jour. Son salaire dépassant à peine le SMIC, elle comprit vite qu'il faudrait batailler. Les factures et le frigo à remplir se rappelèrent à elle sous l'impérieux besoin d'assumer enfin son quotidien. Certes des périodes de vacances régulières ponctuaient le rythme. Elle était exténuée quand arrivait l'objet de toutes les convoitises : les semaines de congés. Pour ses amis, elle menait une existence de rêve, presque toujours en vacances. Elle entretenait leurs croyances pour se rassurer. Elle voulait croire que c'était le fait de son inexpérience et qu'un jour maîtresse Laure serait, elle aussi la plus jolie des maîtresses pour une ribambelle de bambins qu'elle charmerait de tous les savoirs qu'elle brûlait de leur faire partager. Tous les jours, elle venait à l'école le sourire en parade et la boule au ventre. Parfois, elle avait l'impression d'en avoir amadoué un. La victoire était éphémère mais ce soir-là, elle rentrait chez elle un peu moins désespérée. Jamais elle n'avait imaginé que maîtresse était un combat de chaque minute. Elle se sentait démunie, le centre de formation ne l'avait pas préparée à affronter cette guérilla. Elle ne retrouvait plus ses souvenirs enchanteurs. Elle avait du mal à comprendre ce désintérêt pour l'école.

Alors qu'elle se demandait si elle n'allait pas abdiquer, elle demanda sa mutation au fin fond des départements ruraux, dans les petits villages aux classes uniques. Ce serait son ultime tentative avant d'abandonner ses rêves.

Face au mépris pour ces postes, elle eut la joie de voir sa demande acceptée. C'est donc avec inquiétude qu'elle chercha un logement pour la rentrée dans le petit village lomagnol dans lequel elle fut affectée à la rentrée de septembre. Elle n'était pas vraiment rassurée et se demandait comment elle serait acceptée dans ce territoire rural enclavé, au coeur de la Gascogne. Finis les embouteillages de la mégapole toulousaine, elle habitait désormais

à quelques minutes de l'école. Elle avait loué une grande maison à arcades avec un jardin, pour un loyer plus modeste que son minuscule studio toulousain qu'elle avait abandonné sans regret. Décidemment cette mutation lui réservait bien des surprises. Elle rencontra le maire du village qui se faisait une fierté de garder son école ouverte, avec à cette rentrée seize enfants de trois à onze ans. Le premier magistrat de ce petit village qui ne comptait pas plus d'une centaine d'âmes lui présenta un jeune ATSEM à peine plus âgé qu'elle. Le jeune homme assumait des fonctions les plus souvent féminines depuis plusieurs années. Elle devrait donc composer avec ce co-équipier inattendu, qui au demeurant ne la laissait pas indifférente.

Elle redoutait cependant le jour de la rentrée. Elle arriva comme à son habitude, par une belle journée de septembre, à 8 heures précises. Peu à peu, les enfants rejoignaient l'école, elle eut le temps de les accueillir individuellement avec les pâtisseries qu'elle avait confectionnées la veille. Son étonnement grandit face à l'attitude bienveillante des parents et au regard attentif et curieux des enfants qui composaient sa nouvelle classe. Forte de son expérience précédente, elle posa un cadre avec douceur et fermeté auprès de la quinzaine d'enfants présents qui composaient cette grande « famille ». La journée fut bien remplie : il y eut bien quelques pleurs et quelques disputes, mais rien de grave. Les enfants se connaissaient et l'école était leur seconde maison. Au fil de la journée, elle se sentit adoptée. Parfois d'ailleurs, ils lui expliquaient la vie du village : le chien de la voisine bruyant mais sans danger, les déambulations du vieux monsieur du coin de la rue, qui se perdait parfois dans la salle de classe. Et pour finir cette étonnante rentrée, Laure sentit monter une émotion inconnue lorsqu'elle entendit une petite fille, restée jusque-là sagement en retrait lui dire, avec un sourire épanoui :

- Tu es belle maîtresse, aujourd'hui.

Laure fut partagée entre le rire et les larmes. Elle sentit qu'elle renouait avec l'enfant qui avait fait d'elle une maîtresse.

Rédacteur entremetteur

Eric MALAQUIN

Je m'appelle Alain et je vis avec ma compagne Anne, juriste de profession et mère de notre fille Aude âgée de 9 ans. À l'origine j'étais journaliste, un pigiste indépendant pour la presse régionale, mais depuis quelque temps je travaille comme rédacteur pour des particuliers et des entreprises. Je gagne quelques sous en monnayant mes services sur des plateformes de rédaction sur le web. En écrivant j'existe et c'est ce qui compte pour moi, écrire est ma passion, je suis un amoureux inconditionnel des mots et de leur bon usage. J'aime rédiger des nouvelles et j'ai même commencé l'écriture d'un roman fantastique, l'œuvre de ma vie, une saga à la Tolkien. Autant dire qu'entre mes lectures et mes écrits j'ai peu de temps pour me consacrer à autre chose.

Ma façon d'aborder ce métier est particulière, je fonctionne par coups de cœur et je m'intéresse plus au sujet à traiter qu'au gain à en tirer. Je ne conçois pas écrire pour un sujet qui ne m'inspire pas, c'est mon seul luxe : choisir mes sujets. J'accumule dans un livre d'or les remerciements de mes clients, ils ne manquent pas de vanter mon style et mes qualités de rédacteur. J'écris des textes en tous genres, j'ai rédigé des biographies pour des célébrités, des billets pour des blogs, des guides et des infolettres mais j'ai une nette préférence pour les articles de voyages dans des pays exotiques, où je me téléporte virtuellement pour en faire profiter des lecteurs qui utilisent le même mode de transport. J'ai fait ce constat : la société se virtualise, plus besoin de valises pour se délocaliser, la vie se transpose sur petits écrans fumeux qui floutent le réel.

Un jour où ma compagne m'encourageait à alimenter notre compte en banque commun, je tombais sur une offre de collaboration destinée à un écrivain de talent, cette annonce sur le web tombait fort à propos et se présentait comme suit :

« Je cherche un écrivain de talent, à l'écriture enlevée et romanesque. Je suis disposé à bien rémunérer celui qui traduira avec style toutes les émotions que je ressens pour une femme qui me plait. Merci de m'envoyer un court exemple de lettre sentimentale, je sélectionnerai l'auteur en fonction de ce test. » Cordialement Arsène

À peine l'annonce lue, je me lançais dans la rédaction d'une déclaration d'amour en m'inspirant des élans enflammés de tragédies amoureuses shakespeariennes et cornéliennes. Sans toutefois en faire trop, il ne fallait pas tomber dans le pathos ou le grandiloquent et me disqualifier aux yeux d'Arsène par excès de zèle. Inspiré, je rédigeais la missive d'un trait et je lui envoyais cette première lettre d'amour et aussi de candidature sans même me relire, c'est dire si j'étais sûr de moi !

La réponse d'Arsène fut immédiate, j'étais sélectionné avec un juteux contrat de 300 euros pour la rédaction d'une lettre de deux pages au maximum. Dans une note jointe, mon généreux commanditaire donnait quelques informations et une description de la femme qu'il voulait séduire, il m'expliquait que la belle était mariée mais il savait qu'elle n'était pas insensible à son charme. Arsène, marié lui aussi, souhaitait déclarer sa flamme et obtenir un rendez-vous galant, en postscriptum il ajoutait ceci :

« Je double la rémunération si elle accepte ce rendez-vous. ».

J'avais déjà rédigé des lettres de motivation pour des candidats à des postes prestigieux ainsi que des dispositions testamentaires, des lettres de remerciements, de félicitations ou de condoléances mais une lettre d'amour avec un rendez-vous à la clé, ce n'était pas banal pour moi. Je prenais ma plus belle plume et m'investissais totalement dans la rédaction de cette déclaration passionnée. Je ne forçais pas mon imagination d'écrivain cultivée à la prose de Proust ou Flaubert et inspirée des souvenirs de l'adolescent romantique que j'étais, celui qui balançait des billets doux à toutes les jeunes filles dont il tombait amoureux. J'ai écrit dans un état de grâce, inspiré par une muse, dans un pur style rimbaldien à la fois

audacieux et génial. Après m'être relu, je trouvais la lettre d'amour parfaite et l'envoyais avec le sentiment du devoir accompli. La réponse rapide prit la forme d'un virement de 300 euros sur mon compte bancaire, je ne me fis pas d'illusion quant au bonus de 300 euros, imaginant que c'était un subterfuge d'Arsène pour me motiver à écrire la meilleure version possible de sa déclaration passionnée. Je me suis benoitement remis à l'ordinaire de mes articles anonymes qui alimentent blogs et sites en informations futiles pour lecteurs versatiles.

Après une semaine, un courriel m'informa d'un second virement de 300 euros, dans le même temps je reçus un message d'Arsène, honnête homme ! Il me demandait d'écrire presto un billet pour confirmer la rencontre avec sa dulcinée, amusé, je rédigeais illico cette confirmation de rendez-vous. J'étais touché par la confiance que me témoignait cet homme, me dévoilant l'heure et l'endroit de la rencontre tout en me payant d'avance. J'envoyais la confirmation du rendez-vous en respectant le style romanesque de la première lettre. Les choses auraient pu en rester là mais c'était sans compter sur ma curiosité d'écrivain : je voulais absolument savoir à quoi ressemblait ce couple illégitime. Après tout, j'étais concerné, n'était-ce pas de mon fait que cette relation adultère naissante ? J'étais bien l'artisan d'une rencontre coupable, l'initiateur d'une relation condamnée par les bourgeois et autres insignifiants. Heureusement que l'amour ne s'encombre pas des règles établies par la convenance ou il serait sinistrement ennuyeux. Je m'invitais donc au rendez-vous du lendemain en simple spectateur.

J'arrivais tôt pour repérer les lieux dans ce palace Parisien et choisir le meilleur endroit pour espionner la rencontre. Je me dirigeais vers l'immense bar, depuis le comptoir j'observais ce monde du faste, essayant de repérer le meilleur endroit où m'installer ensuite. Je voulais une bonne vision d'ensemble pour attendre l'arrivée du couple félon. Je choisis un fauteuil en cuir patiné, aux formes arrondies et me mis à feuilleter un magazine en scrutant toutes les allées et venues dans le hall d'entrée. J'ignorais

qu'un palace fut autant animé par le seul mouvement de clients et d'employés guindés et délicats, l'ambiance feutrée donnait à l'endroit son caractère sélect et discret. J'attribuais les traits d'Arsène à chaque intrusion masculine par l'entrée principale, tout comme j'épiais la réaction des rares femmes seules qui arrivaient et hésitaient avant de s'évanouir discrètement je ne sais où... Avec classe, une femme fit son entrée de belle manière, elle jeta un rapide coup d'œil et se dirigea, décidée, dans ma direction. Une grande femme élégante au corps avantageux moulé dans une somptueuse robe bleu ciel, coiffée d'une capeline blanche ornée d'un ruban noir et munie d'une voilette qui cachait le haut de son visage, l'inconnue masquait son regard derrière de larges lunettes de soleil noires. Pour ne pas paraître impertinent je détournais mon regard pour me replonger dans une revue insipide. Je sentis, plus que je ne vis, la belle inconnue s'installer dans un fauteuil en face du mien. N'osant la dévisager, je regardais, subrepticement par-dessous la revue que je tendais devant mon visage, je voyais des pieds chaussés d'escarpins à talons aiguilles et de longues jambes pudiquement croisées mais joliment galbées. Je tergiversais, pourquoi s'était-elle assise là alors qu'il y avait d'autres places libres aux environs ? Ennuyé, j'envisageais de changer d'emplacement quand elle s'adressa à moi tout en relevant sa voilette et en ôtant ses lunettes, ma surprise fut totale.

- Alain mon chéri, je savais que ta curiosité d'écrivain t'entrainerait jusqu'ici. Sais-tu que cela fait dix ans aujourd'hui que nous nous connaissons ? Comme tu es absorbé par ton travail de rédacteur, j'ai imaginé ce scénario d'une lettre de rendez-vous. Je voulais nous offrir une journée inoubliable pour fêter nos dix ans de vie commune : une journée qui s'achèverait ici dans une chambre de ce palace. Je voulais te surprendre comme tu sais le faire avec moi parfois, je crois, à en juger par ton air coi, que mon plan a parfaitement fonctionné. J'étais sûre que tu viendrais, je t'aime.

Dans un prestigieux palace, un couple fondu dans le décor s'embrasse tendrement sans se soucier du monde autour d'eux. Un couple anonyme vient d'inspirer une histoire à un romancier qui

les observait en prenant des notes depuis le comptoir, la vie est un livre sans fin.

Si nous étions tous des conques...

"Dans la vieillesse de vos parents, souvenez-vous de votre enfance."
Dominique ROLLAND

Suzanne

Elle, c'est Suzanne. Elle vivait à Paris.
Elle croit qu'ici, on ne l'aime pas parce qu'elle est parisienne, qu'elle met du bleu sur ses paupières et du rouge qui bave un peu sur les lèvres.
Elle est ici parce qu'à l'origine des temps, c'est là qu'elle est née.
Depuis, devenue parisienne elle sait bien que la campagne n'est pas tendre avec les traîtres qui la quitte.

Elle est ici parce que vivre seule est périlleux, qu'elle tombe souvent et qu'on n'a que deux cols du fémur. Elle a cassé les deux et elle est là.

Suzanne est malheureuse, il est temps pour elle de partir. Elle ne dit pas mourir mais partir. Ca fait moins peur.
Pourtant au début, elle allait bien. Elle avait une copine, celle de la chambre d'à côté, une exilée parisienne comme elle. Elles s'offraient des expressos. Fallait juste qu'on mette la capsule, qu'on allume l'appareil et qu'on pose les tasses sur la table. Ça tremble les vieilles mains.

Et puis, depuis quinze jours elle dépérit Suzanne.

Assise au bord du lit qu'elle refuse de quitter, j'attends.
Les minutes passent, j'attends.
Je relève la mèche blanche qui barre son regard. J'attends.

Et sa voix chevrotante perce le silence.

« Mon fils il vient jamais, il m'a téléphoné. Il a vendu mon appartement.

C’est pas grave, j'y suis plus.
Il a donné mes meubles à Emmaüs, il n'a rien gardé. C'est normal, à son âge, il a tout ce qu'il faut. »

Silence

« Il a jeté les albums photos parce que c'était rien que des vieilleries, il m'a dit. »

« C’était ma vie. Je suis une vieillerie. » « Je suis toute seule. »

Je suis restée, assise au bord du lit, j'ai passé le bout des doigts sous ses yeux. Mes doigts étaient mouillés.

Albert

Lui, c'est Albert C. Un homme sanguin.
On dirait un Michel Simon qui aurait une conjonctivite permanente.

Toujours énervé Monsieur C.

Quand il est calme, il prend ses cannes pour avancer sur une jambe. La prothèse lui fait mal, il ne la met plus depuis des années.

Quand il est en furie, il utilise le fauteuil roulant et il se déplace aussi vite qu'une Ferrari.

Faut se pousser.

Aujourd'hui, il postillonne et m'interpelle. S'agit de s'arrêter car il me prend en chasse et me coince contre le mur.

Il brandit son index et hurle sa colère.

« Moi Madame je suis été *trimpanné* mais je suis pas un idiot.

Z'avez vu le gouvernement ?
Z'avez vu que les pensions des vieux vont diminuer ?
Mais ils croivent quoi ces cons qui nous dirigent, qu'on est des riches ?
Déjà, c'est le fils qui paye le trop plein, faut encore qu'il paye en plus, et il va faire comment hein le fils ?
C'est pas comme casseur de caillou à la carrière qu'il va faire des heures en plus. C'est trop crevant.
L'a le même métier que moi.
La carrière, elle m'a coûté ma jambe et ma *trimpanation*, fracture du rocher, oui ma p'tite dame. Là, voyez ma tête avec le creux, touchez là, allez, touchez j'vous dis.

Moi, j'vous dis, je vais le saigner le président.
J'l'ai mon couteau dans la poche, je vais le saigner. »

La tirade s'essouffle, le calme semble revenir.

« Savez quoi ma p'tite dame, appelez le commandant de la gendarmerie de St S. Que son brigadier vienne me mettre en prison. Je réponds plus de rien, j'vais le saigner aussi sûr que je suis été *trimpanné*. »

Une vieille dame arrive dans le couloir. Elle passe dans mon dos et chuchote apeurée :
« Je peux y aller, c'est fini la guerre ? »

Monsieur C. essuie ses yeux larmoyants d'un revers de manche, m'ignore, roule son fauteuil devant l'écran de télévision.

C'est l'heure des infos.
Tous aux abris.…

Jean

On m'a assis dans le fauteuil.
Le fauteuil est contre le lit en fer.
Devant mes yeux, j'ai l'urinal.
Il est vert, l'urinal, assorti au verre à bec, celui dont je me sers pour ne pas renverser et ne pas baver.
J'ai frotté mes joues mal rasées et j'ai fermé les yeux.
Ainsi soit-il.

J'ai presque touché l'éternité mais ce n'est pas l'heure.
Alors j'attends.
On virevolte autour de moi.
On me parle fort comme à un enfant ou comme à un sourd.
J'entends bien, c'est vous qui ne m'entendez pas.
Moi, je ferme les yeux et j'écoute.
J'ai mal aux fesses malgré le coussin.
J'appuie sur les accoudoirs pour me soulever.
Je sens comme je suis faible.
Je crois aussi que j'ai peur.
Je ne dis rien.
Ainsi soit-il.

Les mains sur les genoux, posées sur ma chemise d'hôpital à petits points bleus, celle que je porte parce que c'est plus pratique pour prendre l'urinal, je regarde mes taches de vieillesse et les veines saillantes ou couraient, avant, un sang bouillonnant et vigoureux.
J'attends, comme un pot, un pot vide.
Je me sens assommé et endormi et j'attends.
Ainsi soit-il.

On va me transférer dans un autre service on me mettra ensuite en maison de repos. On me mettra après chez moi. Ou en maison de retraite.
J'aurais pu aller chez mon fils, j'en ai entendu parler.
Mais je ne dis rien.
Et je ferme les yeux.

Ainsi soit-il.

Je sais que j'arrive au bout de ma vie.
La journée s'écoule lentement et je pense à mes années, à mes enfants.
Je sais qu'on a souvent imaginé que j'étais dur et inflexible.
J'ai aussi été un enfant espiègle et joueur mais chacun a oublié, je suis un vieil homme qui pose problème.
On veut le mieux pour moi alors je ne dis rien et je ferme les yeux.

Quand on me lève, je perds l'équilibre.
L'équilibre de ma vie.
Alors, je tomberai et ne me relèverai plus.
J'ai parfois envie de dire, « fichez moi la paix », mais je me tais. Je les aime tous et je l'ai si peu dit.
Je voudrais être chez moi dans mon silence.
Je n'irai pas, j'ai compris.
Alors je ferme les yeux.
Ainsi soit-il.

Le médecin, le kiné, l'infirmière, les enfants, ma femme tout le monde me dit : « c'est pour ton bien » et personne ne me demande ce que je pense de mon bien.
Mon bien, c'est la paix et la prière.
Mon bien c'est la musique et le silence.
Mon bien c'est me reposer et qu'on me laisse choisir ma vie.
Mais je me tais et je ferme les yeux.

Ainsi soit-il.

Denise

Elle, c'est Denise. Très mince, à 86 ans, elle surveille sa ligne.
Coquette, elle aime les fanfreluches vaporeuses et les colliers. Son visage est creux, raviné et son regard est, comment dire, perçant, voilà, c'est ça, perçant et dur.

Elle a choisi, elle, de vivre ici.
« J'ai sept enfants moi, Madame. Six avec mon mari et le septième avec un autre que j'ai jamais rien dit et que ça fait pareil. Pas un ne vient me voir, pas un ! »

« C'est sûrement difficile, je comprends »

« Vous ne comprenez rien du tout, ils viennent pas parce qu'ils ont mieux à faire. Après tous les sacrifices que j'ai faits, voilà leur dévouement, ils ont eu tous une éducation correcte, fallait que ça tourne la maison avec les sept, alors ça marchait à la baguette et c'est pas une torgnole par ci par là qui leur faisait du mal. Non les gosses, c'est des ingrats, un point c'est tout. »

Elle reprend, poursuivant son tricot dans un cliquetis d'aiguilles rageur :
« Allumez la lampe, approchez mon pot d'eau et aussi donnez-moi mon châle »

Je suis agacée et lui réponds sourire en coin et de façon très civilisée :

« Vous savez, c'est bien aussi, avec un s'il vous plaît, parfois de demander les choses »

« S'il vous plait ? Pour quoi faire, vous êtes payée pour ça non ? »

Parfois certaines femmes devraient avaler les fanfreluches, des colliers et des bijoux pour être belles à l'intérieur.

Et c'est ainsi que le temps s'égrène, cordelette rude, râpeuse et parfois soyeuse que chacun tresse dans son existence.
Ecouter, entendre, comprendre, témoigner, aimer.
Et...construire des radeaux de bois flotté pour que la vieillesse ne soit pas un naufrage.
Pour que chacun, un jour, ait l'envie d'être une conque, le coquillage qui résonne, celui qui amplifie les infimes bruits des solitudes éparpillées.

Soudé à son poste de travail

Martine PEDINIELLI

José ferma la boite qui contenait son déjeuner et se mit en route vers l'atelier.
Le matin, c'était l'horaire de travail qu'il préférait. Certes, cela impliquait de se lever avant le jour, mais il avait à ce moment-là l'impression que le monde lui appartenait : des rues quasiment désertes, quelques commerçants qui le saluaient en remplissant leurs étals, le tabac du coin où il s'arrêterait prendre son premier café de la journée. Le patron l'interpellerait comme chaque matin : « Alors José, toujours fidèle au poste ? ».
Et comme chaque matin, José acquiescerait en souriant puis reprendrait son chemin vers l'usine. Son usine.
Les dernières années avaient été difficiles, de rachats en fermeture d'atelier, de délocalisation en plans sociaux (maintenant on disait Plan de Sauvegarde de l'Emploi…), de licenciements en départs volontaires, il avait vu nombre de ses collègues s'en aller au fil des mois.
Mais lui avait tenu bon, résisté aux diverses propositions qui lui avaient été faites, accepté sans broncher les baisses de salaire, les changements de poste et d'organisation. Et il était toujours là, ouvrant chaque matin l'atelier H50, où son père, lui aussi, avait travaillé.
Là encore, c'était un moment qu'il vivait chaque jour avec le même bonheur : le cadenas à ouvrir, les barres métalliques à soulever, la porte métallique à faire coulisser (elle grinçait d'ailleurs depuis la semaine dernière, il faudrait qu'il en parle au chef…), les disjoncteurs à allumer et qui emplissaient l'atelier d'une brume violette et tremblotante. Plus tard, cet éclairage fantomatique serait zébré des mille et un scintillements des arcs et des chalumeaux, et comme chaque jour, pour José, ce serait Noël.
Et il y avait l'odeur, cette odeur caractéristique que connaissent si bien les métallos, mélange de limaille, d'acétylène, de métal brûlé et de sueur. Son odeur.

José profita des quelques minutes qui lui restaient avant l'arrivée de ses collègues pour faire encore une fois le tour de son domaine, dans un silence qu'il comparait souvent à celui d'une église.
Puis la journée commença.
A la pause de 10 heures il s'éloigna pour boire son café sous un arbre proche du parking. Il avait connu ce parking aux grandes heures de l'entreprise, débordant de voitures et de vélos qui franchissaient à chaque prise de service les barrières que les gardiens ouvraient avec bonne humeur. Bon, après on avait remplacé les gardiens par des badges, mais c'était bien quand même de voir les barrières se lever puis se refermer sur son passage. On entrait alors dans le monde fermé de l'usine et de ses nombreux bureaux et ateliers, comme par un privilège qui aurait été octroyé.
Aujourd'hui… Il préféra ne pas penser à ce que le fonds de pension américain allait faire du site et reprit son chemin vers l'atelier. Il y avait tout vécu dans cet atelier, le meilleur et le pire.
L'évolution du métier, d'abord, qui n'avait pas été sans douleur pour ceux qui comme lui n'étaient pas allés au-delà de la 3° : s'adapter à l'automatisation et aux robots, comprendre les nouveaux procédés de soudure et de lecture des plans, régler son poste, appliquer les normes de sécurité et de qualité, participer aux groupes de travail « amélioration continue ».
Jusqu'alors, son travail, tant de fois répété, consistait à manier au mieux les outils et les matériaux, à anticiper les déformations causées par l'élévation de la température et à les maîtriser. Puis, il contrôlait son travail et savait en apprécier la qualité sans complaisance pour lui-même.
Il lui était arrivé de recommencer plusieurs fois une soudure dont l'aspect ou la couleur ne lui plaisait pas, et ses différents chefs en avaient toujours été contents.
Son poste était sans nul doute le plus propre de toute l'usine et il en était fier.
Bien sûr aujourd'hui, ce qui comptait c'était la rapidité d'exécution, la rentabilité des matériaux et des délais de fabrication sans cesse raccourcis. Il n'en aimait pas moins le travail bien fait, et profitait

de ce sentiment d'orgueil qu'il ressentait à chaque livraison parfaite.
Il aimait même le rituel qui lui faisait endosser chaque jour sa tenue de travail, lacer ses chaussures de sécurité, mettre son casque et ses gants, puis, après le réglage des appareils, baisser la visière transparente tel un chevalier abaissant le heaume de son armure.
L'ambiance de l'atelier aussi avait changé et José regrettait le temps où le partage et la convivialité des luttes n'empêchaient pas le travail bien fait. Le « chacun pour soi » semblait être devenu l'idéologie du moment et même s'il était un solitaire, quelques-uns de ses anciens collègues lui manquaient.
Lorsqu'il rentra chez lui, il s'arrêta en chemin pour acheter une bouteille de ce Gaillac doux qu'aimait beaucoup la femme d'Eddy chez qui il irait diner ce soir. Eddy avait succombé à une vilaine pneumonie peu de temps après sa retraite forcée, et l'on murmurait que si toutes les consignes de sécurité avaient été respectées, il aurait peut-être pu profiter un peu plus longtemps de son jardin.
Le père de José aussi était parti très vite mais à cette époque, l'amiante ne faisait pas de cadeau.
José avait donc pris l'habitude de rendre visite à la veuve d'Eddy une fois par mois, et ils ne manquaient pas d'évoquer « le bon vieux temps » : quelques grèves mémorables, dont Eddy était un des plus fervents animateurs, une formation 3D qui avait laissé les anciens dans un tel état de sidération qu'ils avaient fêté à grands coups de bière, dès la fin du stage, ce que le formateur avait appelé « la fracture numérique liée à l'âge ». Pour eux, la bière et les copains permettaient d'accéder bien plus facilement à une autre dimension !
La nouvelle gestion des stocks avait été aussi un grand moment de rigolade quand avec Eddy ils avaient interverti les cartons de couleur qui servaient au réapprovisionnement. Les Kanban, ils appelaient ça. Leurs collègues leur avaient fait comprendre que ce n'était pas drôle, que cela les gênait dans leur travail et surtout, qu'ils allaient faire diminuer la prime mensuelle de l'atelier. Les couleurs et les cartons avaient alors repris leur place, mais ils avaient quand même pris du bon temps.

Le lendemain, José se leva avec un étrange sentiment de malaise, comme un serrement de la poitrine qui l'empêchait de bien respirer. Il irait voir le médecin demain, pas question d'être malade en ce moment. Ils avaient reçu une grosse commande du Japon et ils devaient l'honorer dans les meilleurs délais avait dit le chef.
Il se rendit donc à l'usine, ouvrit l'atelier et enclencha l'éclairage. Rien ne se produisit. Il réessaya puis s'apprêtait à quitter le local technique lorsqu'un bruit effrayant le cloua sur place : le sol tremblait, des éclats de béton et de métal volaient au-dessus des établis, et le plafond commençait à s'effondrer. C'est quand il vit le mur du fond se rapprocher de son poste, que José réalisa que quelque chose de très grave était en train de se passer et se mit à courir en direction de la sortie.
Il ne comprit pas tout de suite ce qu'il vit : des énormes bulldozers, toutes griffes dehors, défonçaient les bâtiments, des véhicules de chantier armés de gyrophares circulaient en tous sens, des camions transportant d'énormes bennes de gravats sillonnaient le parking dont les arbres avaient été arrachés.
Un homme équipé d'un micro sur son casque se précipita vers lui en gesticulant et en criant des mots qu'il ne comprit pas, et déclencha une sirène qui finit de le rendre sourd. Comme au ralenti, José s'effondra.
« Mais qu'est-ce qu'il fait là ce type, hurlait le chef de chantier à son chef d'équipe. C'est quoi ce bordel ? Tu m'avais bien dit que c'était vide, que vous aviez bien vérifié qu'il n'y avait pas de squatters ou de clodos ? »
« Il n'y avait personne, chef, répondit le chef d'équipe abasourdi. Absolument personne. Je vous assure que depuis deux ans que l'usine est fermée, personne n'y a jamais remis les pieds !! »

T307

Jocelyn PEYRET

8h23 ou 8h28. Peut-être 8h34. Disons 8h30 pour donner une heure ronde. Mais ce n'est pas très important. Même si quelques minutes en plus ou en moins ça compte énormément.
Vers 8h30 donc, je pousse mon chariot, cherche mon vélo, remplis les sacoches, branche la batterie, enfourche la bête électrique et, droit sur mes quilles, je m'élance pour 8km500 en 4h et 305 étapes.
1 km 280 pour atteindre la première. Petit slalom entre les arbres qui longent les rues piétonnes dans lesquelles je pénètre d'un bond métallique, consécutif au passage d'un léger bateau, frontière entre le bitume et les pavés. Les liasses de courrier sursautent dans la sacoche, au-dessus de la roue avant. J'arrive en ville dans un boucan infernal quand mes freins grincent et couinent, alors que je m'apprête à m'éjecter du vélo et à saisir au bond les quelques lettres adressées au n°43 de cette première halte postale. Je béquille l'engin jaune et, d'un pas volontaire, je fonds sur les boîtes-aux-lettres disparates, encastrées dans un mur gris, sous une voute de crépi noirci de pollution.
38 secondes chrono avant de revenir vers mon cycle.
Je débéquille puis relance l'engin électrique d'une accélération sèche et de peu d'ampleur. À peine de quoi soulever la poussière des pavés qui crépitent de rire sous le pseudo démarrage en trombe.
Deuxième étape, quelques 225 cm plus loin. Le revêtement accueille sans une ride le brutal freinage simultané et hurlant des deux roues. D'un bras souple et d'une main agile, je me saisis des deux ou trois lettres, jamais plus pour le n°41, et les glisse dans la fente. Puis, sans préavis, la mèche encore au vent, j'enfonce l'accélérateur, évite deux piétons, un pot de fleurs, un parking à vélo et le n°39 qui m'accueillera, plus tard, pour une pause café-pain-au-chocolat.
Quelques tours de roue plus loin, je pile devant la pharmacie avant d'enchaîner restaurant, modélisme, coiffeur, appartements, maison de la presse, opticien. Après 11 mètres droit devant, s'ensuit une

litanie de magasins franchisés, du parfum aux sous vêtements affriolants. Puis je pousse la porte d'une agence immobilière avant celle d'un chocolatier où il m'arrive de déguster quelques spécialités, occasionnellement offertes, le temps de quelques échanges cordiaux. Moment de bonheur et de douceur avant les corniauds de prochaines étapes, comme la 50è, rugissante comme une mauvaise bourgeoise du haut de ses parures. Une étape sans parole. Une adresse d'où l'on repart, après un minimum d'arrêt, d'un vigoureux coup de pédale qu'accompagne une flatulence en guise de correspondance.
Il y a aussi la 310è qui vend du rêve aux précaires et autres intérimaires, ce qui semble lui procurer un sentiment de puissance qui l'inhibe de tout sourire ou sympathie faciale.
Sporadiquement, il y a ceux que l'on ne remarque pas, qui ne reçoivent jamais de courrier, qui n'existent pas face à ceux qui existent trop, réceptionnant chaque jour du vide par liasses entières.
Régulièrement, il y a les nouveaux habitants et le jour où l'on déflore leur boîte-aux-lettres d'une publicité avec capote plastique.
Quotidiennement, certains, par respect déplacé pour ma fonction, annoncent à la volée des *Bonjour facteur ! Du courrier pour moi ?* Avant d'enchaîner, plus que de besoin, le sempiternel couplet *Pas de courrier, pas de facture !*
Il y en a qui, fuyant le contact, changent de trottoirs ou en descendent lorsque j'arrive à tombeaux ouverts, jouant de la sonnette, dans une traînée d'étincelles tel un dragster, pied au plancher et dérapage contrôlé sur les pavés mouillés.
Par temps sec, je soulève leur poussière, la colporte de rue en rue, de palier en palier la distribue, la dissémine, la partage.
Au sein de mon royaume je suis le serf de mes sujets. Ces rues, ces porches sont miens, sont mes demeures. Je sais tout les concernant. Je suis le premier au courant de leurs aventures et débâcles de façades décrépies, qui s'effritent.
Entre deux coups de pédales, sans connotation sexuelle ni homophobie, j'aime glaner des conversations, des mots et des brèves de trottoir qui fusent à en griller la batterie électrique de mon cyclo-transporteur.

Et puis, ne nous voilons pas la face, il y a les mauvais jours, lorsque vous avez mal dormi, qu'il y a trop de courrier à distribuer pour les horaires impartis. Ou à cause de clients, qui perdent leur humanité, leur compréhension et ne songent qu'à leur boîte-aux-lettres sans plus aucune considération pour les autres travailleurs qui galèrent également.
Heureusement, si vous n'avez pas pris trop de retard, il sera possible de croiser la 59è qui vous émerveillera de son sourire, à vous enflammer les fantasmes ; la 121è vous accueillera toujours d'une réplique amicale et enjouée ; la 125è, vous déclarera sa flamme ou vous lancera son humour froid de déception postale ; le 186è vous offrira le café et une accolade de bienvenue tandis que le 257è vous attendra derrière sa fenêtre pour vous saluer et que le 286è vous donnera la pièce pour acheter à l'avance votre servitude.
Puis, requinqué par ces mouvements de sympathie, de simplicité cordiale, débéquiller, pousser le vélo surchargé, aidé d'une légère impulsion électrique, sur 3,6 mètres, béquiller à nouveau et, d'une vigoureuse poignée de main, attraper la liasse de courriers pour l'immeuble ; sortir le trousseau de clés, chercher le passe-partout, ouvrir la porte, la pousser, se ruer sur les objectifs, se concentrer avant de lancer, d'un adroit mouvement du poignet, les lettres dans leurs gueules affamées, dans le désordre des noms, regardant à peine ceux inscrits, les connaissant sur le bout des doigts ; mettre de côté les erreurs d'adressage, sortir, prendre le courrier du courtier d'assurance dont l'entrée jouxte celle de l'immeuble. Ouvrir sa porte et rentrer, dynamique et souriant, à la rencontre d'une nouvelle entité.
- Alors facteur, heureux ? me lance la secrétaire alors que le soleil pointe ses dards.
- Oui, mais du coup j'ai trop chaud. Ce matin il faisait plutôt frisquet. Il va falloir que je m'organise pour me changer en cours de tournée. Je pourrais peut-être accrocher une cabine à mon vélo.
- Ou vous changer ici ! coquine-t-elle sans arrière pensée.
- Ah, si vous me préparez un café !
La pause-café ! Tout un programme. C'est l'intermède de la tournée. Le moment où vous êtes maître à bord, habitué d'un établissement ou de plusieurs selon votre parcours.

Pour ma part un troquet, que je fréquentais avant de devenir facteur, le bien nommé *Pause-Café*, se trouve pour mon plus grand bonheur à peu près à mi-parcours. Chaque jour, un chronomètre s'enclenche dès mon départ du centre de tri. Selon l'heure du décollage, j'estime l'heure de la pause. En cours de distribution je recale mon décompte, sachant qu'à tel moment je dois être à tel endroit si je veux avoir le temps de boire ce café, et ne pas finir ma journée en explosant mon compteur. Déjà qu'il est des plus rares de finir à l'heure, il ne s'agirait pas que la bien-heureuse pause ne retarde encore plus mon retour à la maison.
Je regarde l'horloge du clocher Saint-Mathieu, estime mon arrivée au café et me transforme en un feu follet, qui bondit et virevolte entre enseignes commerciales et flâneurs traînant leurs guêtres et leurs êtres moribonds.
Je passe, disparaît et passe à nouveau.
Je très passe me direz-vous !
Je repasse, dis-je à certaines devantures de magasins encore fermés et dépourvues de l'indispensable réceptacle postal.
J'évolue dans un territoire délimité et restreint à quelques parallèles et perpendiculaires.
Je passe-partout. J'ouvre à la volée toutes les portes cochères, casher ou cachées. Je me faufile, file et, subtil, déroule le fil de la tournée. Chaque jour la même pelote, la tournée 307.
Six heures durant, six matinées par semaine, la tête dans la sacoche, passer à travers les gouttes des mécontents, de la météo et des petits chefs qui touchent à peine les pédales.
Puis s'en rentrer au dépôt, satisfait d'avoir accompli sa mission. Simple et efficace comme une lettre à la poste !

Tripalium

Christian BERGZOLL

Les robots, maintenant, ont des doigts, eux aussi. Que faisons-nous mieux qu'eux ?
Le spectacle des mains humaines agitées dans le vide pour dire oui, non, fais silence, donne moi la parole : une bonne idée ? Télégénique, mais l'audimat, l'exigence du sensationnel, différente chaque nuit... Caméras et micros sont moins nombreux, ce soir.

Il veut son quart d'heure de gloire, lui aussi ? Bruno pourrait travailler pour lui-même, auto-entrepreneur, artisan. Sans patron, sans employé, juste pour son plaisir et son porte-monnaie. Juste un électron libre dans la grande chimie individualiste de la société en surchauffe. Juste un opportuniste profitant des failles, des porosités du système grippé. Juste un termite ravageant lentement les cloisonnements de la civilisation à bout de souffle. Comme tant de sa génération... Bruno, pour l'instant...

« (...) Comme mon grand-père, j'ai fait des pieds et des mains pour être normal. Il m'a aidé pour me trouver mon premier stage.
A la découverte du monde du travail, je suis sorti ponctuellement du collège, je me suis affublé d'un gilet orange et j'ai mis mes pas dans ceux d'un chef d'équipe : un agent de maîtrise, entre le marteau de l'encadrement et l'enclume de l'exécution.

Mes paumes se sont parées d'ampoules et mes talons aussi : j'ai parcouru des kilomètres sur le ballast, dans des chaussures de sécurité trop neuves pour que je les assouplisse, j'ai découvert qu'une ligne de chemin de fer, c'est comme une plaie dans la nature qui cherche à se refermer, les talus de broussailles déferlent en ronces, en jeunes pousses d'arbres indociles, les roches gélives des falaises et les parois boulantes mitraillent, et l'eau taraude, sape, ravine, il faut sans cesse signaler l'obstacle potentiel, aller, venir, sans cesse, pour prévenir. Car on avive sans cesse cette blessure marquée par le double ruban des rails et son support de traverses :

jadis, mon grand-père, dans son carnet noir, notait, et son équipe intervenait vite pour maintenir parfaite la géométrie de la voie et l'environnement inoffensif, c'était de la surqualité, ont décidé des bureaucrates qui gèrent l'intérêt des clients à travers les lunettes noires du bilan comptable.

Moi, pendant mon stage, j'ai vu les membres de l'équipe revêtir les blouses blanches, pousser les trompes sonores à grande puissance, de bons ruraux, tous quinquagénaires, tous avec une conception de haut niveau du service public : ils annonçaient les trains pour une volée d'étrangers à qui l'on sous-traite maintenant l'entretien du chemin de fer.
De bons Français ? Des dinosaures qui ne seront pas remplacés et qui ruminent leur rancœur en critiquant chaque hésitation de ces mercenaires qui bâclent le travail, ce travail qu'eux, les vieux, titulaires, héritiers, détenteurs du savoir-faire, n'ont plus le droit de faire.

Pour moi, le français reste compliqué, perfide, cruel, il glisse sa langue flamboyante entre les sens propre et figuré, il éclaire le non-sens de la vie, révèle la valeur du néant qui précède la naissance et suit la mort : je suis conscient d'être un insecte qui se brûle aux milliers de mots nécessaires pour préserver le lien social, à l'oral, à l'écrit.
Par exemple, une forme verbale impérative -travaille !- sonne à l'oreille comme un substantif -travail-: avec deux L, elle harcelait mes oreilles quand je ne tenais pas assis sur les bancs scolaires.
Finissant par un cri de douleur, aïe, ce son, sans e, sans eux, exigeait que je m'insère, que je participe, que j'adhère, que je m'épanouisse, que je m'accomplisse. Travaille, travail, féminin, masculin, parité ? Non, juste une ruse de cette langue de juristes pour que je prenne racine, prospère et prolifère. C'est génétique ? Atavique ? Formaté par l'éducation ?
On attache les canassons pour les ferrer, on appelle ça « travail », mais l'on mange les chevaux. A la vapeur parfois, dans les automobiles. Celle, pneus lisses, qui s'est fracassée dans la vitrine

du boucher, n'a jamais ramené mon père : il était trop saoul pour revenir du travail.
On écarte les jambes, le col est effacé, les contractions s'intensifient, on appelle ça « travail ». S'il se passe mal, on fend la paroi du ventre : moi, je suis né comme ça, d'un mauvais travail.

Malgré le ministère qui lui est consacré, il y a toujours une idée de violence, de soumission, dans ce mot, depuis la racine étymologique jusqu'à ce cadre moderne qui se consume de l'intérieur.
Pour faire semblant de comprendre, pour être à la mode de la pensée dominante outre-Atlantique, on colle une étiquette « burn-out », dans son dossier qu'on classe, au moment de la réforme, de la retraite ou du suicide, les trois variantes de l'élimination professionnelle légale d'un individu en mauvaise santé mentale. Je ne me suis jamais enflammé pour le travail, j'ai juste, par opportunisme, occupé des postes vacants.
On prétend qu'il est le seul vrai ciment de nos sociétés : selon le point de vue, tu donnes du temps de vie, en échange, on te rémunère pour que tu vives, c'est un droit. Ou tu produis, pendant le temps de vie que tu dois à la société, c'est un devoir.
Le contrat n'est formulé ni en terme de droits, ni en terme de devoirs. Précaire, fragile, il s'appuie sur un code en France. Partout, il déplace des milliards d'humains, migrations quotidiennes dans les fourmilières urbaines, migrations au long cours depuis les champs de batailles jusqu'aux banlieues. (...) »

Bruno parle depuis treize minutes, il nuit debout. Il nuit à la manifestation de la colère, à la désignation des coupables, à la recherche d'un objectif particulier, à l'atteinte de l'objectif global : concevoir une nouvelle civilisation, sur d'autres fondamentaux que les relations animales de pouvoirs, de dépendances.

Il parle, ils sont tous fascinés : étudiante, stagiaire de start-up, retraitée maoïste, intermittente, chômeur... Je peux mettre une étiquette, SMIC, RSA, RMI, allocation de fin de droits, sur presque chacun des permanents de ce créneau horaire. Jusqu'à Bruno,

j'étais certain que nous représentions le présent et l'espoir du futur, mais là...

Aucune action ne sortira de ce verbiage nocturne, de cette fête du rien dont je suis un metteur en scène reconnu. Le regard des auditeurs, les étoiles dans les yeux attentifs : juste le reflet des réverbères, dans le voile de larmes qu'a suscité la dissipation des lacrymogènes. Oui, même l'ego de Bruno s'en remettra, dans l'anonymat, le retour à la norme.

Ils sont où, ceux qui bâtissent les murs, raccordent les canalisations des fluides qui nous réchauffent, nous rincent et nous éclairent ? Ils sont où ceux qui épandent les pesticides, ceux qui distillent, chaptalisent, ceux qui traient électriquement, ceux qui stérilisent, pasteurisent, sucrent, salent, emballent et vendent la malbouffe distribuée même sur nos stands ? Ils sont où ceux qui ramassent le coton, tissent les fibres, découpent les toiles, cousent les étiquettes mensongères imprimées dans notre langue et nos vêtements. Et les salariés rivés aux écrans ? La majorité ?
Ceux qui travaillent et se taisent, ceux que l'on voudrait en première ligne pour tout détruire et tout reconstruire... Ils dorment, quand nous sommes debout ?

Nos domiciles, notre confort : ce que nous retrouvons quand « Nuit debout » devient... « Va te coucher »... Notre strapontin social : ce qui nous reste, quand on se réveille avec la gueule de bois, avec la migraine du marginalisé qui n'arrive à briser ni les plafonds de verre, ni les pyramides hiérarchiques, ni les forteresses syndicales. Notre individu translucide, en bas de l'échelle, qui rate toujours l'ascenseur social ou le coup de piston...

Bruno, mon petit-fils... Je n'ai pas entendu la fin.
Je ne sais pas si je verrai le début du changement. Je suis de moins en moins certain de comprendre comment l'impulser : modifier le monde, le sauver de l'humanité, c'est un vrai travail. Un travail collectif. Et je n'ai pas encore trouvé le prophète ou le dictateur, capable de fédérer ce collectif. Tant mieux ?

Un boulot d'enfer

Sandrine WARONSKI

J'ai toujours rêvé de faire ça. Toute petite déjà, je maquillais mes poupées. Maman me prêtait ses fards à paupières, son blush, ses rouges à lèvres. Un vrai paradis pour la gamine effacée que j'étais. Ma jeune créativité exprimait tous ses sens. J'adorais les habiller de jolies robes et les rendre toute pimpantes d'un simple coup de pinceau. Ainsi, lorsqu'il a été question d'orientation professionnelle, le choix a été facile.

Week-end laborieux. Je suis tout de même allée bosser. Pour faire comme si tout était normal. Puis, on compte sur moi ici. J'ai un planning chargé aujourd'hui. Depuis quelques temps, je dois bien avouer que le rythme est effréné. Ils ont viré Jean-Paul, il y a deux mois. Il n'est toujours pas remplacé alors c'est bibi qui trinque. Enfin, j'aime mon boulot mais je dois bien reconnaître que je commence sérieusement à pâtir de ces horaires à rallonge. Puis avec ce qui vient d'arriver, ça ne va pas s'arranger. J'ondoie à fleur de peau les amis et vous connaissez l'adage : « La vie n'est pas un long fleuve tranquille » ! Je peux vous dire que je baigne dans un étang bien limoneux en ce moment.

Madame Leroy vient juste d'arriver. Je dois encore terminer le maquillage d'une cliente avant de la chouchouter. Elle a un joli teint de porcelaine. Une chevelure auburn tombe en cascade sur ses frêles épaules. Je verrais bien des joues de pêche, un regard chocolat au lait puis la bouche marron glacé pour un fini impeccable. Et oui, je suis une incorrigible gourmande. Même dans mon métier, je sème un vent de friandise. Oh vous savez, ça fait du bien de temps en temps. J'ai une passion sans borne pour mon job mais faut bien admettre que certains jours sont plus ardus que d'autres. Et aujourd'hui franchement, j'aurais sans doute mieux fait de rester chez moi au lieu de m'entêter à musarder ici. Je sens que la journée va être longue. Bon, on y retourne !

Du mascara noir de jais. Ça vous illumine un regard en moins de deux. Elle est si belle cette femme. Son petit tailleur caramel est du plus bel effet. Elle va tous les éblouir avec ce teint éclatant. Oups, je m'emporte un peu là ! Que voulez-vous, j'ai le métier dans le sang. A chaque coup de pinceau, le rendu m'enflamme. Ça fait merveille, c'est pour ça que mon esprit bondit à hauteur de ma satisfaction. La plupart du temps, la clientèle arrive en affichant un air tristounet. Sous l'effet d'onguents et de ma palette de couleurs, l'œil se fait vif et la peau de velours. Oh, elle est top comme ça Madame Leroy. Franchement, j'ai encore accompli du bel ouvrage. Par contre, vous verriez ma tête. J'aurais bien besoin d'un bon ravalement de façade. J'ai versé des litres de larmes hier. Autant vous dire que je suis aussi fripée que du lin passé à l'essorage puissance maximum. On parle des poches sous les yeux ou bien ? Le tableau me paraît déjà assez éloquent comme ça. Je vais vous épargner cette aquarelle désenchantée. Le temps n'est déjà pas au beau fixe alors inutile d'en rajouter.

Déjà midi, il pleut des cordes. Je vais tout de même aller chercher un sandwich, histoire de garder mes neurones à la surface de l'eau. Je n'ai vraiment pas faim mais j'ai déjà sauté le petit-déjeuner alors pas question de faire l'impasse. Manquerait plus qu'on me ramasse à la petite cuillère, j'aurais tout gagné. Puis faut bien dire que la matinée était éprouvante. Je n'ai pas cessé de penser à elle. Pas facile de se concentrer sur son boulot alors que votre esprit voyage tel un boomerang percutant. J'en viens à me demander si je vais y retourner. Quand je songe à tout ce que j'ai à faire cette après-midi, la question reste ouverte. Quelle nouille, ce serait malin tiens de prendre la poudre d'escampette. On me remercierait sans ménagement malgré les services rendus. Les bons sentiments, ça marche pour la clientèle. Les employés ont juste le droit de filer doux sans trop rechigner à la tâche. Encore heureux que j'adore mon métier. Plus qu'un gagne-pain, c'est une véritable profession de foi. Lorsque je rentre chez moi chaque soir, je ressens ce profond sentiment d'accomplissement et ça, ça n'a pas de prix, croyez-moi ! En revanche, les dernières semaines deviennent de plus en plus lourdes à porter. Je n'avais pas signé pour un travail à

la chaîne. C'est malheureusement ainsi que ça se passe. Une forme d'abattage qui finit par vous démotiver. Je ne pensais pas dire ça un jour mais j'appréhende beaucoup les temps à venir.

Quelle idée, il a eu ce con aussi d'aller piquer une bague à Madame Laplace. C'est pas l'éthique qui l'étouffe, lui ! Ça s'fait pas sérieux de dépouiller les clientes. Du coup, il a été viré manu militari. Ils n'ont même pas pris un stagiaire pour pallier au manque. Pensez-vous, ç'eut été bien trop évident. Pas question de tomber dans la facilité. Non, non, il est bien plus amusant de laisser trimer deux employés au cœur d'or plutôt que de débourser quelques maigres euros pour les seconder. J'ai oublié de vous parler de Gérard au fait. Il est en arrêt maladie depuis deux semaines. Nous ne sommes plus que deux pour tenir la maison, ça ne fait pas bien lourd tout ça, faut bien l'avouer. Je suis du genre endurant mais c'est comme tout dans la vie. Y'a des limites. Franchement, il ne faudrait pas que la situation perdure. Avec ce qui vient de me tomber sur la tête, je ne crois pas que je tiendrai le cap bien longtemps.

Maman est morte hier. Là par contre, je ne vais pas m'y coller. Pas l'envie. Pas la force. J'aurais pu magnifier son teint diaphane pourtant et l'habiller en princesse comme je le faisais avec mes poupées. Bah oui, la mise en valeur, ça me connaît. Je suis thanatopractrice.

A.V.S.

Laure BRUSA

1er prix du concours 2006

J'en ai plein les … tu me fais ... Espèce de …
Je suis accueillie par une bordée d'injures. Il est furieux. Ça va barder.
« Tu es encore en retard, c'est toujours la même chose » et les injures reprennent.
Il a soixante ans, les cheveux et la barbe gris et crasseux, ses mains tremblent et il m'insulte.
Ses deux chiens arrivent en remuant la queue, ils me font des fêtes, ça le rend encore plus furieux.
J'essaie de me justifier : " j'ai traversé la ville, et j'ai pris tous les feux rouges, et puis il y avait pas de place pour me garer, j'ai tourné un bon moment".
« Je m'en fous, tu as qu'à partir avant ».
« Je peux pas ! Oh et puis y en a assez, si vous arrêtez pas de m'insulter je m'en vais ».
« Non, non, c'est moi qui pars ».
Le voilà parti en râlant. Il me laisse seule dans un appartement dans un état lamentable.
Les chiens n'ont pas de place pour se coucher par terre.
Huit chaises sous une table à six places, trois frigos dont un seul fonctionne, un vélo, il n'a qu'une roue, des fauteuils bancals, des armoires.
Le lit est le seul espace libre pour les chiens. Ils s'y couchent, s'y roulent, s'y vautrent avec délice, …
La table est couverte de papiers, de verres sales, de cendriers pleins.
Je commence à ranger. Des chaussettes trempent dans un seau, l'eau est noire.
Ça fait une semaine que je suis pas venue, le parterre, dont la couleur d'origine est beige clair, est maintenant gris foncé, la

cendre de cigarette s'y est incrustée ; les murs , les meubles sont jaunes, la nicotine s'y est collée.
Une montagne de vaisselle collante, des casseroles brûlées, seule la douche est impeccable…juste un peu de poussière…
La porte s'ouvre, il revient. Dans une main un plant de pensées, dans l'autre un sachet.
« C'est pour toi »
Je feins la surprise, c'est un rituel, ses colères ne durent pas et il se fait pardonner.
Le plant de pensées, il l'a certainement fauché dans un jardin public, le croissant, il l'a acheté avec le peu de monnaie qu'il avait au fond de sa poche.
Tout rentre dans l'ordre, les chiens dorment sur le lit, lui il fume et il boit son vin rouge, moi, je monte un aïoli.
« Mets un peu plus d'aïl ». Il y en a quatre gousses. « C'est pas assez ».
La cigarette et l'alcool lui ont brûlé la bouche, il trouve tout fade et ne mange que des aliments épicés, salés, poivrés.
Le roquefort n'est pas assez fort, le piment pas assez pimenté.
Il me montre la dernière lettre qu'il a écrite à Mitterand.
Le style est vif, l'écriture belle bien qu'un peu tremblante, pas une faute de français, pas une faute d'orthographe.
Quand on sait qu'il a fait le routard pendant des années, travaillé par ci par là pour gagner de quoi manger : vendanges, maïs, cerises, asperges. Quand l'hiver approchait, il se couchait dans un fossé en espérant que les gendarmes ou les pompiers le trouveraient ce qui forcément arrivait, et lui permettait de passer l'hiver au chaud dans un hôpital psychiatrique…
Comment se douter que cet homme usé, aigri, malade a été journaliste, qu'il a écrit des articles dans les plus grands journaux parisiens et qu'il était reconnu par toute sa profession.
Un jour il a tout laissé tomber et il est parti sur les routes.
Je sais tout de sa vie sauf la raison de la cassure…
Ce matin il ne crie pas, il est bougon, je m'inquiète.
« Je suis pas bien, je dois avoir de la fièvre, je vais prendre ma température ».

Sitôt dit, sitôt fait, il baisse son caleçon, et le thermomètre entre les fesses il déambule autour de la table. Ébahie, mon balai à la main je le regarde faire.
« Vous seriez mieux allongé sous les couvertures si vous avez de la fièvre ».
« Non, non, quand je m'allonge c'est pire ».
Il faut dire que ce matin je suis venue plus tôt que d'habitude, et que les vapeurs de l'alcool ne se sont pas toutes évaporées…
J'étais en vacances quand ma remplaçante l'a trouvé inanimé sur son lit. Il est mort à l'hôpital tout seul, d'une cirrhose du foie. Ça fait dix ans.
Je pense encore à lui.
Et aussi à elle, qui l'a remplacé.
A cette odeur de pain grillé et de lait chaud.
Elle qui me reçoit le matin avec son bon sourire, ses rides creusées par le soleil et l'air de la campagne.
Petite maison coquette, propre comme un sou neuf. Je râle car c'est trop propre, elle a fait son ménage dans la nuit parce qu'elle ne dort pas.
Alors on fait les cuivres, on papote, on fait le tour du jardin ou du poulailler, et je reviens toujours avec deux tomates, ou six œufs, un bouquet de fleurs.
Et on rit, de tout et de rien, je lui raconte mes formations, mes réunions, mes lectures.
Elle me raconte son enfance, sa jeunesse, son mari et la maison qu'ils ont construite de leurs mains.
On a les mêmes goûts, la campagne, la nature, les champignons, la lecture.
L'après-midi, quatorze heures « vite, vite, dépêchez-vous, ça commence ».
Encore un rituel, celui des « Feux de l'amour ».
Je voudrais commencer à faire un peu de ménage, un peu de poussière dans la chambre pendant qu'elle regarde son feuilleton.
« Vous faites trop de bruit, et puis je l'ai fait, asseyez-vous ».
C'est un ordre. Alors je m'assoie et je regarde avec elle. Elle adore ça, elle fait les commentaires, elle devine ce qui va se passer, et elle rit.

Certains jours j'ai des surprises : un nouveau chien qu'elle ou sa fille ont trouvé, errant, malade, elles le soignent, le chouchoutent, des fois c'est un chat, un jour elle m'a montré une caille blessée qu'elle avait mise dans une cage en attendant qu'elle guérisse.
« Pourquoi vous avez mis ce miroir dans la cage ? »
« Té ! pour pas quelle se sente seule !! »
L'hiver le rouge-gorge vient sur le rebord de la fenêtre et l'appelle jusqu'à ce qu'elle sorte.
Pour lui donner quelques miettes.
Et puis elle souffre, elle s'étiole, l'hôpital.
Quand elle revient à la maison on sait que ce n'est plus pour longtemps.
Mon dernier travail, ça a été de lui tenir la main pendant les deux heures qui lui étaient accordées par sa caisse de retraite.
Je suis aide à domicile et je les ai aimés …

Laisser battre doucement

Philippe BRONDEUR

1er prix du concours 2007

Le lavage des mains, un rituel que l'on connaît forcément sur le bout des doigts. Le premier geste appris en internat de chirurgie.
Si je m'en souviens ? J'avais les ongles longs, comme une idiote qui veut se donner l'air... d'une idiote. Le titulaire s'est gentiment moqué de moi : « On reconnaît les vrais jardiniers à la terre qu'ils ont sous les ongles, et les vrais chirurgiens à leurs ongles courts ou rongés ». Depuis, je fais en sorte de les avoir toujours courts.
Dans la salle d'opération, les gants enfilés, je me détends toujours les doigts quelques instants, en jouant sur un piano imaginaire. Je ne connais rien au solfège mais, pour la chirurgie, je domine la partition.
Pontage coronarien, une intervention bien maîtrisée, seulement 1 à 2 % de complications en moyenne. Combien en ai-je déjà pratiqué dans ma carrière ? Pas loin de cent sûrement. Il ne faut jamais compter, ou alors, seulement sur sa confiance.
La patiente est prête, allongée endormie, le respirateur qui ronfle et la poitrine dénudée qui répond doucement, par-dessus l'interminable bip régulier du moniteur, compagnon de nos vies. Interminable oui, j'y compte bien.
Scalpel, inciser. Souvent, c'est à cet instant, dès le premier geste que l'on sent si l'on va opérer proprement : la main hésite et les trois heures de l'intervention vont être une suite de doutes échappés, sans pour autant de cicatrices visibles heureusement. Car il suffit généralement de se dire que tout va bien se passer, oui, je connais mon travail, je soigne chaque mouvement avant de soigner le reste, et tout se met bien en place comme sur une planche d'anatomie.
Voilà, j'ouvre le corps et le bal des instruments avec un calme précis et l'assurance : l'avenir de cette patiente vient de se réfugier entre mes mains.

Chaque couche du corps a ses dangers, ses incertitudes. Parfois j'ai comme l'image d'un millefeuille : on connaît la recette et la fabrication, mais on n'est jamais sûr de la façon dont le feuilleté va se présenter, comment les couches se seront développées, s'il aura le goût des autres.
Alors on prend ses précautions : radiographies, échographies, imageries de toutes sortes. Je connais l'intérieur de mes patients mieux que le contenu de ma penderie. Je me moque un peu de ne pas remettre la main sur un jeans, mais je mets un point d'honneur à toujours laisser le corps que je visite dans l'état où je l'ai trouvé, en meilleur état même : mes patients sont rangés avec plus de soin que mon appartement, c'est certain.
Epiderme, graisse, muscles, mes doigts se glissent dans les chairs comme ils ont déshabillé la cage thoracique. La chirurgie c'est une danse d'amour. Après quinze années de pratique, je suis devenue une dragueuse de coronaires de première. Je n'ai pas perdu le moindre patient, pas un depuis le dernier en date. Et encore, c'est toujours lui qui me plaque. C'est ce que je me dis depuis ma première intervention : positiver quelques soient les circonstances, ne pas reconnaître ses tords mais être consciente des progrès à faire. Jusqu'au bout je compte bien m'améliorer. Il y a trop de vies à remettre sur le bon chemin pour ressasser les cas qui s'obstinent à faire du hors-piste.
La voilà : la petite artère qui attend que maman la prenne par la main. Cachée près du sternum, pas indispensable aux muscles qu'elle irrigue, canal secondaire qui va fort justement venir seconder une coronaire abîmée. Une artère mammaire au secours d'un cœur en souffrance : une belle rencontre n'est-ce pas ? Je suis un peu l'entremetteuse des vaisseaux sanguins, bonne vieille coquine qui n'a pas son pareil pour faire battre les cœurs.
Vais-je encore y arriver ? Bien sûr : je n'ai rien prévu de mieux pour ce soir.
Je commence par isoler l'artère en la lissant du bout des pinces qui prolongent mes doigts. Je clampe et je coupe, ferme. Enfin, je suture les fines ramifications qui puiseraient du sang plus utile ailleurs.

C'est comme un sapin préparé pour Noël : je coupe la cime et je taille les branches afin qu'il soit parfait pour le foyer qui va l'accueillir.
Trouver une métaphore pour chaque acte pratiqué, une habitude prise depuis que j'enseigne moi-même la chirurgie aux internes. Ca ne rend pas les choses beaucoup plus aisées, mais on explique plus facilement au patient ainsi qu'à sa famille. Et lorsque l'on comprend, on a moins peur.
C'est fait, j'avais raison de ne pas douter. Maintenant, à ton tour petit cœur, tu vas pouvoir te reposer. Ne crains rien, on va bien s'occuper de ta maîtresse. Je t'assure, c'est la vérité : la machine qui va te remplacer est une vraie tuerie ! Enfin, façon de parler...
Là, il faut mettre les mains dans le cambouis, celui du corps, rouge-oxygène ou carbonisé-bleuté.
Une respiration, longue et lente, que mon air à moi soit au taquet.
Vas-y. Je désamorce la pompe, grenade inoffensive à la Voulzy, sirop cœur grenadine. Respire, oui, c'est bien : aorte branchée. Respire, oui : veines, l'une après l'autre, connectées. Oui : la machine démarre, le sang circule à nouveau, respire.
Le corps n'a joué au mort qu'une poignée de secondes. Ca fait du bien. Et pour que je ne sois pas la seule à avoir chaud au cœur, je le remplis de sang à bonne température. Ainsi protégé, le muscle cardiaque attendra l'heure de se réveiller.
Jadis, j'étais pleine d'incertitudes. Depuis... L'âge ou l'habitude ? L'inconscience peut-être, l'optimisme de rigueur ? Je dis que tout va bien se passer, et ça réussit. Comme à cet instant, le plus délicat : le point d'entrée dans la coronaire où l'artère de secours va venir se greffer. Oh, rien qu'un trou, un joli petit trou si le bras ne tremble pas, que le ciseau coupe net et que la tête contrôle le tout dans le bon sens.
Et pourquoi en serait-il autrement ? Pourquoi simplement l'imaginer, à quoi bon ?
Parce que je viens de le faire, ça y est, c'est propre, je le savais. Le temps d'une respiration bloquée, la paroi du vaisseau, rougie, qui s'entrouvre et me sourit. C'est vrai : j'ai toujours trouvé que les incisions ressemblaient à des sourires. Il suffit d'y croire. Et douter, de toute façon, ça n'aide jamais.

Voilà. Trois heures trente ont passé. Il y a eu des complications.
C'était une opération de routine, un pontage comme j'en pratique chaque semaine ou presque. Une intervention banale chez les personnes de plus de cinquante ans, 1 à 2 % seulement de problèmes en moyenne, affirme-t-on.
C'était ma première fois sur une patiente de dix ans. Une malformation, rare. Comme les complications imprévisibles : un cœur qui ne repart pas, des sutures qui lâchent, une infection qui se développe... 1 à 2 % dans lesquels tout peut arriver.
Je sors du bloc. Que vais-je dire aux parents ? « Madame, monsieur, je suis vraiment désolée, mais j'ai peur que vous deviez supporter son adolescence... »
Quelle horreur !
Je leur ai juste dit « ça va », c'est ce que je me dis tout le temps, et ça marche.
Mais parfois, il y a des complications.
Pourquoi c'est arrivé à ce moment précis ?
Un événement inattendu, peu après que le cœur soit reparti. Je l'ai senti, je l'ai compris.
Ma carrière allait prendre un sacré coup d'arrêt.
J'ai serré les mains sur mon ventre où elles ne servaient plus à rien. Elles devraient s'y habituer, je ne l'avais pas prévu.
1 à 2 % de chance seulement, et pourtant.
Oui, à cet instant, le corps de la petite fille a repris vie ; et dans le mien, j'ai senti comme une complication : je crois que je suis enceinte. Non : je sais que je suis enceinte.
1 à 2 % de chances que cela m'arrive, et pourtant.
Décidément, il ne faut pas compter sur les statistiques, mais seulement sur soi. Et la patience de son mari...
Je viens de sauver un cœur. Je vais en faire partir un autre, à l'intérieur, sans même devoir le toucher du doigt celui-là.
Je souris, j'ai chaud, je ne vais pas tarder à pleurer. Depuis le temps que j'attendais ce moment...
Je regarde mes mains sur mon ventre : je crois que mes ongles vont avoir la permission de repousser.

Sous surveillance ?

Françoise DE BLOMAC

1er prix du concours 2008

de : Nina Legendre
à : Charline Benalouah
date : 27/09/2028, 9h10
objet : Demande de recherche

Charline,
Merci d'effectuer recherche sur programme code MAC pour 9h30.
Nina

9h30, devant la machine à café (alias programme code MAC). Charline a déjà son café en main.
- Ben alors, qu'est ce qui se passe ?
- Chut, attends qu'on soit tranquille. Tiens, mets ton pouce dans le lecteur, c'est toi qui offres le café. Moi, je ne suis pas censée être là. J'ai lancé la vidéo des résultats semestriels. Quand je pense que je suis obligée de me taper trente minutes de blabla, de graphiques et de chiffres auxquels je ne comprends rien au nom de la transparence de l'entreprise.
- OK, OK, tu me rembourseras plus tard. Mais je te préviens que cette foutue machine ne me sert que des décaféinés sans sucre, hypertension oblige.
- Pas grave, j'ai réussi à passer un sachet de sucre ce matin, le *Bioscan* n'y a vu que du feu.
- Génial ! T'es une vraie copine toi !
Une fois que Charline s'est identifiée en posant son pouce sur le capteur, la machine lui sert une boisson au vague goût de café, non sans avoir délivré son message d'avertissement d'une voie douce et monotone : « Votre boisson est prête mais nous vous rappelons, mademoiselle Benalouah, que c'est votre deuxième café en cinq

minutes et que votre bilan de santé ne vous autorise que trois boissons par jour. Bonne journée. »
- Ta gu…, fichue machine, murmure Charline entre ses dents tout en arborant un sourire épanoui.
Nina s'efface derrière la machine à café, alertée par le léger ronflement de la caméra du plafond qui vient de pivoter.
- Viens dans l'angle mort n°3 qu'on discute deux minutes.
Cafés en main, Charline avance d'un air naturel tandis que Nina baisse la tête. Elles s'arrêtent plus loin dans le couloir qui mène aux archives. Profitant du petit espace hors caméra, les copines s'assoient par terre et partagent leur trésor : le précieux sachet de sucre en poudre. Des gobelets vides oubliés dans un coin leur montrent qu'elles ne sont pas seules à avoir fait une pause « papotage » ce matin.
- Alors raconte, qu'est ce qui se passe ?
- Ça y est, je l'ai encore eu !
- Hum ? Tu peux être plus explicite ?
- J'ai réussi à tromper le logiciel de surveillance. Il a suffi que je retienne mon souffle en montant les escaliers avant de prendre mon poste. J'avais à peine posé les mains sur mon bureau que l'ordi s'est mis en alerte. « Nos capteurs nous indiquent un niveau de stress élevé. Nous avons pris rendez-vous pour une évaluation de votre état de santé à 10h10 au bureau 404. » Tu te rends compte? Ce sera la troisième fois cette semaine que je vais le voir. Il va finir par se rendre compte de quelque chose, non ? Qu'est ce que tu crois que je lui raconte, que j'ai des vapeurs ? Que ma mère est sur son lit de mort ?
- Heu, non ! Ça, ils peuvent le vérifier rapidement.
- T'as raison. Que je me sens très seule dans cette entreprise ?
- Pas mal. Ça ne doit pas être trop facilement vérifiable, mais tu es sûre qu'il ne va pas t'attirer des ennuis ? Quand même, trois fois dans la semaine au service psy, ça va devenir dangereux pour ta carrière.
- T'inquiète, j'ai vérifié le règlement intérieur. Le psy doit voir tous les collaborateurs, mais ne signale à la direction que les cas alarmants après en avoir discuté avec la personne concernée. Tu

parles, ils seraient submergés sans ça. Et puis, c'est un médecin, pas un flic.
- Je sais qu'il a du charme à défaut d'être aussi beau que l'ancien psy, mais sois prudente. Demande-lui rapidement un rendez-vous en dehors de la boîte. Parce qui si tu dois jouer la stressée chaque fois que tu veux draguer, moi, je te le dis, ta carrière d'analyste a du plomb dans l'aile.
- Hum, tu as raison, je vais être obligée d'être directe. Aïe, le couloir se déclenche, il faut filer à nos postes.
Pendant que les filles se lèvent, la couleur des murs du couloir passe progressivement du bleu à l'ocre, signe que les détecteurs de présence commencent à être activés à travers l'entreprise, donnant une cartographie complète du bâtiment et de ses occupants à intervalles réguliers.
Nina retourne à son poste de travail, sur le plateau sud. Grâce à son statut d'analyste senior, elle a droit à quinze mètres carrés avec de grandes baies vitrées donnant sur la Seine. Malgré la saison avancée, il y a encore quelques baigneurs qui profitent de l'eau transparente et de la plage plantée de palmiers qui borde la rive droite. Elle les regarde avec envie et imagine proposer à Michaël une balade en sortant du boulot. Paraît qu'il y a un nouveau resto zen qui vient d'ouvrir plus bas sur le quai. Ensuite, ils pourraient rentrer en vélectrib', ce serait sympa.
9h50. Plus que 20 minutes.
Nina se branche sur *Virtual Life* étant donné que les applications critiques resteront bloquées tant qu'elle ne sera pas passée par le bureau 404. Tiens, Jordan a déposé un cadeau virtuel. Wahoo ! Un magnifique bouquet de fleurs, hyperréaliste, copie conforme de celui que le prince William avait offert à Keira Knightley lors de leur premier rendez-vous quelques semaines avant son investiture. Sacrément doué son collègue des applications de gestion ! Nina se demande où il a pu dénicher un tel trésor. En plus, dès qu'elle zoome sur le bouquet, un doux parfum se diffuse dans son bureau. Ah, Emilie l'invite à la séance de travail « collectif et festif » de samedi autour du nouveau logiciel de jeu. Bon, sa cote ne baisse pas si rapidement, Charline s'inquiète sûrement pour rien. Seuls les plus créatifs sont invités à ce genre de « brainstorming parties ».

Elle concocte en hâte une réponse et envoie son avatar la poster dans la boîte de la directrice du développement.
« Votre rendez-vous au bureau 404 est dans cinq minutes, merci de ne pas être en retard », lui rappelle la voix de Jean Reno qu'elle a choisi pour personnaliser son ordi. Ses copines ont beau la traiter de ringarde, il reste son acteur préféré.
Cette fois, Nina ne rase pas les murs pour éviter les caméras. Au contraire, elle affiche un regard tranquille et marche avec grâce en pensant à Hugo, le responsable de la salle de surveillance. Un petit jeu entre eux. Il ne l'embête pas même si elle ne se trouve pas exactement là où elle devrait, mais de temps en temps elle lui sort le grand jeu et déambule façon mannequin sur un podium. Rien qu'une complicité. Elle sait qu'Hugo et ses collègues sont en train de se marrer. Elle aussi sourit intérieurement. En approchant du bureau, elle ne peut s'empêcher de tirer un peu sur un coin de sa jupe et de lisser ses cheveux bouclés.
- Entrez mademoiselle Legendre, je vous attendais.
Quelle voix ! À la fois grave et posée, avec une pointe de féminité tout à fait désarmante. Une voix qui va tellement bien avec son physique. Alors qu'aujourd'hui les hommes sont hyper musclés et mesurent plus d'1 mètre 90, Michaël N'guyen est petit et aussi élancé qu'une liane. À l'heure où le crâne rasé est revenu à la mode, il arbore un casque de cheveux noir de jais d'où émergent même quelques mèches rebelles. Quand tous les hommes s'habillent en matières naturelles et froissées aux couleurs ternes, le nouveau psy ose un pull fuchsia sur un pantalon vert anis. Décidément, cet homme lui plaît.
- Asseyez-vous, je vous en prie.
Lui-même se lève pour se rasseoir en même temps qu'elle. Il sourit.
- Je vois que vous êtes arrivée ce matin avec un rythme cardiaque anormal, 30 % de plus que votre rythme habituel. Pourtant, vous n'étiez pas en retard et vous n'avez pas couru. Qu'est ce qui se passe Nina ?
- Franchement ?
- Bien sûr. Je suis là pour ça.
- Oui, mais tout ce qu'on se dit est enregistré, n'est-ce pas ?

- Pas du tout. Ici il n'y a aucune caméra, aucun capteur. Regardez, les murs sont blancs, sans tableaux et sans miroirs. Cet espace est considéré comme personnel, donc inviolable. Il n'y a que vous et moi. Vous le savez bien, vous qui avez étudié à fond notre règlement intérieur pas plus tard qu'avant-hier, répond-il en clignant de l'œil.
- Hum, vous savez manifestement tout de moi.
- Si peu, si peu. Juste ce que me dit mon ordinateur sur vos horaires, vos déplacements dans l'entreprise, vos repas, vos boissons, les applications que vous utilisez, les fichiers et les sites que vous consultez et, bien sûr, une brève description des programmes sur lesquels vous travaillez en ce moment. Bref, tout un fatras dont je n'ai rien à faire et auquel je ne comprends pas grand chose. Mais, grâce à notre nouveau programme *NoStress*, j'en sais effectivement pas mal sur votre condition physique qui semble faire le yoyo ces derniers temps. Est-ce que tout va bien pour vous ?
- Hé bien, autant vous le dire tout de suite. Je n'ai rien, j'ai seulement retenu ma respiration en montant les escaliers tout à l'heure parce que j'avais envie de venir bavarder quelques instants avec vous. Vous savez, je ne sais pas si c'est parce que vous êtes psy ou quoi, mais vous sortez un peu de l'ordinaire et ça me plaît bien. Mais moi, je ne sais pas grand-chose sur vous…
Michaël la regarde, parfaitement immobile, sans même cligner des yeux.
- Eh bien, on m'avait prévenu que vous étiez du genre direct, mais là, j'avoue que je suis "scotché" comme disaient mes parents. Si je vous intéresse autant, pourquoi n'avez vous pas assisté à mon pot de bienvenue sur *Virtual Life* ?
- Oh, y'a toute la boîte là-bas. Ici, c'est plus intime, non ?
- Certes, certes, mais avouez que c'est un peu embarrassant, non ?
- Alors je ne vous plais pas, c'est ça ?
- Non, non, bien au contraire. Mais…
- Écoutez, pourquoi on n'irait pas faire une balade sur les quais en sortant du boulot, marcher ensemble dix minutes ? On se retrouve à 19h en bas ? Allez, dites oui.
Une fois encore, le psy prend tout son temps pour répondre.

- Eh bien, soyons fous. Pourquoi pas ? Alors, à 19h. En attendant, je clos votre dossier et je débloque votre ordi.
Nina vole littéralement en retournant à son bureau. Hugo et ses collègues en ont pour leur argent quand elle repasse dans le couloir ! Carrément une star de rock qui se pavane sous leurs yeux. Dommage qu'ils n'aient pas le son car Nina chante un de ses vieux tubes préférés !
Dans son bureau du septième étage, Basile Philibert, directeur des programmes techniques, est nettement moins joyeux. Alors que le robopsy du système *NoStress* a été conçu spécialement pour rassurer les employés sans les attirer sexuellement, la discussion à laquelle il vient d'assister entre Nina Legendre et son dernier modèle, lui montre qu'il a encore fait fausse route. Il a eu beau lui donner un physique aux antipodes des critères de la beauté actuelle, Nina est la deuxième employée à lui faire des avances alors qu'il n'est installé que depuis trois semaines. Décidément, *NoStress*, système de gestion intégrée du bien-être dans l'entreprise, n'est pas totalement au point. Il a tendance à se transformer en « service spécial pour filles seules ». Il va falloir qu'il y travaille encore avant de pouvoir le vendre à ses clients !

Le pain de tous les jours

Dominique ROLLAND

1er prix du concours 2009

Si ça vous dit, je vous emmène juste à côté de chez vous. Peut-être que ça ne va pas vous sembler exaltant, que c'est à mille lieux du voyage tel qu'il est communément admis, et vous auriez raison. C'est si peu exotique.

Cependant c'est mon voyage, celui que j'ai voulu et qui me contraint de rester dans ma ville. Accompagnée de lassitude heureuse dans ce corps vieillissant, qui est maintenant le mien, je dois sortir de la couette, quand la nuit rampe encore. En un mot, je suis crevée, je resterais bien dans mon plumard mais j'ai choisi.

...

Sur Terre, des hommes sont rassasiés, des hommes ont faim. Et ce n'est pas nouveau.

« Le mot pain est comme un coup de feu quand une bouche affamée le prononce ».

Eh bé, si je commence comme ça, on a du pain sur la planche. Faut que j' fasse simple.

M'était venue l'idée d'écrire quelques lignes farineuses et je m'aperçois de la difficulté à simplement raconter la bonne odeur du pain, celle qui nous fait saliver de plaisir au coin de la rue. Ce pain qui me manque quand je suis longtemps à l'étranger, sauf en Turquie où il est encore meilleur qu'ici. J'aimerais apprendre le secret de cet ekmek généreux si subtilement différent du pain français.

Derrière la porte que vous poussez chaque jour pour acheter votre pain, il y a une autre porte magique et derrière l'écriteau -entrée interdite-privé-, c'est là que je suis.

Le saviez-vous ? Autrefois, en 1793, en France, une loi fut promulguée « la richesse et la pauvreté devant disparaître par le régime de l'égalité, le pain de fleur de farine pour le riche et un pain de son pour le pauvre, tous les boulangers seront tenus, sous peine d'incarcération, de faire une seule sorte de pain : le pain

Egalité ».
Et maintenant, que vois-je ? Le pain au son, le pain aux céréales, le pain à l'épeautre pour le riche et la flûte et la baguette blanche pour le pauvre. Je caricature.
Le pain c'est une merveille croustillante et savoureuse, désirable et nourrissante.
Il parait que dans -panis-, on voit le radical sanscrit pa (a long), paaaaaa et que ça veut dire nourrir. C'est beau ce mot : nourrir.
Dans le monde chacun gagne son pain. C'est une expression qui a tout son sens justement dans les pays où l'on en manque. Quand la sueur pose son voile luisant sur les visages, quand la journée s'achève, partout l'homme se nourrit de pain. Qu'il se nomme baguette, pita, chapati, nan-e gisu, nun, sangâk, pao de queijo, cuit dans un four, sur le tawa, ou sur la pierre, qu'il soit rond, plat, en galettes, en crêpes, gonflé, de maïs, de blé, de froment, de riz, de châtaigne, de manioc, le pain nourrit, remplit, console.
J'ai appris à ne pas gaspiller le pain. Le temps de l'enfance où ma grand-mère traçait une croix de la pointe du couteau sur la miche avant de la couper appuyée contre sa généreuse poitrine n'existe plus. Tant mieux, ça m'énervait. M'en est resté un respect. Je n'aime toujours pas voir le pain posé à l'envers sur une table. J'ai grandi dans l'odeur chaude du pain que ma mère pétrissait et cuisait elle-même le dimanche, par plaisir. Parfois, je volais une infime pincée de levure qui crissait doucement entre mes doigts et dont l'odeur si particulière me faisait chavirer. Y'en a qui disent que ça pue la levure. Moi si je le pouvais je la priserais. Ainsi naissent les destinées... peut-être.
…/…
C'est une boulangerie quelconque dans un quartier quelconque pour des clients quelconques. Une boulangerie traditionnelle, pas celle dite de tradition où la mode contraint le boulanger à cuire son pain devant tout le monde. Les gens sont contents, ils ont leur comptant d'authenticité. Elle donne sur la rue déchirée bien proprement, par le tram. Dans la vitrine les corbeilles de croissants, de pains au chocolat, de chaussons aux pommes, font de l'œil aux religieuses et tous les pains sont bien rangés au garde à vous dans les vanneries d'osiers. Derrière, à l'abri des regards, c'est

l'antre du boulanger, le fournil, qu'on appelle de nos jours le laboratoire, bien différent de celui du pâtissier qui ressemble vraiment à un laboratoire.
Notre fournil est fouillis ; laminoir, diviseuse, façonneuse, four, perche, balai, pétrin, le souk organisé et dès quatre heures tout s'éveille. Bien avant Paris qui s'éveille à 5 heures comme chacun sait.
Mes chaussures laissent l'empreinte crantée de la semelle dans la fine poussière blanche.
Je piétine dans la neige farineuse et j'ai chaud.
En ce lieu magique, dans une chaleur d'entrailles terrestres, bien avant l'aube le four ouvre sa gueule rouge, les pains dorent. Soit la longue pelle en bois les attrape, soit une sorte de tapis roulant. Mes mains me font mal tant je ne suis pas habituée à saisir les pains brûlants. Je pourrais mettre les longs gants qui montent jusqu'au coude mais ils sont si épais que je n'ai plus des mains mais des tenailles de robot.
Il est quatre heures, je suis le Diable armé de ma fourche, j'enfourne dans six profonds fours les longs pâtons blancs façonnés la veille. Dans une rotation infernale, j'enfourne, je défourne, j'enfourne, je défourne. Ainsi vont cuire les 340 baguettes, les 160 flûtes, les miches et les pains spéciaux qui font leur timide apparition dans ce modeste quartier. Je tiens à vous donner ces chiffres parce que jusqu'alors j'ignorais la quantité de pain vendu dans une simple boulangerie.
L'odeur enivre, c'est mon moment préféré. Les crachouillis musicaux de la radio couvrent le craquement minuscule de la croûte des pains qui éternuent juste sortis du four. L'air est saturé de senteurs savoureuses, bienfaisantes. Le pain sent la tendresse, le réconfort. Un parfum de mère.
Ainsi jusqu'à 8 heures le pain cuit. Je soulève le battant du four, rapidement, pour le plaisir de voir le pain prendre cette couleur d'automne rousse et dorée. Mais juste rapidement, parce qu'il prend vite froid. C'est un frileux. Lors de la dernière fournée, on le laisse un peu plus longtemps, les gens aiment maintenant la croûte brune du pain plus longtemps cuit.

Hier j'ai oublié la fournée dans le four le plus haut. Brûlée, noire, calcinée. J'en ai pleuré de honte et de rage, ça devait faire deux rigoles de pierrot lunaire sur mes joues et D. a rigolé. « C'est l' métier qui rentre » qu'il a dit.
…/…
Dans le fournil, la chaleur baisse enfin. On éteint les fours. Ouf, c'est la pause.
On sort dans la courette intérieure où s'entassent les sacs de farine sous l'auvent. Une tonne de farine en sacs de cinquante kilos que le minotier livre chaque semaine. On s'assoit sur les sacs, je plie mon dos.
On boit le café, on fume la cigarette, on regarde le ciel qui s'éclaire, on entend le tintement de la clochette du magasin et je me réjouis de savoir que mon pain encore chaud sera dans les foyers, le quignon parfois grignoté avant d'être posé sur la table. Chaque boulanger signe son pain. Avant de l'enfourner, avec une fine lame de rasoir, il trace sa signature. Ce sont ces petites surélévations de la croûte, celles que l'on casse en marchant.
D. mon maître d'apprentissage signe d'un geste vif, quatre petits traits qui formeront la croûte. J'ai moi aussi ma signature, trois traits, -un pour chacun de mes enfants- Jusqu'où va se planquer l'amour ! Le pain se fait avec passion, façonné des gestes mille fois répétés. Le pain n'aime pas être bousculé. Moi non plus, alors tout va bien.
Ce temps pour souffler, pour reposer les bras et le dos, est bref. Il faut maintenant préparer les fournées de demain.
Dans le pétrin d'acier étincelant, au ronronnement régulier, je mets 70 kg de farine, le sac est si lourd que ce n'est pas moi qui le jette dans le pétrin. Il faut un sacré coup de rein et des biceps que je n'ai pas. D. l'attrape à plein bras, le serre contre lui et comme s'il l'étranglait, vide la moitié, puis le chope par le fond et vide l'autre moitié.
Je rajoute 1540 grammes de sel, 13 kg de levain et 520 gr de levure. Là aussi, j'y tiens à ces chiffres, ils m'ont semblé si énormes au début. Puis, tous ces ingrédients s'entremêlent, se tordent, se lissent, s'enroulent, liés à 44 litres d'eau. La pâte danse la gigue entre les bras d'acier implacable. Parait qu'il y a des accidents

sanglants, j' préfère pas y penser. Autrefois le pétrissage était manuel et j' comprends pourquoi il n'y avait pas de femmes boulangères… L'hiver on pétrira plus longtemps pour que la pâte s'échauffe. Le pétrin tourne vingt minutes et s'arrête. On plante le long thermomètre et quand on lit 23° la pâte est prête. Une montagne lourde, onctueuse et souple, couleur de miel, dans laquelle je plonge mon poing pour cette jouissance incroyable de percevoir cette masse tiède et élastique qui m'enserre.
Puis il faut courber l'échine, se pencher au-dessus du pétrin et prendre dans ses bras des draps odorants de pâte tiède, que l'on coupe au tranchoir, que l'on pèse et qu'on place dans des bassines, six kilos par six kilos. Les bassines rondes s'empilent sur l'échelle. C'est la tâche la plus ardue, la plus pénible. Soulever à plein bras, couper, peser, poser.
Bassine après bassine, on lance la pâte sur la diviseuse et les pâtons au juste poids s'alignent ensuite sur la planche de bois. Des clayettes de bois emplies de pâtons bien rangés.
C'est très beau. Du bel ouvrage. Le travail a bien avancé et il faut garder un rythme parfait parce que la pâte est vivante, elle gonfle et fait des bulles. Elle doit être façonnée rapidement.
Baguettes, flûtes, bannettes à bouts pointus, miches, ficelles, en six heures et deux pétrins, toute la fournée du lendemain est prête, rangée en longs pâtons blancs, si mous que l'on dirait qu'ils sont morts, maintenus dans les plis de pièces de toile, enfermés jusqu'au lendemain dans les immenses armoires à fermentation. Ils se préparent dans l'obscurité froide pour éclater de vie demain dans le four.
Dans la boutique, les clients de fin de matinée ou de début d'après-midi, on ne sait trop, se pressent et la jeune vendeuse tournoie et virevolte entre miches et baguettes. Pour nous, c'est l'heure de balayer un sol blanchi de farine légère, de ranger les outils, de passer le grand balai dont le manche est si long qu'il ressemble à un balancier, tout au fond des fours.
C'est l'heure de frotter les sourcils poudrés de blanc, c'est l'heure de rentrer dormir.
Certains se mettent de la farine dans le nez pour exploser d'extase, moi, j'en ai dans les oreilles, c'est sans danger et quelle extase…

C’est une journée comme les autres, une journée quelconque, dans une boulangerie quelconque.
C’est un bien curieux voyage. La fabrication de ce pain qui va dans notre bouche, avant je n’y pensais jamais, je n’en ai jamais manqué, c’est pour ça… On le mange distraitement, on l’achète par habitude, on le veut comme ci ou comme ça parce que maintenant on en a tant que l’on devient exigeant… Y’en a qui le foutent à la poubelle parce qu’il est rassis.
Ça se met dans quelle poubelle ? Poubelle verte ou poubelle grise...
A l’autre bout du monde, une femme comme moi, se lèvera avant l’aube, comme moi, allumera son brasero, chauffera son tawal et préparera sa pâte qui s’arrondira en chapatis, le pain de sa famille.
A l’autre bout du monde, ou tout près, chez nous, des enfants et des hommes fouilleront des poubelles pour trouver le pain jeté, dédaigné.
« Que préfères-tu, celui qui veut te priver de pain au nom de la liberté ou celui qui veut t’enlever ta liberté pour assurer ton pain ».
C’est Camus qui disait ça.
Je n’ai pas la réponse, je ne suis pétrie d’aucune certitude.
Alors je fais du pain…

Camarade Nollin

Andrée JACQUET

1er prix du concours 2010

A mes débuts d'artisane en couture d'ameublement j'ai été tentée par la réfection des sièges, mais le métier de tapissier traditionnel, où l'on utilise crin et ressorts, est difficile à maîtriser pour qui n'a pas suivi un véritable apprentissage.
Depuis quelques années déjà, certains tapissiers employaient de la mousse synthétique. Je me suis formée à ce procédé, plus accessible aux néophytes. J'ai appris à tendre les sangles sous la ceinture et – dans l'euphorisant parfum de la colle néoprène – à superposer des mousses dont les densités différentes permettent d'obtenir l'épaisseur, la fermeté ou la souplesse, et le galbe.
Tout en me servant de semences pour fixer la toile blanche, je n'ai jamais pu en remplir ma bouche et les cueillir une à une sur le bord de mes lèvres avec mon ramponneau aimanté, comme une vraie professionnelle, mais j'ai bien aimé poser la couverture, c'est-à-dire tendre et clouter le tissu d'ornement, assise au ras du sol sur le petit tabouret. Chaque clou, à la tête arrondie vieil-or, est positionné dans le creux de la feuillure. Deux coups de marteau suffisent : un léger pour fixer la pointe, un autre, plus fort, pour l'enfoncer complètement. Au bord de chaque clou les poils du velours se hérissent, surpris par cette agression.
La sûreté des gestes s'acquiert peu à peu. Il faut un certain temps de pratique pour obtenir un alignement parfait, mais quel plaisir quand un siège maltraité, blessé, éreinté par une longue existence arrive entre vos mains, quel plaisir de le soigner, le panser, lui redonner l'éclat de sa jeunesse et le voir repartir, flambant neuf, pour une deuxième vie ! Mes restaurations étaient valables, puisque je les ai vendues et n'ai jamais reçu aucun reproche, mais j'ai abandonné assez vite cette spécialité à la gent masculine. C'est un travail fatigant, sale, et plutôt malsain. Avant de refaire, il faut défaire, faire sauter les clous, puis les semences, à l'aide du pied de

biche et du maillet de bois. Ce dégarnissage vous fait disparaître dans un nuage de poussière séculaire, on peut contracter des maladies de peau ou respiratoires. On se blesse avec les semences rouillées, il ne faut pas négliger la vaccination contre le tétanos.
Cependant, ce travail ingrat – qui me laissait pantelante, les doigts meurtris par les dérapages d'un maillet vicieux – m'a souvent permis de rêver. On trouve de tout dans les fauteuils. Entre l'assise et le dossier, sur les côtés, le long des accotoirs des bergères, se glissent mille et une babioles : épingles à cheveux, piécettes, petits ciseaux à broderie, une pierre dessertie de son chaton de bague, deux ou trois perles fines échappées d'un collier rompu… Ces objets, pour moi, devenaient pièces à conviction, faisaient revivre des scènes. Je me surprenais à imaginer, en fondu enchaîné, des personnages d'une autre époque s'étant assis là. Je voyais l'évanescente jeune fille rêvant sur sa broderie au petit point ; j'entendais le rire pointu de la coquette tortillant nerveusement son collier devant un godelureau ; je devinais la panse repue du bourgeois laissant glisser de sa poche quelque monnaie en sortant sa montre gousset…
De ce court passage au tabouret je retiens un souvenir bouleversant qui mérite à lui seul d'avoir tenté l'expérience. Un couple « vieille France » entre dans l'atelier, la dame drapée de vison, le monsieur l'air austère et hautain. Un jeune homme les suit, portant un vieux Voltaire souillé, délabré, l'assise défoncée, la boiserie du dossier fendue en deux endroits. Je détecte sans peine le meuble « d'époque. » On me confirme qu'il n'a jamais été restauré. J'hésite à le garder, tant la réparation me semble délicate, la solidité finale aléatoire. Sur un ton ampoulé Madame insiste, disant ne pas vouloir l'utiliser pour s'asseoir : « Ce meuble de famille sera placé dans un angle de mon hall d'entrée. Il ne servira pas, mais je veux qu'il soit beau. Il trônait au domaine de mes grands-parents; il doit continuer à décorer. »
Je me vois obligée d'accepter, après avoir précisé quelles méthodes de travail j'allais employer. En ce qui concerne ce Voltaire, la découverte n'est pas un objet. Avec moult précautions, je dégarnis l'assise en totalité, je consolide les taquets dans chaque angle pour

prévenir un écartèlement, je défais ensuite le dossier et termine par les accoudoirs.
A la fin du strip-tease, m'attend la surprise. Les manchettes du Voltaire sont assez grandes, rectangulaires. Sous le tissu et le crin, creusée à la pointe sèche dans le bois, se trouve une inscription : Nollin 1853 Vive la République.
Ainsi, cinq ans après la révolution de 1848 et la chute de Louis-Philippe, un artisan, un travailleur du peuple a voulu - à l'insu de son client aristocrate - graver là son opinion pour la postérité. Je lis, je relis ces mots, je les caresse de mes doigts et de mon regard soudain embué, avec tendresse et respect. Peut-être a-t-il essayé d'imaginer la personne qui, un jour, découvrirait sa forfaiture ? Il n'a jamais pu penser que ce serait une femme, portant pantalon ! C'est à moi, fille d'un ouvrier et d'une couturière, petite fille de tonnelier, moi qui ai choisi de travailler « de mes mains », qu'échoit ce face-à-face avec un compagnon du passé. Je suis l'élue du hasard. Emotion saisissante.
Me reviennent alors à l'esprit les mots de Georges Coulonges dont le roman « Les sabots d'Angèle » se déroule à Paris, exactement à cette époque. Il nous fait vivre, au milieu du peuple, les dernières années de la royauté. Il nous décrit avec précision la vie des petites gens, leur misère, leurs courageux efforts pour survivre. On voit des illettrés se mettre à apprendre leurs lettres, se réunir en cachette pour chanter des textes dits subversifs. Quand les roussins font irruption dans la salle, les chansonniers sont emprisonnés à Sainte-Pélagie. On voit peu à peu s'éveiller les consciences, s'affirmer le désir de justice. On sent monter la fièvre de ce peuple harassé, meurtri, affamé, et Georges Coulonges s'interroge : « Qui contiendra jamais la férocité amassée en silence par ceux qui, dès leur naissance, sentent levées contre eux toutes les férocités ?
Je range le fauteuil dénudé contre le mur, je jette à la poubelle les vieux ressorts, le crin, à regret le tissu déchiqueté - « on n'en fera plus jamais d'aussi beau » - et je me mets à balayer, sans cesser de m'adresser, en pensée, à mon camarade Nollin :
« Ton pied de nez n'est pas banal ! Tu as pensé que des générations de nantis allaient caresser de leurs doigts, sans le savoir, l'exclamation la plus provocante, la plus odieuse qui soit pour

eux, « Vive la République ! » Il y a de la délectation dans ton geste. Dans les hôtels particuliers, dans les maisons de maîtres à venir, toujours ton cri du cœur « Vive la République ! » étouffé par le crin serait là, à l'insu de tous, traversant les décennies, pour arriver jusqu'à moi. Je vais m'offrir le plaisir d'aviser mes clients. Je te dois cette honnêteté. J'ai touché du doigt la preuve de ton existence. A présent, je t'imagine sans peine, dans ton échoppe du faubourg ! Tu graves avec application ta profession de foi, une lueur revancharde et jubilatoire illuminant ton visage… »

La journée est finie mais l'atelier revit. Des senteurs de crin et de toile de jute, réveillées par le balayage, se donnent des airs de parfum de fenaison. Dans les rayons d'un soleil déclinant, des myriades de grains de poussières blondes, en suspension, dansent gaiement.

Avant de sortir et de fermer la porte, je regarde un instant le squelette du fauteuil, croyant sentir là, tout près, une présence invisible. Très vite, je me fustige sans ménagement : « Quelle idiote ! Et ça se dit cartésienne et rationaliste ! »

L'entretien

Karim KHOUKH

1er prix du concours 2011

« Navré, Monsieur, mais votre candidature n'a pas été retenue ! »
Célestin raccrocha avec force le combiné du téléphone, laissant échapper un discret juron. Ces interruptions quotidiennes l'agaçaient, mais il savait que son rang le destinait à y faire face. Après tout, il appartenait au clan des puissants, selon ses propres termes. Célestin était chargé de Ressources Humaines au sein d'une multinationale. Il aimait à se répéter qu'il portait l'entreprise sur ses solides épaules, qu'il en était la locomotive. Il se vantait de choisir les meilleures briques pour l'édifice, de sélectionner les meilleurs ingrédients pour la recette du succès. Garder l'incompétence hors des murs de la firme, telle était sa mission… Non, son sacerdoce. Mais il intervenait aussi à l'intérieur, sanctionnant avec zèle les salariés trop oisifs. Si de telles méthodes de recrutement et de gestion assombrissaient quelque peu l'image de l'entreprise, elles n'entravaient en rien la motivation des milliers de candidats à l'embauche. Avec tant d'appelés et si peu d'élus, l'époque n'était en effet guère propice à l'exigence…
Une épaisse chape nuageuse recouvrait la ville, prête à pleurer sur ses habitants. C'était un lundi comme Célestin les aimait, mais l'homme n'avait pourtant pas le cœur en fête. Sa pire corvée, telle qu'il la qualifiait, l'attendait de pied ferme. Il abhorrait moins cette tâche pour sa pénibilité que pour son caractère répétitif, sans toutefois pouvoir quantifier ce dernier. Après tout, il ne les comptait plus, ces entretiens d'embauche, tant de combats gagnés sans peine. La quarantaine pas encore atteinte, il se sentait tel un vétéran repu des champs de bataille. Célestin ne reniait pas le cœur de son métier, non. Il se lassait simplement de briser des candidats fragiles, sans ardeur, et celui de ce matin ne ferait certainement pas exception. L'employé réprima un bâillement d'ennui. Il lui fallait une cigarette...

Marlène pressa le pas. Son parapluie, ouvert par précaution, ne la protégerait sans doute pas de l'averse à venir. Heureusement, elle avait presque atteint son but. Difficile de le manquer, tant la tour vers laquelle elle cheminait dominait la ville. Son architecture, modernisée à l'extrême, tranchait singulièrement - et sans doute à dessein - avec les constructions voisines. Décidément, cette multinationale incarnait la démesure. Mais cela n'effrayait pas Marlène, habituée des grandes entreprises et de leurs méthodes de recrutement.
Un rideau de fumée, derrière lequel se profilaient quelques silhouettes, enveloppait le bas du gratte-ciel. Une apparition fantomatique ? Non. Simplement une armée de golden boys, pavoisant la clope au bec, nullement effrayés par la pluie imminente. Marlène traversa la barrière toxique en apnée et ne reprit sa respiration qu'une fois le hall atteint. Celui-ci, à l'instar du building entier, resplendissait par son aspect futuriste. Sur chaque mur trônaient de nombreux écrans et autres panneaux électroniques, tandis qu'une voix douce émanant des haut-parleurs souhaitait la bienvenue…

Maugréant d'inaudibles paroles, Célestin regagna son bureau d'un pas nonchalant et y trouva sa proie. Il reconnut aussitôt la quadra pressée, croisée quelques minutes plus tôt sur le parvis alors qu'il s'en grillait une. Plutôt bien conservée, songea-t-il en la voyant maintenant de plus près, drapée dans son tailleur beige. La candidate se leva et tendit la main. Célestin, qui ne prit pas la peine de s'excuser pour son retard, la serra d'une force volontairement exagérée. Après tout, l'affrontement psychologique avait déjà commencé. Il ne s'agissait pas d'évaluer les compétences de la prétendante au poste proposé ; Célestin laissait ce soin au département concerné. Lui préférait sonder l'esprit, dresser le profil psychologique complet des futures recrues. Pour cela, il aimait se laisser aller aux pires extravagances, poser les questions auxquelles on ne s'attendait pas. Mais le moment n'était pas encore arrivé. Célestin menait ses entretiens en deux temps, le plus faible ouvrant le bal.
- Parlez-moi de vous, prononça-t-il calmement.

Il adorait cette phrase, ou plutôt le regard de ses victimes lorsqu'elles l'entendaient. Malgré leur préparation, peu d'entre elles anticipaient une première question si ouverte. Célestin détestait les réponses apprises par cœur. Cette situation d'imprévu lui permettait ainsi d'étudier les candidats sous leur carapace.

Aucunement troublée, Marlène s'exécuta, dévoilant calmement civilité, parcours et expériences diverses, ponctuant chacune de ses phrases par un léger sourire. Seul le regard hébété de son interlocuteur la perturbait quelque peu. Célestin ne s'attendait effectivement pas à une telle sérénité. Les mots de la postulante, prononcés de façon si spontanée tandis qu'elle le fixait, formaient un discours étonnamment fluide et structuré. Dos droit, jambes décroisées, bras légèrement écartés et mains prises, sa gestuelle ne commettait aucune erreur. Encore abasourdi, Célestin s'imagina secouer la tête pour se ressaisir. Cette femme était simplement plus aguerrie que les jeunes pousses qu'il avait torturées ces dernières semaines, voilà tout ! Il décida donc de passer à la seconde phase de l'entretien. A son tour de prouver qu'il ne jouait pas dans la cour des novices.

- Quels sont vos pires défauts ? Demanda-t-il.

Marlène évoqua alors son perfectionnisme et sa difficulté à déléguer des tâches, en prenant soin de détailler les actions prises pour y remédier et expliquant que ces tares n'entraveraient en rien son efficacité pour le poste proposé. Célestin haussa les épaules. Cette réponse, aussi acceptable fût-elle, manquait cruellement d'originalité, mais il concédait que sa question n'en possédait pas plus.

- Vos hobbies ? Reprit-il.

- Je lis deux à trois livres par mois et je me rends au cinéma chaque semaine. J'aime également les activités sportives, notamment le badminton.

- Le badminton ? Est-ce vraiment un sport ?

- Oui, sauf si une dépense de quatre cents calories par heure ne correspond pas à votre vision du sport…

Célestin se mordit discrètement la lèvre. L'impertinence de la candidate l'agaçait. Mais n'ayant pas connu de véritable opposition depuis bien longtemps, elle le réjouissait tout autant. Il se jura

néanmoins de faire disparaître le sourire satisfait de son adversaire, même si pour cela il lui fallait franchir la ligne rouge.
- Etes-vous mariée ?
- Divorcée.
- Des enfants ?
- Non.
- Vraiment ? Cela me paraît difficile désormais. Rappelez-moi votre âge…
- Quarante-cinq ans. Et je ne peux pas avoir d'enfant pour raisons médicales.
Alors que Célestin pensait déstabiliser l'aspirante, celle-ci lui répondait du tac-au-tac. Il aurait pu lui demander son tour de taille, elle n'aurait sans doute pas bronché. Pour la première fois de sa carrière, il se sentait impuissant… mais pas abattu. Pour son baroud d'honneur, le recruteur décida d'utiliser son arme secrète.
- Faites-moi rire.
L'expression stupéfaite de Marlène lui arracha déjà un demi-sourire, mais dans un tel état d'irritation, aucune plaisanterie ne risquait d'amuser Célestin.
Un silence pesant régnait dans la pièce, à peine troublé par les gouttes de pluie frappant les carreaux. Célestin jubilait maintenant intérieurement, à tel point que son enthousiasme soudain manqua… de le faire glousser.
Marlène, dont le regard semblait plus sérieux, porta la main à la poche de son tailleur et en tira une carte de visite qu'elle remit à son hôte, sans un mot. Intrigué, Célestin jeta un œil. L'univers se figea alors autour de lui. Après ce qu'il lui parut être une éternité, il s'enfonça sur sa chaise puis éclata de rire. Un rire nerveux et libéré à la fois, le rire désabusé d'un bandit cerné.
Une minuscule photo de la candidate occupait un coin de la carte. Au centre était inscrit son nom. Son véritable nom, juste au-dessus de son titre. Célestin croyait en son flair, mais il n'avait pas reconnu l'inspectrice du travail.

Un refus poli

Florian MANTIONE

1er prix du concours 2012

En ouvrant la grande enveloppe qui l'attendait sur son bureau, le DRH sembla intrigué. L'enveloppe blanche, de format A4, se trouvait revêtue d'un timbre de collection sur le côté supérieur droit, en lieu et place de la classique Marianne. Son nom, ainsi que celui de la société, étaient écrits à la main de manière soignée.

A l'intérieur se trouvait un CV conventionnel accompagné d'une lettre de motivation. Le DRH s'en empara et sa lecture le laissa pantois. La lettre était versifiée et joliment rimée :

Le ci-joint CV, Monsieur le Directeur des Ressources Humaines,
Recèle tous mes espoirs de sortir de la peine.
Votre annonce concernant le poste de responsable
Résume parfaitement mes compétences comptables.

Loin d'être insensible à la présentation
Que vous avez brossée de votre institution,
Je trouve que pour le poste que vous y décrivez,
Je suis, je vous l'assure, le candidat rêvé !

Votre entreprise, déjà, est digne d'intérêt.
Elle me semble alléchante et riche de grands attraits.
Sa localisation parfaite et son activité,
Correspondent sans conteste à mes capacités.

Et que dire aussi du projet d'entreprise
Dont tous les paramètres, je l'avoue, me séduisent.
De plus, sa vocation à l'international
Répond à s'y méprendre à mon vœu initial.

Aussi, trouvez ici l'expression de l'envie

Que j'exprime d'apporter, de manière réfléchie,
Toute mon énergie à veiller au succès
De la haute mission que vous me confierez.

Vous verrez l'énergie que je mettrai toujours,
A défendre l'entreprise, et ce jour après jour,
Avec rigueur, souplesse, et grande diplomatie,
Pour répondre aux souhaits de votre hiérarchie.

Aussi m'efforcerai-je de mettre à son service
Ce souci de rigueur qui s'avère propice
A gagner des clients l'importante confiance
Que suscite l'écoute et la grande compétence.

Voilà, en quelques mots, ma grande motivation.
Mon désir le plus cher est d'entrer en action.
Aussi je vous suggère une prochaine rencontre
Pour prouver le profil dont mon CV fait montre.

Dans l'attente du plaisir de ce contact prochain,
Recevez, cher Monsieur, le témoignage certain
Du désir qui m'anime de bientôt concourir
Au succès de votre œuvre et à son devenir.

Le DRH enleva ses lunettes, se gratta le front et se racla la gorge, tandis qu'un sourire amusé illuminait son visage.

- Quel drôle de phénomène que voilà. Lisons son CV.

Le CV correspondait bien aux promesses de la lettre. La formation et l'expérience satisfaisaient bien aux exigences du poste. Le candidat était incontestablement digne d'intérêt.

- Mais pourquoi diable un tel courrier ?

Le DRH décida d'en discuter avec le Directeur Administratif et Financier qui recrutait son bras droit comptable.

Le DAF, confortablement installé dans son bureau, bien protégé par plusieurs piles de dossier lui assurant un habile bouclier contre tout intrus, accueillit chaleureusement le DRH.
- Alors, où en es-tu du recrutement de mon chef comptable ?
- Justement, c'est à ce sujet que je viens te voir. Regarde le CV que je viens de recevoir.

Le DAF s'empara du CV et le lut rapidement, ses yeux se portant essentiellement sur les critères clés recherchés.
- C'est super. Il correspond exactement au cadre que je recherche. Et de plus, il connaît notre secteur d'activité, ce qui fait qu'il sera rapidement opérationnel.
- Oui, mais attend. Lis d'abord son courrier.

Le DAF s'empara de la lettre et la lit attentivement pour s'exclamer ensuite bruyamment :
- Mais c'est génial. Et en plus on a un poète. Cela va nous changer des collaborateurs lisses, fades et sans saveur que tu me présentes généralement.
- Tu ne crois pas qu'il en fasse un peu trop. Tu as besoin d'un technicien doublé d'un manager, non d'un artiste…
- Un artiste, un artiste… Comme tu y vas ! Ce candidat fait juste preuve d'un peu d'originalité, laquelle se rajoute à ses compétences. Je ne vois rien de contradictoire. Au contraire, il va égayer notre service.
- Je ne sais pas. Il ne faudrait pas qu'il déstabilise l'équipe que nous avons patiemment constituée. Elle a besoin d'un bon superviseur, de quelqu'un qui l'aide et la contrôle à la fois, pas d'un farfelu.
- Mais en quoi pourrait-il s'agir d'un farfelu, comme tu dis ? Non, je crois que nous avons à faire à quelqu'un qui a du tempérament et de l'humour. Il me plaît bien.
- Je crois que l'on a intérêt à aller voir le DG. Tu ne penses pas ?
- Je n'en vois pas l'intérêt. Il s'agit de Mon service et tu es responsable de l'évaluation des candidats.
- Je crois qu'on devrait le faire. C'est plus prudent.
- Si tu veux.

Et nos deux compères de se rendre dans le bureau du Directeur Général. Celle-ci, une grande blonde à la crinière flamboyante arborant un large sourire laissant apparaître une dentition carnassière, insistait pour se faire appeler Directeur Général et non Directrice Générale, poussant même la coquetterie jusqu'à exiger de se faire appeler Madame le Directeur Général.
- Germaine, on souhaite ton avis sur un point important. Voilà, on vient de recevoir un courrier et un CV pour le poste de responsable comptable et nous sommes perplexes.
- Tu es perplexe, reprend le DAF. Moi je trouve cette candidature intéressante.
- Voyons voir.

Le DAF tend à Madame le Directeur Général la lettre et le CV. Elle parcourt le CV en hochant nerveusement la tête en signe d'approbation puis s'empare du courrier. Sa lecture est rapide et silencieuse, ne laissant rien paraître de ses émotions. Elle fait mine de rendre le CV mais se ravise et prend le temps de le relire. Cette fois-ci, la relecture est plus longue, comme si chaque mot, chaque phrase, avait son importance.
- Alors, quel est le problème ?
- Le problème, qui n'en est pas un, c'est que nous avons à faire à un poète, or nous recherchons un responsable comptable.
- C'est vrai qu'il manie bien la rime. Mais ce n'est pas un poète.
- Moi je dis que c'est un artiste, un farfelu, et que sa candidature présente un certain risque. Je ne dis pas qu'il est mauvais et que nous n'aurions pas besoin de ce genre d'individu. Je dis tout simplement qu'il y a un risque.
- Qu'en penses-tu Mohamed ? Après tout, il va travailler dans ton service.

Le DAF, qui s'attendait bien évidement à cette question, se trouve tout d'un coup mal à l'aise. On lui demande de trancher alors qu'il n'est que DAF. Après tout, choisir un cadre, c'est le travail du DRH. C'est lui l'homme ressource. C'est lui le spécialiste des RH. Ah, bien sûr, il est prudent et diplomate, le DRH, dans cette

société. Souvent, en comité de direction, il s'attribue les succès en cas de recrutement réussi, mais se défausse systématiquement sur le N+1 en cas d'échec. Mohamed se sent piégé, mais il assume son assertivité :
- Je pense que c'est un bon technicien, au vu de sa formation et de son expérience dans un domaine similaire au nôtre. Un peu de « fantaisie » dans mon service ne serait pas de trop.
- De la fantaisie ? Mais dans ces conditions, c'est la porte ouverte à toutes les dérives. Pourquoi ne pas recruter un chanteur, tant qu'on y est ? Ah oui, un chanteur ; et tu vas voir qu'il va t'égayer ton service, ça c'est sûr !
- Messieurs, messieurs, ne nous emballons pas et gardons notre calme. Bon, tout d'abord, je ne comprends pas pourquoi vous êtes venus me voir. Vous êtes uniquement tous les deux concernés. Ensuite, je veux bien participer à votre réflexion, mais en l'état actuel des choses, la meilleure des décisions, c'est de le rencontrer. Il faut le recevoir et voir ce qu'il a dans le ventre. Questionnez-le bien. Poussez-le dans ses retranchements. Essayez de comprendre qui il est et quelles ont été ses motivations en rédigeant une telle lettre.
- D'accord. Si on a ton feu vert, d'accord. Je le convoque de suite.

Une fois dans son bureau, le DRH s'empresse de concocter une lettre de convocation à la hauteur de la lettre de candidature. Après de multiples essais et avec l'aide d'un dictionnaire des rimes, il rédige finalement la lettre suivante :

Pour tout dire, Monsieur, votre lettre de candidature,
Par son style personnel et ses belles tournures
N'a pu faire autrement que de beaucoup séduire
Celui qui décida, ce jour, de vous écrire.

Votre texte témoigne d'un profil attachant,
Capable d'un humour au tour intelligent
Qui tranche sur les lettres insipides et austères
Par ce style chamarré que vraiment je préfère.
Notre entreprise souffre d'un manque de poésie

Et a vraiment besoin d'un peu de fantaisie.
Il me semble que vous serez ce rayon de soleil
Qui donnera aux chiffres un attrait sans pareil.

Apprêtez-vous à être notre muse comptable
Qui, de passif en actif, sera toujours capable
De jongler joliment avec chiffres et lettres
Pour de notre bilan devenir le grand maître.

Et si, ce que je crois, votre fringant plumage
S'avère à la hauteur de votre brillant ramage,
Je vous prédis chez nous une belle carrière
Avec une progression rapide et régulière.

Je me tiens donc, Monsieur, à votre disposition,
Pour avoir avec vous une longue discussion
Qui sera le début d'une collaboration
De nature à combler toutes vos ambitions.

Pas mécontent du tout de son courrier, le DRH se dépêche d'expédier sa missive, en attendant la réponse avec une impatience non dissimulée.

Quelques jours passent, et enfin notre DRH reçoit le courrier tant attendu :

« Monsieur,

J'accuse réception de votre courrier daté du 3 Mai et je vous en remercie.

J'ai le regret de vous annoncer que les termes de votre lettre ne correspondent pas du tout à l'image de sérieux et de professionnalisme que je m'étais forgé de votre société. Je ne peux prendre le risque d'intégrer une entreprise aussi farfelue que la vôtre qui adresse ce genre de courrier à ses candidats. Le

recrutement est une chose trop sérieuse pour laisser libre cours à ce genre de plaisanterie.

Je vous souhaite bonne chance dans votre recherche de collaborateur et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués ».

Burn-out

Françoise DE BLOMAC

1er prix du concours 2013

- Elle est morte.
- Non, pas possible. Quand ?
- Ce matin. Bruno l'a trouvé morte en arrivant.
- Vache. Qu'est ce qui s'est passé ?
- Burn-out. Brûlée de l'intérieur, cuite, fondue, en cendres.

En moins d'une demi-heure, la nouvelle se répand dans les étages. Morte. Manifestement, le diagnostic est sans appel. On discute, on analyse, chacun y va de son commentaire.

- Faut dire que ça faisait un moment qu'elle allait pas bien.
- Ouais, souvent elle déconnait grave.
- On sentait que ça chauffait là-dedans.
- Et les tremblements. T'avais remarqué comment elle tremblait parfois ?
- Moi, elle me faisait carrément flipper. T'as vu les bruits qu'elle faisait ?
- On aurait dû la mettre en retraite plus tôt. Elle était trop vieille.
- C'est vrai. Elle était usée.

Viennent ensuite les explications. Retour sur une vie brûlée au service de l'entreprise.

- Faut dire qu'y en avait qui abusaient. Ils n'arrêtaient pas de la solliciter.
- T'as raison, y'en a qui était toujours fourré chez elle.
- Je veux pas balancer mais Pierre, par exemple, c'était au moins six fois par jour.
- Moi, jamais plus de deux fois. Je faisais attention. Mais c'est vrai qu'on la croyait immortelle.
- J'en connais qui faisaient carrément leurs réunions de service chez elle.
- Et un café court sucré, et un long sans sucre, et un chocolat chaud...

- Moi, je dis, c'est depuis qu'ils ont rajouté leurs conneries de capuccino et de macchiato que tout s'est déglingué. Avant, elle allait très bien. Elle a pas pu s'adapter.
- Oui, et puis, il faut dire que côté entretien, c'était plus vraiment ça. Avant, c'était toujours le même gars qui venait. Il la connaissait, il savait ce qu'il fallait faire, il faisait attention, je l'ai même entendu lui parler. Depuis deux ans, c'était le défilé, jamais les mêmes, des petits jeunes qui n'y connaissent rien. Ils faisaient leur petite affaire en quelques minutes, et ils se tiraient. Alors, hein, forcément.
Le traumatisme est palpable. Toute la journée, c'est le défilé. Chacun vient constater les dégâts. L'odeur de brûlé est tenace dans la petite pièce sans fenêtre où elle reste là, plantée, inerte. Chacun se souvient.
- Moi, j'adorais son petit message "très bon choix". Des fois, c'était le seul truc positif de ma journée.
- Tu te souviens quand on a découvert un chat couché dessus ? On croyait que c'était elle qui ronronnait, en fait, c'était le chat de la vieille d'en face qui se réchauffait.
- Et la pétition, tu te rappelles la pétition ? Elle nous avait été bien utile pour faire passer discrètement le message. Je crois que c'est là que tout le monde a signé.
- Si on pouvait compter toutes les décisions qu'on a prises devant elle.
- Toutes les fois où elle nous a donné le courage de monter à la direction.
- Toutes les fois où elle nous a remonté le moral.
- Tous les petits problèmes qu'on a réglés.
- Et les rencontres, n'oubliez pas les rencontres ! Sans elle, Natacha n'aurait peut-être jamais connu Jean-Marc. C'est pas à la cantine qu'ils se seraient croisés ces deux là, Natacha, elle apportait toujours sa gamelle.
- Et mon projet de livret d'accueil, je vous rappelle que c'est ici qu'il est né.
- Oh, et puis les stagiaires qui croyaient qu'il faillait payer et qu'on laissait faire.
- Et la fois où Jean-Marc lui a filé des claques alors qu'elle n'y était pour rien, c'était les plombs qui avaient sauté.

- N'empêche qu'il a failli nous la tuer ce jour-là.
- Et le jour où elle pissait de partout ? Sur le coup, on a râlé, mais quand Madame Facture s'est fait repeindre ses « Louboutin », là, on a franchement rigolé.
HS. Le message est pourtant clair et écrit bien gros, mais rien n'y fait. Tout le bureau défile dans la petite pièce, procession triste des salariés, manifestement en panne d'occasions de rompre la monotonie de leurs tâches quotidiennes. Certains, tout en parlant des innombrables qualités de la morte, oublient son état et appuient négligemment sur leur bouton habituel. Sourires d'excuses de consommateurs désemparés.
Est-ce le résultat des discussions familiales sur la nouvelle du jour (enfin, chacun a quelque chose à raconter qui n'a trait ni à la crise, ni aux salaires bloqués depuis deux ans, ni aux chefs qui n'y comprennent rien, ni aux procédures stupides) ? La nuit porte t-elle conseil ? Toujours est-il, que, dès le lendemain, le défilé devant le cadavre prend une nouvelle allure. Oubliée la morte, même si sa carcasse est toujours là. Il s'agit maintenant de la remplacer. Une journée sans café, ça passe, mais il ne faudrait pas que la situation se prolonge. Adèle (Sainte-Adèle pour les intimes) a pris les devants et a rapporté une bouilloire et du café soluble "mais c'est provisoire, il faut la remplacer" précise t-elle à toutes celles et ceux qui viennent gentiment lui demander un petit shoot.
- De toutes façons, ils vont vite la remplacer. Le café, tout le monde en a besoin.
- Tu parles, ils s'en foutent là-haut. Eux, ils ont la Nespresso. Nous, on peut crever.
Natacha, qui lui doit tant (un mari et deux gosses, quand même, c'est pas rien. Même si ça lui a fait raté une belle promotion) se fend d'un petit mail à la direction générale, copie aux services généraux. La réponse arrive rapidement. « Nous vous remercions de nous avoir signalé ce dysfonctionnement. La société de maintenance a été contactée dès réception de votre message. Elle procédera à l'enlèvement et au remplacement demain dans la journée. Cependant, après consultation de la médecine du travail, l'accès sera désormais payant afin de limiter les consommations

excessives. Une réunion avec les représentants du personnel est prévue à 17h afin de définir un tarif adéquat. »
Dans le bureau de Sainte-Adèle, la bouilloire bout en continu, les salariés aussi.
- On compte sur toi pour leur dire que c'est pas possible. On va pas payer le café maintenant, c'est n'importe quoi. Déjà qu'ils ont augmenté les tarifs de la cantine.
- Cette histoire de médecine du travail, c'est de la foutaise. En fait, ils veulent plus nous voir traîner au café, c'est tout. Ils ont peur de ce qu'on se raconte. C'est des minutes qui rentrent pas dans la compta.
- Tu vas voir qu'en plus, ils vont se faire du blé sur notre dos. Bientôt, on payera le PQ si ça continue.
- Pourquoi on boit du café ? Parce qu'on est stressé. Et pourquoi on est stressé ? Parce qu'ils nous stressent. C'est à eux d'assumer, pas à nous de payer leur management déplorable.
- N'empêche, le café, ça file des ulcères. Moi, peut être que si c'est payant, ça va m'aider à diminuer.
- Tu sais, le chocolat aussi il va être payant. Et puis c'est une question de qualité. Avec du bon café, t'as pas d'ulcère.
- C'est comme les cigarettes, on sait bien que même si on augmente les prix, les pauvres, ils continuent à fumer, parce que c'est eux qui en ont le plus besoin. C'est de la foutaise je te dis.
En tant que représentante de ce qu'il est convenu d'appeler le petit personnel (mais pas devant eux, s'il vous plaît), Sainte-Adèle n'en mène pas large. La réunion a lieu chez le grand patron, dans son bureau open space pour lui tout seul. Le DAF, le DRH, la dircom sont là. On lui propose même un café, dans une vraie tasse.
- Vous comprenez, nous nous soucions du bien-être de chacun dans notre entreprise. Cette fin brutale, c'est l'occasion de remettre les choses à plat, de reconsidérer la situation, de faire le bilan.
- Savez-vous combien de kilos de café sont engloutis chaque année ? J'ai demandé aux services généraux de vérifier deux fois les chiffres. Je ne voulais pas y croire. C'est tout bonnement hallucinant !
- Avec le nouveau système, nous poussons les collaborateurs à faire plus attention.

- Par contre, nous sommes prêts à prendre un modèle plus performant, avec plus d'options : café bio, boissons énergisantes, eau fraîche, potages variés.
- C'est utile ça, les potages, pour ceux qui n'ont pas le temps d'aller à la cantine.
Les arguments pleuvent et Sainte-Adèle sent qu'elle va perdre son auréole en redescendant. Bien sûr, ils écoutent gentiment ses arguments, mais elle n'ose pas aller trop loin.
- Vraiment, vous ne voulez pas un café ? Vous devriez goûter les capsules violettes, elles sont excellentes.
- Rassurez-vous, nous savons que ces petits moments de pause et de convivialité sont importants, et nous ne voulons absolument pas les remettre en cause. Je vous le répète, tout cela est pour le bien de tous.
- Vous comprenez, n'est-ce pas ?
- 1 euro, c'est raisonnable, non ?

Vu d'en haut

Jacques BAUGE

1er prix du concours 2014

Il était arrivé en France à la fin des années soixante, à l'âge de dix-huit ans. Joao venait d'un village isolé dans la montagne, non loin de Porto. Ne sachant que quelques mots de français, il en avait très vite acquis une excellente maîtrise tant à l'écrit qu'à l'oral. A l'époque, trouver un emploi était facile, même pour un étranger. Joao Da Costa avait été embauché comme manœuvre dans une entreprise de travaux publics. Vif et habile, il avait rapidement été repéré par le chef de chantier, Michel Lajoie, et répertorié comme un élément sérieux. Aussi, quand le grutier était tombé gravement malade, Lajoie avait tout de suite pensé à lui pour le remplacer momentanément. Au bout d'une longue absence, le grutier était décédé et Joao avait conservé définitivement ce poste. Depuis, il donnait pleine satisfaction dans son activité.

Joao avait maintenant soixante-trois ans. C'était son dernier jour d'activité. Demain, il serait en retraite. Le mois de novembre se terminait. L'horloge lumineuse d'un bâtiment commercial voisin indiquait 06h58. Joao monta comme chaque jour l'échelle de sa grue, peut-être plus lentement que d'habitude car il était un peu intimidé par cette ultime journée de travail. Même si la mise en protection de la charpente de la tour rend l'ascension sans risque de chute important, la montée jusqu'à la cabine est toujours un effort physique. Conscient de son âge, Joao s'imposait des paliers de pause en gravissant les échelons.

Arrivé dans la cabine, Joao visualisa tous les éléments du chantier où il travaillait depuis deux mois. Plusieurs bâtiments de huit étages étaient simultanément en construction. De la cabine qui culminait à vingt-cinq mètres de hauteur, Joao avait une connaissance topographique nette du chantier. Son champ de vision était ponctué de repères précis : certains toits, des antennes,

les allées de passage des engins. Une longue expérience des chantiers lui permettait de reconnaître chacun de ses collègues dans les petites silhouettes qui se déplaçaient au sol. Le casque blanc du chef était différent de celui, orange, des ouvriers. Joao reconnaissait aussi la silhouette des deux manœuvres qui s'activaient au coffrage : Emilio et Jeannot. Il connaissait parfaitement les phases des travaux pour chaque activité. Il devinait les temps de pause de chacun et tenait compte des brèves interruptions d'activité quand éclataient des averses brutales. Tout cela lui était familier depuis de longues années.

La cabine dans laquelle Joao officiait, la même depuis dix ans, lui était devenue une seconde habitation. Par rapport à celles qu'il avait connues auparavant, celle-ci était bien mieux conçue, bénéficiant des nouvelles normes ergonomiques. On aurait presque pu la dire confortable. L'habitacle était muni d'un siège adapté réglable. La vitre de la cabine, très large, permettait une vue panoramique dégagée qui s'étendait sous les pieds de l'opérateur, autorisant une visibilité jusqu'à la base même de la tour. Les boîtes de commandes, les leviers et les divers boutons étaient disposés de manière fonctionnelle de part et d'autre du siège du conducteur de la grue. Joao aurait presque pu les manœuvrer dans l'obscurité sans aucun éclairage, tant son environnement lui était devenu familier.

Le métier de grutier est, encore maintenant, difficile et exigeant. Cependant il avait constitué, pour Joao, la meilleure partie de sa vie et la plus riche de souvenirs. Pour son dernier jour de travail, il se sentait empreint de vague à l'âme. Mais ce qui chagrinait surtout Joao ce jour-là, c'était le mutisme de ses collègues de travail. Ils savaient pourtant tous que l'heure de sa retraite était venue. Aucun ne lui avait manifesté le moindre signe de sympathie. Lorsqu'ils avaient enfilé ensemble leurs tenues de travail dans la cabane au sol, Manuel avait paru aussi bougon que d'habitude et Michel ne lui avait pas dit trois mots. Pourtant, ils se connaissaient depuis longtemps. Manuel, natif de Breira, un village proche du sien, avait été embauché dans l'entreprise le même jour que lui. Et puis tous les autres, Ernesto, Gérard, Victor, que, du haut de sa cabine, il

apercevait depuis des années. Chaque jour, ils échangeaient des signes convenus pour déplacer un chargement de parpaings ou des sacs de sable. Mais ce jour-là, aucun ne se manifestait. Pour ses quarante ans de travail, le mettaient-ils en quarantaine ?

Certes, le silence et la solitude, le grutier les avait vécus des années durant dans sa cabine sans aucune tristesse. Mais maintenant, ils lui faisaient un peu peur. Etait-ce la simple nostalgie d'un passé professionnel disparu ? Ou bien ce que les Français nomment vague à l'âme ? Ou bien encore cette saudade propre aux Portugais, mélange de tristesse et de mélancolie ? Il était, bien sûr, encore trop tôt pour le dire.

Le soleil commençait à se coucher sur la ville. Dans quelques minutes le chantier allait être plongé dans la pénombre de cette soirée de fin d'automne. La grue, telle l'oiseau dont elle porte le nom, se dresserait comme un grand échassier sur le site silencieux. L'activité du chantier venait de s'arrêter. La pelleteuse était déjà rangée près des chariots élévateurs. Joao effectua les réglages des commandes pour immobiliser la flèche et mettre la grue en sécurité pour la nuit. Il commença à descendre lentement l'échelle d'accès à la cabine, s'étonnant du profond silence qui régnait sur le chantier. Tout le monde semblait déjà parti…

Soudain, le site s'anima. Des projecteurs éclairèrent le sol. Presque arrivé en bas de l'échelle, Joao aperçut plusieurs dizaines de silhouettes qui convergeaient vers lui. Manifestement, tous les ouvriers et contremaîtres du chantier étaient présents. Ils avaient quitté leurs vêtements de travail et étaient déjà vêtus de leurs habits « civils ». Certains portaient encore leurs casques orange ou blanc. L'arrivée de Joao au sol fut saluée par une salve d'applaudissements. Cette animation soudaine le sidéra puis sa stupéfaction fit place à une phase d'émotion intense. Sous le faisceau du projecteur de la grue, il paraissait en sueur, le visage tendu et les traits tirés. Les uns et les autres se rassemblèrent en cercle autour de lui.

Le directeur de la société, venu de Paris lut, texte en main, un bref discours, un peu convenu, où il était question d'assiduité et de conscience professionnelle. Puis Michel, le chef de chantier, se rapprocha de lui. Sans note, il fit une longue et chaleureuse intervention, ponctuée d'anecdotes vécues, racontant la vie de Joao depuis son arrivée en France. Ce fut ensuite au tour du délégué syndical d'évoquer divers épisodes de solidarité discrète mais réelle de la vie laborieuse du futur retraité. Deux ouvriers, amis proches de Joao, lurent un texte rédigé avec leurs collègues. C'était une courte allocution illustrée d'épisodes qu'ils avaient vécus avec lui.

Un buffet avait été préparé, éclairé par tous les projecteurs du chantier car la nuit était maintenant presque complète. Entorse à la sécurité, deux manœuvres du chantier allumèrent un feu de bois avec les débris d'une vielle palette. Manuel, le collègue bougon de Joao, natif du même village, entama alors en portugais une vieille mélodie du pays. Si la musique était celle d'un fado, habituellement mélancolique, ce chant-là n'était pas triste. Manuel en avait probablement modifié les paroles. En effet, les couplets parlaient de la camaraderie sur les chantiers, des luttes ouvrières et de la solidarité au travail. Un peu de nostalgie quand même : il était question du temps qui passe dans la vie des hommes…

Joao s'était placé dans l'ombre du braseiro. Pour la première fois de sa vie, des larmes coulèrent sur son visage.

La femme de l'ombre

Sylvie FERRAND

1er prix du concours 2015

Tous les matins, j'entre la première dans les bureaux. J'arrive très tôt, à une heure où tout le monde dort encore. J'ouvre la porte avec la clé qui m'a été confiée. Je sais que seuls les responsables en ont une normalement, alors j'ai l'impression d'avoir un privilège.
Je travaille ici depuis plusieurs années, et pourtant personne ne me connaît. Je lave et je frotte pour que tout brille. Quand j'ai fini, je referme la porte avec la clé et je repars discrètement. Les autres peuvent arriver, tout est prêt. En fait, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce métier me plaît. J'ai l'impression d'être utile.
Ils ne sont pas nombreux à travailler ici. Une trentaine au maximum. Ils ont de l'espace et de la chance d'être si bien installés. C'est rare de nos jours.
Je commence à les connaître un peu. Certains plus que d'autres. Par exemple, le jeune père de famille désorganisé. Son bureau est encombré de piles de papiers, un peu plus hautes chaque jour. Parfois, je fais du rangement pour lui, mais je suis persuadée qu'il ne s'en rend même pas compte. Au milieu de tout ce désordre, il y a des portraits de ses enfants qui sont superbes. Il a du talent pour la photographie. Pas loin, un autre salarié apporte un peu de fantaisie et de joie. Il change de décoration tous les lundis. Autour de lui, les murs sont couverts de posters colorés. Et, juste à côté, c'est mon préféré. Il a une petite carte avec des cœurs posée en dessous de son écran depuis des mois et des mois. Des mots y sont tracés d'une écriture encore maladroite. Sûrement par un de ses enfants. D'ordinaire, c'est le genre de cadeau qui finit au fond d'un tiroir. Je nettoie toujours ce bureau avec un peu plus de tendresse que les autres.
C'est frustrant d'imaginer les gens sans les avoir jamais vus. Sans savoir à quoi ils ressemblent. Souvent, j'ai envie de m'attarder, pour pouvoir les observer. Mais cela m'est interdit. Chacun doit rester à sa place.

Depuis plusieurs semaines, je sens un changement. Ils ont mis des affiches sur les murs. Ils ont distribué des tracts, j'en ai trouvé plein dans les corbeilles à papier. Plusieurs chaises sont regroupées devant le bureau du fond, ils doivent se retrouver là pour discuter. Ils ne le faisaient pas avant. Même celui des posters a rejoint le mouvement. Il a tout recouvert avec ces petites feuilles qui symbolisent leur mécontentement. Et il ne change plus rien.
J'aimerais bien être au courant de ce qui se trame. Cela me préoccupe.
Le problème, c'est que je ne sais pas lire. Cela paraît incroyable à notre époque, pourtant c'est la vérité. Je n'ai pas eu l'occasion d'apprendre quand j'étais jeune et après, je n'ai jamais réussi à m'y mettre. Mes fils ont bien essayé de me montrer, mais j'ai toujours autre chose à faire. J'ai du mal à me concentrer.

Un matin, en arrivant, je m'aperçois qu'il se passe quelque chose d'anormal.
La porte est ouverte.
J'hésite avant d'entrer, je ne suis pas très courageuse. Mais je n'ai pas le choix. Je ne peux pas risquer de mettre mon patron en colère. J'ai besoin de mon salaire.
Je récupère le matériel dans le local réservé à l'entretien. Je pousse mon chariot dans le couloir. Il n'y a personne, apparemment. Je commence mon ménage, dans le même ordre que les autres jours. Je n'aime pas bousculer mes habitudes. C'est quand je me rends dans les sanitaires pour homme que je le vois. Il s'est endormi sur le sol. Je recule. Je ne sais pas quoi faire.
Je ressors et poursuis mon nettoyage. J'ai honte. Je me dépêche de finir. Mais je suis obligée de revenir vers les toilettes. Je ne peux pas les laisser dans l'état où ils sont. Les gens sont plus sales que ce qu'ils paraissent. Et puis, en y réfléchissant, je pense qu'il faut réveiller ce monsieur. Il ne doit pas rester là. Sinon, ses collègues se moqueront de lui.
Je vais lui chercher un café. Je dois fouiller dans la poche de mon pantalon, sous ma blouse, pour trouver des pièces. Je me demande pourquoi ce n'est pas gratuit. Je suis bien placée pour savoir qu'il

n'y a pas de petites économies, mais quand même, ils brassent beaucoup d'argent ici.
Je retourne près de l'homme allongé. Je pose le café sur le lavabo et je me penche vers lui. Je secoue doucement son épaule.
« Monsieur, Monsieur, réveillez-vous. »
Il ne bronche pas.
Je le secoue un peu plus fort. Il ne remue toujours pas.
Je ne sais vraiment pas quoi faire. J'essaie d'appeler mon aîné, il a des solutions à tout. Il ne répond pas. Il doit dormir. J'hésite à téléphoner à mon patron. Mais, non, il faut que je lui montre que je suis capable de me débrouiller toute seule. Il l'a dit à la dernière réunion. Nous devons apprendre à être plus autonomes.
Je regarde ma montre. J'ai le temps d'attendre un peu. Il va peut-être se réveiller. Je fais un tour dans les bureaux. Je m'attarde quelques secondes devant mon préféré. Je l'imagine prendre son petit-déjeuner en famille avec sa femme et ses enfants avant de se préparer pour venir ici. Je vois les jolies petites têtes blondes. J'entends leurs rires.
Mais le temps passe vite. Je sors de mes rêveries et retourne dans les toilettes. L'homme n'a pas bougé. Le café est froid. Je le vide. Je remplis le gobelet avec de l'eau et je fais une chose que je ne devrais pas faire. Je le jette sur la tête du monsieur. Je ne connais rien de plus efficace pour réveiller quelqu'un. Mes fils le savent bien.
L'homme n'a aucune réaction.
Alors je comprends que je me trompe depuis le début. Il ne dort pas. Il y a autre chose. Je suis une idiote. Mes mains tremblent pour attraper mon téléphone. J'essaie de me souvenir du numéro des urgences. Je repense à la publicité qui passe à la télévision. Je tape sur les touches. Je dis à la dame qui décroche qu'il faut envoyer des secours. Je ne sais pas donner l'adresse, mais j'explique comment venir. J'attends qu'ils arrivent. Je leur montre et je me sauve. J'ai d'autres ménages à faire.

Dans l'après-midi, mon patron me téléphone. L'entreprise l'a contacté. Ils voulaient me remercier d'avoir appelé le SAMU. Je reste silencieuse, je ne mérite pas leur reconnaissance. Je n'ai fait

que ce que n'importe qui aurait fait, et j'ai un peu trop tardé. Mon chef continue à parler. L'homme que j'ai trouvé était un employé. Il s'est suicidé en avalant des médicaments. Il avait pris la clé d'un des responsables pour commettre son acte au bureau. Les secours n'ont rien pu faire. Il était mort depuis plusieurs heures. Je sens des frissons parcourir mon corps. Je ne comprends pas. Il me semble qu'ils ont tout pour être heureux dans cette société.
Mon patron m'explique, ils ont été rachetés par des Hollandais qui ont décidé de licencier du personnel pour réduire les coûts. Les plus pessimistes pensent même qu'ils vont fermer le site. Ses mots sont presque du chinois pour moi. Il poursuit. Dans notre région, le taux de chômage est important. Les possibilités de retrouver un travail dans ce domaine sont quasi inexistantes, à moins de déménager. À quarante ans passés, avec un emprunt sur le dos et une famille à nourrir, c'est une situation terrifiante. La pression était devenue trop forte pour cet homme. Il l'a écrit dans le mail qu'il a envoyé à ses collègues. Il laisse trois enfants derrière lui.
Avant de raccrocher, mon patron me dit qu'il ne faut jamais sous-estimer la chance que nous avons. Je le sais. Je ne me plains pas de ma situation.

Le matin suivant, j'ai peur en ouvrant la porte. Je commence mon nettoyage. En arrivant devant mon bureau préféré, je constate qu'il a été vidé. Tout a été rangé dans des cartons, même la petite carte. C'était lui, l'employé malheureux. Ils n'ont pas attendu pour faire de la place.
Les larmes coulent sur mes joues.
Je me recueille un instant et je pars en courant. Je sais que je risque mon poste si je m'en vais sans finir mon ménage, mais je ne peux pas rester.
Demain, pour la première fois, je ne reviendrai pas travailler avec plaisir.

Avec cette onzième édition s'ouvre la seconde décennie des nouvelles sur le travail.

Nouvelle édition, nouvelle décennie, nouvelle présentation du recueil : que de nouvelles et de belles nouvelles pour une forme d'accompagnement de la naissance cette année de la nouvelle Aract Occitanie !

147 nouvelles reçues en 2016, record battu !

147 nouvelles écrites d'Occitanie et de toutes les régions de France.

147 nouvelles comme autant de témoignages venus de France, de Belgique, de Suisse mais aussi d'Afrique et d'Amérique. 147 nouvelles comme autant de messages adressés par des écrivains professionnels et des auteurs d'un jour, des salariés issus de nombreux secteurs professionnels et des étudiants, des retraités ou des chômeurs. Des prises de plumes qui nous offrent un regard multiprisme sur le travail.

Le travail que l'on fait et que l'on aime quand on peut le faire bien. Le travail qui change et se transforme à l'aire du numérique ou de la recherche de rationalisation. Le travail qui parfois abîme. Le travail dont on est fier. Celui qui peut rendre malade et taraude certains jusque dans leur sommeil. Celui qui nous fait grandir et qui ouvre vers de nouveaux possibles…

Bref le travail dans tous ses états, celui qui pousse les auteurs-es de nouvelles à partager ici leurs mots, celui que l'on place au cœur d'espaces de discussion à inventer pour penser ensemble un travail créateur de valeurs pour tous.

Frédéric DUMALIN
Directeur de l'Aract Occitanie
Délégué régional de l'Anact

Crédit photo : Pascal Calmette, "Le travail en images" 2016